

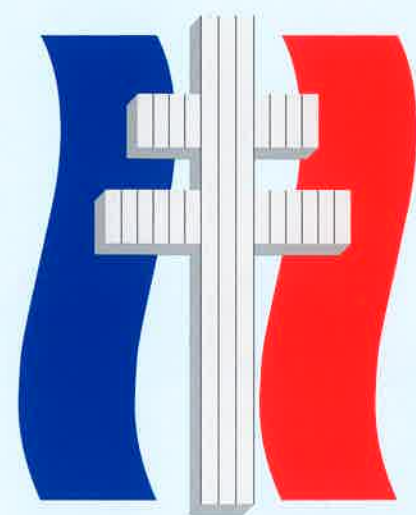
Fondation

 de la
France Libre

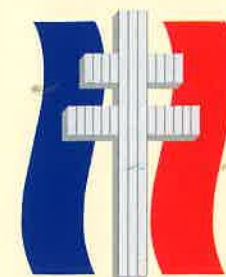


**Ceux qui n'ont
jamais posé
leurs armes**

15
Numéro



**Faire un legs
à la Fondation aujourd'hui,
c'est penser à ce qu'elle
sera demain et la protéger
pour longtemps**



Revue d'information
trimestrielle de la
Fondation de la
France Libre
Parution : mars 2005
Numéro 15

**ÉCRIVAINS, les Éditions La Bruyère
publient Récits, Mémoires de Guerre
et Résistance en France et à l'Étranger**

OUVRAGES PARUS :

AGLION Raoul : "De Gaulle et Roosevelt -
La France libre aux États-Unis", couronné par
l'Académie Française - 272 pages - 27 €

COUASSE Jean : "Les Dix - Dans la galère du STO
1942-1943", préface d'André Tisser, professeur
émérite à la Sorbonne - 182 pages - 18 €

LUC Francis : "Témoignage d'histoire - Sous le régime
de Vichy 1940-1944", couronné par l'Académie
Française - 110 pages - 17 €

LUCHARD Pierre : "La dernière Fantasia. Fin de la
guerre d'Algérie - Mai 1961 à septembre 1962" Récit
264 pages - 22 €

GÉNÉRAL SAINT-HILLIER : "Les premiers soldats du
Général de Gaulle" - 1^{re} DFL, préface de Pierre
Messmer de l'Académie Française - 220 pages - 15 €

GRIFFIN-PUGNAIRE Paulette : "Ma France avant la
libération", récit - 230 pages - 19,50 €

Renseignements : **Éditions La Bruyère - Maison fondée en 1979**
128, rue de Belleville - 75020 PARIS - Tél. 01 43 66 16 43
Fax 01 43 66 13 62 - Email : jclonne@club-internet.fr

Côte d'Azur Varoise

TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES - LOCATIONS

Marius Dunez, FFL, vous attend

Cabinet DUNEZ

9, avenue Galliéni - 83110 SANARY-SUR-MER
Tél. 04 94 74 56 57 - Fax 04 94 88 29 02



Sommaire

La Vie de la Fondation

Le mot du Président	2
Le bilan du Secrétaire Général par Georges Caïtucoli	4
La deuxième Convention de la Fondation de la France Libre en 2005	5
Dans les délégations	6

Chez nos amis

Opération Amherst	11
La 1 ^{re} DFL à Champagny par le colonel Pierre Robedat	12
L'évasion d'Ambroise par Jacques Mantoux	13
Je fais un rêve par Emmanuel Etienne Pérez	13
Les Cadets de la France Libre par Serge Arvengas	14

Chronique

Concours National de la Résistance et de la Déportation 2004	15
Au temps du Lorraine et de la RAF par le général Yves-Marie Guéguen	26
Un stick SAS en opération en Hollande, mission Amherst par Georges Caïtucoli	30
La libération de la poche de Colmar	34
René Génin, itinéraire d'un méhariste, de la Mauritanie à l'Afrique Française Libre	39

Chronique littéraire

42

In memoriam

44

Carnet

48

La vie du Club

50

© « BULLETIN DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE ÉDITÉ PAR
LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE »

N° commission paritaire : 0207 A 056 24
Reconnue d'utilité publique (Décret du 16 juin 1994)
RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ :
59, rue Vergniaud - 75013 Paris
Tél. : 01 53 62 81 82 - Fax : 01 53 62 81 80

VERSEMENTS : CCP Fondation de la France Libre
Paris CCP La Source 42495 11 Z
Prix au N° : 5 Euros
Abonnement annuel : 15 Euros

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication - loi du 11 mars 1957 - sans autorisation de l'éditeur. La conception de la croix de Lorraine pour la une de couverture est un copyright © CASALIS, gracieusement mis à la disposition de la Fondation.

MISE EN PAGE, IMPRESSION, ROUTAGE :

Imprimerie LA FERTOISE - 02 43 93 00 05

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2005

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Georges CAÏTUCOLI

CONCEPTION GRAPHIQUE : Bruno RICCI

Le mot du Président



L'année 2005 qui commence est importante pour tous les Français Libres puisqu'elle marque le soixantième anniversaire de la victoire sur l'Allemagne et le Japon et, grâce au général de Gaulle, la reconnaissance de la France comme une grande puissance, membre permanent du Conseil de Sécurité des Nations-Unies.

Cinq années de combats, de douleurs et d'espoir s'achevaient dans la fierté, le bonheur et la paix.

Quand nous nous réunirons à Paris, le 4 Juin, nous célébrerons ensemble joyeusement cet anniversaire.

Dans cette attente, à chacun et chacune d'entre vous, j'adresse tous mes vœux pour la nouvelle année ■

Pierre Messmer



ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT

**ABONNEZ-VOUS A LA REVUE
DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE**

M^{me}, M^{lle}, M. :

Adresse :

Code Postal : Ville :

☐ Désire s'abonner à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)

☐ Désire offrir l'abonnement à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)

Je joins à cet effet un chèque de 15 € (par abonnement) libellé à l'ordre de :

**FONDATION DE LA FRANCE LIBRE
59 rue Vergniaud – 75013 PARIS**

*(il est impératif de souscrire un abonnement
pour recevoir la revue de la Fondation de la France Libre)*

Les Maisons des "Gueules Cassées"

L'Union des Blessés de la Face et de la Tête "Les Gueules Cassées" - association fondée en 1921 reconnue d'utilité publique le 25 février 1927 - a décidé d'ouvrir les portes de ses deux domaines de Moussy-le-Vieux et du Coudon, aux membres des associations du monde combattant, des forces de sécurité, des victimes françaises du devoir ou des attentats. Cette politique d'ouverture conduit à développer de nouvelles formes d'activités au sein des domaines des "Gueules Cassées" telles que des séminaires, congrès, assemblées générales, journées à thème, fêtes de famille, excursions... où vous recevrez l'accueil le plus chaleureux.

Le Château de Moussy-le-Vieux

Situé à 35 kilomètres au nord de Paris et à 8 kilomètres de l'aéroport de Roissy, desservi par l'autoroute A1, le RER, le TGV, le château de Moussy est la demeure "historique" des "Gueules Cassées". C'est en effet dans ce domaine, que les grands mutilés de la face de la guerre de 14-18 venaient en convalescence entre chacune des multiples interventions chirurgicales qu'ils avaient à subir pour retrouver un visage. Ce fut ensuite le tour des blessés de la seconde guerre mondiale, d'Indochine puis d'Algérie.

Le domaine de Moussy, pourtant si proche de Paris, vous transporte dans un environnement champêtre, où le repos et le calme vous sont assurés, malgré la proximité de l'aéroport Charles de Gaulle. Vous serez proche des multiples possibilités culturelles de Paris, du château de Chantilly, de Compiègne, de Pierrefonds, de la ville de Senlis, de la Mer de sable, des parcs Astérix et Disney...

Le Domaine de Moussy dont la capacité d'accueil est de 25 chambres et la salle à manger de 120 couverts, organise régulièrement des animations et journées à thème.

En organisant vos assemblées, vos séances de travail, ou encore vos moments de détente à Moussy, vous pourrez découvrir un havre de verdure de 30 hectares de parc et de bois.

Le Domaine du COUDON

A 8 kilomètres à l'est de Toulon, sur la commune de La Valette du Var au pied du mont Coudon, le Domaine acquis en 1934, récemment rénové en totalité et climatisé, dispose de 75 chambres confortables, d'une salle à manger modulable pouvant accueillir 250 convives, d'un bar, de salles de réunions et d'une chapelle.

Un parc de 40 hectares, permet d'agréables promenades au milieu des vignes, oliveraies et garrigues. De juin à septembre une piscine ouvre ses portes aux sportifs et amateurs de baignade.

Bénéficiant du climat méditerranéen, le Coudon constitue en toutes saisons, une excellente base de départ pour de magnifiques excursions sur la rade de Toulon, la Côte d'azur, les îles d'Hyères, l'arrière pays Varois, le massif des Maures riche en villages perchés, abbayes, vignobles... de quoi agrémenter un séjour au domaine des "Gueules Cassées" entre deux parties de pétanque.

Toulon est desservi par le TGV en 4 heures depuis Paris et l'aéroport de Hyères.

Soyez bientôt nos hôtes !

**Pour tous renseignements et projets spéciaux,
contactez Laurent Ricquier – Directeur des domaines**

Union des Blessés de la Face et de la Tête – 20, rue d'Aguesseau - 75008 Paris
Tél. 01 44 51 52 00 - Fax 01 42 65 04 14 - Courriel : lricquier@gueules-cassees.asso.fr

Depuis plus de 75 ans, l'Union des Blessés de la Face et de la Tête accueille au Château de Moussy et au domaine du Coudon, les « Gueules Cassées » et leur famille en séjour de convalescence, de repos ou de vacances.

Comme c'est le cas pour bien des associations, force est de constater que ces maisons, réservées à un cercle fermé de membres, souffrent, en dehors de quelques périodes d'affluence fort ponctuelles, d'une sous-occupation chronique. Il est très dommage de constater la perte d'élan, de dynamisme et de fréquentation de ce remarquable patrimoine voulu par les fondateurs des Gueules Cassées et toujours si vivant dans nos cœurs.

C'est pourquoi, prenant acte des profonds changements qui interviennent au sein de notre monde combattant (professionnalisation des armées, diversification des missions et des risques, émergence de la notion de « victimes du devoir » plutôt que de « victimes de guerre » le Conseil d'Administration des « Gueules Cassées » a décidé d'ouvrir largement les portes de ses deux domaines à tous ceux qui partagent ses valeurs : le comité d'entente des plus grands invalides bien sûr, mais aussi le monde ancien combattant au sens large, les forces de sécurité armée, police et pompiers, susceptibles d'être un jour victimes du devoir et d'actions visant à la sécurité du pays et de sa population, sans oublier les victimes d'attentat.

Compte tenu de cette nouvelle orientation les Gueules Cassées sont très heureux d'offrir tout spécialement aux membres de la Fondation de la France Libre la possibilité de profiter de leurs deux domaines dont la qualité des installations, comme celle de l'accueil, est appréciée et reconnue en espérant qu'ils viendront très nombreux. Les informations que vous trouverez ci-dessus vous permettront de prendre tous les contacts nécessaires avec les services responsables.

Le Conseil d'Administration des Gueules Cassées

Le bilan du Secrétaire Général

Je ne vais pas faire le bilan de nos initiatives réussies en 2004, car je vous en ai fait le compte rendu au fur et à mesure des réalisations. Notre revue, avec photos couleurs pour mieux les mettre en valeur, vous a informés du déroulement de chaque projet dont le succès a souvent dépassé nos prévisions les plus optimistes, mais il faut vous le dire avec franchise, pas dans tous les domaines.

En effet, en lançant toutes ces actions j'avais deux ambitions. L'une, bien sûr, était de faire en sorte que les Français Libres soient mis en valeur, que leurs combats soient moins ignorés. A ce sujet, si vous saviez combien, hélas, ont été nombreux les professeurs qui m'ont écrit ou téléphoné à propos du Concours National de la Résistance et de la Déportation pour me dire, après avoir reçu notre document pédagogique « *nous ne risquions pas de parler de votre épopée, car nous les professeurs nous n'en savions rien. Si le combat des résistants de l'intérieur a souvent été évoqué dans nos cours, le vôtre jamais* ». Et l'un deux, particulièrement choqué m'a dit pour terminer « *c'est un scandale* ».

Par ce *Concours*, bien suivi puisqu'il y a eu plus de 45 000 participants malgré des obstacles, sur lesquels je préfère ne pas m'étendre, par le *Train de la France Libre* qui a créé l'événement dans chaque ville étape, par le *Colloque sur la France Libre*, le premier depuis la victoire de 1945, dont la qualité a été soulignée par tous les spécialistes, nous pouvons estimer avoir réussi.

Mais en ce qui concerne ma seconde ambition, j'avoue avoir été déçu. J'avais dit, redit, écrit et réécrit que ces initiatives devaient être une formidable occasion d'amener à nous de nouveaux participants et plus spécialement des jeunes. Mais rares furent les étapes où nous avons vu se manifester cette volonté de la part soit du plus grand nombre de nos responsables locaux, soit de nos anciens Français Libres, venus le plus souvent en pèlerinage. Il y avait pourtant beaucoup à faire grâce à ces tremplins qui étaient offerts et il n'y avait pas besoin de moyens complémentaires particuliers pour amener une jeunesse à s'intéresser et même se passionner aux combats que nous avons menés sur terre, sur mer, dans les airs. Les Yvelines, et son très dynamique délégué M. Jean-Marie Commeau, l'a prouvé en multipliant les

initiatives en direction des jeunes et obtenir ainsi de remarquables résultats.

Chers anciens, je vais me répéter. La Fondation nous ne l'avons pas créée pour nous, les *Free French*, mais pour les générations à venir qui, prenant notre relais, auront l'immense mais exaltante responsabilité de pérenniser notre épopée. Il n'est que temps que vous en preniez bien conscience et, qu'en ultime devoir, vous assuriez partout où cela est nécessaire l'indispensable et urgent relais.

Donc, parce que les résultats obtenus sont loin de ceux que j'espérais, il y a déception. Déception d'autant plus grande que je sais ne pas pouvoir vous offrir, dans l'immédiat d'aussi belles occasions de mettre en valeur notre passé. Il faut que vous soyez bien conscients de ceci : si nous ne réussissons pas ce passage de témoin, alors que nous avons encore quelques moyens pour assurer ce transfert, alors notre Fondation sera en grand danger. Notre deuxième Convention, qui aura lieu le 4 juin prochain, devra être pour chacun une prise de conscience de cette responsabilité qui nous concerne tous. C'est dans ce but que je vous demande d'y venir très, très nombreux afin d'en discuter et de connaître vos suggestions.

A ce sujet, il me faut vous donner des éclaircissements. En effet beaucoup ont regretté qu'il n'y ait pas eu, lors de notre première Convention, de dialogue possible et je m'en suis déjà expliqué. Il faut y revenir.

Une Fondation n'est pas une Association, ayant des adhérents payant cotisation, régie par un Comité Directeur qui rend des comptes à ses adhérents au cours d'assemblées générales périodiques. Notre Conseil d'Administration, statutairement, comme toute Fondation, n'ayant que des donateurs, informe la Convention de son activité et l'éclaire sur ses comptes. Il donne aussi réponses aux problèmes soulevés sous forme de questions posées, à l'avance, par écrit, suivant le processus prévu dans nos statuts.

Beaucoup se sont sentis ainsi frustrés. Pour en tenir compte je propose qu'après la Convention, qui se tiendra dans la matinée, deux ou trois forum de discussions soient institués, animés chacun par un ou des membres du Conseil d'Administration, afin d'échanger nos points de vue

sur les grands sujets qui vous préoccupent et que vous aurez proposés. Notre futur, par exemple, en est un. A usage interne un compte rendu de ces discussions pourrait être prévu. Cette méthode devrait permettre de concilier nos règles et la nécessité d'échanges entre participants, comme entre ces derniers et le Conseil d'Administration. Des précisions pourront être données concernant cette initiative dans la lettre que nous adresserons à chaque participant pour l'aviser de la tenue de notre Convention et l'inviter à y participer.

Désirant que le plus grand nombre y assiste, nous étudions une possibilité d'aide matérielle, sous la forme, par exemple, d'une indemnisation forfaitaire partielle (pour tous ceux qui le demanderont) accordée à tous les provinciaux, donc hors la région parisienne.

Un premier questionnaire axé sur la Convention vous est proposé dans ce numéro de notre revue. Il faut que vous y répondiez impérativement très vite (avant le 10 mars) car la Mairie de Paris, qui nous recevra gracieusement comme la première fois, et nous-mêmes, avons besoin de connaître le volume de participants à prévoir. Cette information est indispensable si nous voulons que votre venue soit bien organisée malgré nos faibles moyens.

Chers amis de notre Fondation, chers participants, anciens des Forces Françaises Libres ou nous ayant rejoints pour nous aider à assumer notre devoir de mémoire, je vous souhaite à tous une bonne et heureuse année. Santé et bonheur pour chacun et pour notre Fondation, mille vœux pour que sa pérennisation soit assurée par ceux des nouvelles générations qui nous ont rejoints ou vont nous rejoindre. ■

Georges Caitucoli

LA DEUXIÈME CONVENTION NATIONALE DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE EN 2005

2005 - 60^e anniversaire de la victoire est une date symbolique particulièrement propice à la tenue de notre deuxième Convention Nationale. Elle aura lieu le 4 juin 2005 à l'Hôtel de Ville de Paris qui nous offrira un accueil aussi bienveillant et généreux que pour notre première Convention.

En 2002, vous aviez été près de mille à participer à notre Convention. Cela a posé de difficiles problèmes d'organisation. Pour nous permettre d'y faire face dans de meilleures conditions, nous devons avoir un aperçu de la fréquentation possible.

Dans ce but nous vous demandons de nous faire parvenir, dans le plus court délai, le questionnaire suivant, sauf si vous avez déjà répondu au précédent questionnaire paru dans notre dernière revue (numéro 14).

DEUXIÈME CONVENTION NATIONALE DE LA FONDATION

Hôtel de Ville, rue Lobau - 75004 PARIS

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal Ville

Tél. Carte de participant n°

Accompagné de

☐ Assistera(ont) ☐ N'assistera(ont) pas Le

Questionnaire à retourner d'urgence à :

Fondation de la France Libre (mention Convention) - 59, rue Vergniaud - 75013 PARIS

Nous étudions une possibilité, pour ceux qui en feraient la demande, d'attribuer une indemnité forfaitaire pouvant couvrir partiellement les frais de transport des participants hors région parisienne.

icare

Revue de l'aviation française
éditée par le SNPL

ICARE

Roissy Pôle Le Dôme, Bât. 5
5, rue de la Haye
BP 10955 Tremblay-en-France
95733 Roissy CDG Cedex

Téléphone : 01 49 89 24 06

e-mail : revueicare@aol.com

Commandes sur Internet :

<http://www.revue-icare.com>

Dans les délégations

Australie

Comme ses camarades à travers le monde, la section Australie de la Fondation de la France Libre a adopté les journées du 18 juin et du 9 novembre pour se réunir solennellement et le plaisir que l'on éprouve, de se retrouver. Le siège de la Fondation en Australie est à Sydney, capitale de la Nouvelle Galles du Sud, et, c'est à la résidence du délégué, Georges Brouet, que s'est tenu à nouveau, le déjeuner du 9 novembre, commémorant ainsi le décès du Général.



Nouvellement arrivé en poste, le Consul général de France en Australie (la plus grande circonscription consulaire) M. Laurent Delahousse, était parmi la dizaine de convives qui ont animé l'après-midi, avec de nombreux débats et discussions au plaisir de tout un chacun. Malheureusement son séjour fut de courte durée devant rejoindre le Consulat et son Excellence l'Ambassadeur pour une remise de la Légion d'honneur à une personne de la chaîne de télévision internationale. Il nous quitte à la fois surpris et content de trouver ici, si loin de la métropole, le maintien du souvenir de celui qui a été le sauveur de la patrie.

Le surlendemain, 11 novembre, le délégué portait nos couleurs à la cérémonie traditionnelle du souvenir au Cénotaphe de Sydney, entouré des anciens combattants français de la place et bien sûr des vétérans australiens et alliés venus se recueillir en cet endroit sacré. Mes pensées allant vers le général de Gaulle et le général Jean Simon alors que le consul posait la gerbe au pied du monument saluant et observant une minute de recueillement. ■

Georges Brouet

Salon-de-Provence

Beaucoup de lieux et villes ont eu l'honneur de la revue de la France Libre et de la Fondation, sans doute que par manque d'information, la ville de Salon-de-Provence a été oubliée ou court-circuitée.

Quelques réalisations en dehors de diverses manifestations, n'ont jamais été signalées, à qui la faute ? Exemple, les deux dernières dont je suis à l'origine :

1. - le 18 juin 2002, il y eut la mise en place et l'inauguration d'un « menhir », stèle en granit rose de 7 tonnes provenant de Ploumanac'h (Bretagne) avec la plaque de l'Appel..., et cela en souvenir des Français Libres,

2. - le 18 juin 2004, autre réalisation en collaboration avec la ville de Salon-de-Provence, mise en place d'une stèle en pierre sur la place du Général de Gaulle avec la plaque de l'Appel. ■

Lionel Henry



Menhir au rond-point entre Salon et Pelissanne.



Place du général de Gaulle, le maire, Monsieur Tornon et Lionel Henry.

Petite mise au point du Secrétaire Général

(extrait de la lettre du 2 décembre 2004)

« N'ayant jamais été informé par vous, ni reçu le moindre document sur vos projets et réalisations, comment aurions-nous pu en parler ? Si nous sommes tenus dans l'ignorance des événements nous ne risquons pas d'en faire état. »

Neuilly-sur-Seine

Une nouvelle fois, c'est devant une salle archi comble que s'est déroulé le 9 novembre le déjeuner-conférence de fin d'année. Notre maître de conférence, Charles-Louis Foulon nous a subjugués, il est docteur en histoire.

Son érudition et la minutie de son exposé ont ravi les auditeurs et attisé

leur curiosité, pour preuve les nombreuses questions qui ont fusé en fin de réunion. Seul l'appel à la soupe a pu interrompre ce flot d'interrogations.

C'est autour d'un généreux « planteur » que les convives retardataires nous ont rejoint avant de s'attabler au milieu de tous les souvenirs *Free French* et de leurs alliés. Comme à l'accoutumée la table

fut bonne, la boisson généreuse et l'accueil digne d'un cinq étoiles.

Merci à tous les nouveaux participants de la Fondation (ainsi qu'aux anciens) d'avoir bien voulu honorer de leur présence cette si sympathique party. ■

Roger Levalleur



Conférence, dans la salle de réunion de la France libre, de l'historien Charles Louis Foulon.

Sénégal

Mais qu'est-ce qui pousse Roger Orléac, ce jeune homme qui aura... 85 ans en février à s'attaquer aux records ?

L'intéressé répond tout bonnement : « la santé seulement, je veux que les gens de mon âge, mais aussi les jeunes, fassent du sport, cela contribue à une meilleure hygiène de vie surtout au plan de la santé ».

Et il n'en finit pas de battre des records : après ses 500 pompes en 14 minutes 48 secondes et ses 80 pompes en une minute en octobre dernier, il vient de réaliser 500 pompes en 12 mn et au bout de **24 minutes 27 secondes, il a atteint les 1000**, le tout devant un huissier, son médecin et les responsables de l'Olympique club.

Notre délégué veut ainsi démontrer qu'il n'y a pas d'âge pour faire du sport. ■

Extrait du « Soleil »
du 29 décembre 2004



Roger Orléac en train de battre un autre record.

Pau-Béarn

Organisée par la délégation de Pau-Béarn de la Fondation de la France Libre et en présence des autorités civiles et militaires invitées, la commémoration du 34^e anniversaire du décès du général de Gaulle a été célébrée en l'église Saint-Jacques de Pau, le 9 novembre 2004.

Devant une assistance nombreuse et recueillie, l'homélie prononcée par l'abbé Touret retraça de manière sobre mais émouvante, l'action énergique et salubre de l'homme du 18 juin 1940.

Quelques survivants des Forces Françaises Libres assistaient à la cérémonie et notamment le fidèle doyen de la section Pau-Béarn, notre ami Adrien Naegelen ; souffrant, le président Pommiers était excusé.

A l'issue de la messe, deux gerbes furent déposées au monument de la Résistance et de la Déportation, place Albert-1^{er}, l'une par les représentants de M. le préfet et de M. le maire de Pau, l'autre par trois anciens des Forces Françaises Libres, MM. Billaud, Murat et Gavarret.

Les fidèles du souvenir se séparèrent après l'exécution du chant des Partisans, de la Marseillaise et l'observation de la traditionnelle minute de silence. ■

G. Gavarret

Morbihan

Les deux délégations du département se sont regroupées, Monsieur Saerens, délégué de Lorient, ayant exprimé le désir de quitter ses fonctions. Notre délégation, après avoir participé dans les lycées, par de nombreuses rencontres avec les jeunes, au Concours de la Résistance, à commémoré le 5 juin à Plumelec l'arrivée des premiers SAS, et, le 6, a accueilli le Train de la France Libre lors de son passage à Vannes.



Jean-Claude et Ian Renault remettent à François Goulard les décorations de leur père, le colonel Rémy.



Plumelec Au moulin de la Grée, près du mémorial des SAS.

Notre délégation était présente le 18 juin pour l'Appel et aux cérémonies de Saint-Marcel.

Le 6 novembre à Vannes, commémoration du centenaire de la naissance de Gilbert Renault, en présence de François Goulard, secrétaire d'Etat, de Pierre Maugier, agent de liaison personnel du colonel Rémy, de son frère, de ses sœurs, enfants et petits-

enfants, des personnalités et des amis de la famille Renault. Plusieurs Français Libres étaient présents aux cérémonies.

A cette occasion une brochure a été réalisée par l'association. Jean-Claude et Ian Renault ont fait don à la ville de Vannes du cadre contenant les décorations de leur père, le Colonel Rémy. ■

Pierre Maréchal

Courbevoie

Le 10 novembre dernier, à l'occasion de la commémoration du 86^e anniversaire de l'Armistice de 1918, la ville de Courbevoie a organisé une cérémonie de remise de diplômes aux lauréats du Concours National de la Résistance et de la Déportation des établissements scolaires de Courbevoie et de Bois-Colombes.

Cet événement s'est déroulé dans le hall de l'ancienne mairie en présence de nombreuses personnalités et d'une délégation d'Enfield, ville jumelle anglaise, conduite par son maire John Egan accompagné de conseillers municipaux, d'anciens combattants et de jeunes lycéens.

La ville de Courbevoie a voulu ainsi prolonger l'hommage rendu à 11 élèves des collèges et lycées Georges Pompidou, Alfred de Vigny, Montalembert et Albert Camus, déjà primés le 18 juin dernier par les plus hautes instances du département, qui ont contribué au maintien de la Mémoire incarnée en 2004 par le thème des Français Libres. ■

Serge Desesmaisons



Jacques Kossowski, maire de Courbevoie, député des Hauts-de-Seine, Yves Revillon, maire de Bois-Colombes et vice-président du Conseil Général des Hauts-de-Seine, Arthur Saint-Gabriel, conseiller municipal délégué aux Anciens Combattants et aux Affaires militaires, Théo Graber, directeur départemental de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre entourent nos lauréats accompagnés de leurs parents et professeurs auxquels nous rendons un hommage appuyé pour leur dévouement au devoir de Mémoire.

Côte Basque

Rapport d'activités 2004

• Participation aux cérémonies officielles organisées par les mairies de Bayonne et Anglet :

• 23 avril, 8 mai, 18 juin, 14 juillet, 11 novembre 2004, 5 décembre 2004 à Biarritz.

• Organisation de la Commémoration de l'Appel du 18 Juin 1940, au monument aux morts de Bayonne, en présence de M. Suarés, Compagnon de la Libération. La lecture de l'Appel a été faite par mon fils, âgé de douze ans, petit-fils et arrière-petit-fils de Français Libre. La gerbe de la Fondation de la France Libre fut déposée par mes soins avec un jeune lauréat de quinze ans du Concours de la Résistance et de la Déportation, dont le thème portait sur « Les Français Libres ». J'avais ainsi placé cette cérémonie sous le signe du devoir de mémoire transmis aux jeunes générations.

• Assemblée Générale de la Fondation de la France Libre, conjointement à celle des Évadés et des CVR, à Bayonne, le 10 mai 2004.

• Participation le 15 mai 2004, à la cérémonie de remise de l'insigne de chevalier de l'Ordre National du Mérite au président des porte-drapeaux du Pays Basque par Mme Alliot-Marie, ministre de la Défense. Au cours de la réception qui a suivi j'ai pu ainsi me présenter à Madame le Ministre, dans l'exercice de ma délégation.

• Participation le 19 juin 2004, à l'inauguration de l'un des « Chemins la Liberté », en Vallée d'Aspe.

• Participation, sur invitation de l'Association Les Amis du Réseau Comète, au Souvenir du Réseau Comète, le 10 septembre 2004 à Anglet

• Participation, le 2 octobre 2004, à Hasparren au congrès départemental des Anciens de la 2^e DB, avec discours sur l'importance du devoir de mémoire.

• Participation à l'assemblée générale du GUAC, le 26 septembre 2004.

• Participation au comité du Concours de la Résistance et de la Déportation en tant que membre associé, avec remise des prix à la préfecture de Pau, le 29 juin 2004.

• Participation, le 19 septembre 2004, à la cérémonie sur la stèle Robert Iribarne.

• Participation aux obsèques du docteur Deffieux, le 5 juillet 2004 et divers Français Libres.

• Discours de félicitations à la cérémonie de remise de la Légion d'honneur à M. Pierre Bady, en octobre 2004, à la mairie d'Urt. ■

Hélène Glama

Gard

Mercredi 19 mai 2004, notre délégué du Gard, Jean-Marie Chauvey, en présence de Monsieur le préfet du Gard, du président du Conseil Général du Gard, de Monsieur l'Inspecteur d'académie du Gard, de Monsieur le maire de Nîmes et de nombreuses autres personnalités civiles et militaires a représenté à Nîmes notre Fondation à la cérémonie de la remise des prix du Concours de la Résistance dont le nombre de participants n'avait jamais été aussi important :

- 151 devoirs individuels de lycéens
- 294 devoirs individuels de collégiens
- 11 devoirs collectifs de lycéens (33 élèves)
- 22 devoirs collectifs de collégiens (116 élèves).

Les devoirs ont souvent été d'une valeur remarquable et d'une extrême sensibilité. Certains travaux collectifs ont atteint un niveau exceptionnel.

Il est vrai qu'à côté de l'enthousiasme des jeunes et du dynamisme de leurs professeurs on pouvait compter sur Mme Georges Maradène, née Gisèle Saltet-d'Alzon (N° FFL 5719) qui pendant plusieurs mois a visité les établissements scolaires qui en faisaient la demande, a reçu chez elle de nombreuses délégations d'élèves qui ont été fascinés par sa personnalité, son dynamisme et la réaffirmation de l'idéal de ses 20 ans : derrière le général de Gaulle pour contribuer à la libération du territoire national. Des livres et 30 voyages du 6 au 9 juillet sur les plages du Débarquement ont été offerts aux lauréats.

Nul doute que la mobilisation de toute une année et la découverte d'une page tragique mais glorieuse de notre histoire marqueront nos jeunes concitoyens et les conforteront dans leur conviction de la solidarité des générations. ■

Jean Marie Chauvey

Val d'Oise

Le Président, Robert Passeron, ouvre la séance à 9 heures en présence du docteur Fournier, président d'honneur, et des membres du bureau, il souhaite la bienvenue à tous les participants et demande de respecter une minute de silence en l'honneur de nos disparus en 2004.

• Approbation du bureau et du conseil d'administration. Deux nouvelles candidatures au sein du conseil

d'administration ont été approuvées par l'assemblée.

• Rapport des activités et cérémonies, le 8 mai à Cergy, le 18 juin à Garges-lès-Gonesse, le 11 novembre à Pontoise et le 5 décembre à Sannois.

• Exposé sur le concours de l'année 2004 dont le thème était « La France Libre » ; le président souligne le succès obtenu dans le 95 et la forte participation des établissements scolaires du second degré et l'intéressement particulier des élèves.

• Remise du diplôme d'honneur de porte-drapeau de la Fondation de la France libre du Val d'Oise à M. Jean-Claude Hure.

• Rapport financier et fonctionnement par la trésorière, Madame Danièle Lesueur. Pas d'observation de la part de l'assemblée. Rapport de M. James Lefebvre, vérificateur aux comptes. Pas d'observation de la part de l'assemblée.

• L'assemblée accepte que la cotisation pour 2005 soit portée à 20 euros.

• Exposé du docteur Fournier sur la libération des camps de déportation. L'assistance a vivement remercié le docteur Fournier pour son émouvant exposé.

Prévision pour l'année 2005

* Information de M. Mengant, ancien FFL, concernant la pose d'une plaque de l'appel du 18 juin (financée par lui-même), dans la commune de Beauchamp.

* Préparation du concours de la résistance sur le thème *la Libération des camps de concentration*.

* Création d'une section « Jeunes » au sein des AAFFL et d'une section d'entraide au sein des AAFFL pour les personnes dans le besoin.

* Préparation de la cérémonie du 18 juin qui se déroulera dans la commune d'Argenteuil. Une invitation sera adressée à chacun en temps opportun.

* Intervention de M. Lucien Duval sur la Résistance et le projet national pour la journée du 8 mai 1945.

* L'assemblée générale a défini les cérémonies officielles où l'AAF serait présente :

- 25 avril (journée des Déportés) - 8 mai
- 18 juin - 11 novembre - 5 décembre.

La séance est levée à 12 heures, l'Assemblée Générale s'est déroulée dans une ambiance conviviale. ■

Robert Passeron

La Réunion

Procès verbal de l'assemblée générale ordinaire du 18 décembre 2004.

Les membres de la Fondation de la France Libre de la délégation de la Réunion se sont réunis le samedi 18 décembre 2004 au lieu dit « Gîte des Cerfs » sur la propriété du Président Paul Gervais, délégué de la Fondation et en présence de Georges Caïtucoli, Secrétaire Général de la Fondation.

A 10 heures, le Président ouvre la séance, 18 présents, 5 excusés et 2 absents. Le quorum étant atteint l'assemblée peut valablement délibérer. Le Président adresse quelques mots de bienvenue à l'assistance et excuse les absents. En l'absence du secrétaire, M. Jean Couturier, Mme Irène Macé, secrétaire de séance donne lecture, du procès-verbal de l'AG 2003 qui est adopté à l'unanimité et l'assemblée générale débute conformément à son ordre du jour.

Le Président félicite les promus de l'année : M. Louis Paoli, chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur et M. Roger Beuf décoré de la médaille commémorative des services volontaires de la France Libre.

Rapport d'activités

Au cours de l'année écoulée, la délégation de la Fondation s'est particulièrement impliquée dans la vie du département en participant à toutes les manifestations du Souvenir. Le Président énumère la trentaine de cérémonies, célébrations, commémorations auxquelles les représentants



Paul Gervais avec le texte de l'appel.



De gauche à droite : Camille Bourhis, Georges Caïtucoli, Paul Gervais et Mme Noëlle Peressoni directrice départementale de l'ONAC.

des Français Libres ont participé du 11 janvier au 18 décembre 2004. Le rapport d'activité est adopté à l'unanimité.

Rapport Financier

En l'absence du trésorier Louis Paoli, le président présente à l'assemblée le bilan des comptes de la délégation locale de la Fondation et présente le budget prévisionnel pour 2005. L'assemblée, à l'unanimité, donne quitus au président pour le bilan financier et approuve le budget prévisionnel.

Renouvellements

Les dons à la Fondation (23 € minimum) sont collectés par M. Camille Bourhis. Les abonnements à la revue (15 €) sont à adresser directement à la Fondation à Paris.

Questions diverses

Le président Paul Gervais donne ensuite la parole à Mme Noëlle Peressoni, directrice départementale de l'ONAC, qui résume l'importante action de l'ONAC dans l'île. Elle félicite le président Gervais pour son dynamisme et remercie Georges Caïtucoli de sa présence, qui ne peut que mieux motiver encore les Français Libres de l'île dans leur devoir de mémoire. Le Président demande alors au secrétaire général d'intervenir.

Après de chaleureux compliments pour l'activité de cette délégation de la

Fondation qui fait preuve d'une grande vitalité, entraînée par son Président, Georges Caïtucoli rappelle le devoir de mémoire qui nous incombe et l'obligation pour tous les anciens de s'y consacrer d'abord, d'assurer le relais avec de plus jeunes ensuite, mais le plus rapidement possible.

Le Secrétaire Général de la Fondation énumère les réalisations de la Fondation en 2004 qui ont toutes connues un grand succès :

- l'exposition itinérante de la France Libre qui a permis de créer l'événement en de nombreuses villes.
- le Train de la France Libre avec une remarquable exposition qui a stationné dans 16 grandes villes attirant des dizaines de milliers de visiteurs.
- le Colloque de la France Libre.
- le Concours National de la Résistance et de la Déportation avec pour thème Les Français Libres. 45 500 participants. Il sait combien, à la Réunion, les FFL se sont dépensés pour sensibiliser les jeunes à ce concours.

L'ordre du jour étant épuisé et personne ne demandant la parole, le Président Paul Gervais lève la séance et convie la centaine de présents à un formidable repas à base de méchoui, bien arrosé, le champagne accompagnant les nombreux desserts.

Tous ont promis de revenir l'année prochaine. ■

Paul Gervais

Opération Amherst

Cérémonies prévues en Hollande du 5 au 8 Mai 2005

DERNIER APPEL

Aucune réponse permettant d'être incluse dans le voyage collectif ne pourra être enregistrée après le 15 mars

Nom : Prénom :

Adresse :

Tél. :

☐ seul☐ accompagné

(nombre de personnes.....)

Je désire participer au déplacement en Hollande

☐ oui☐ non

Je voyagerai par mes propres moyens

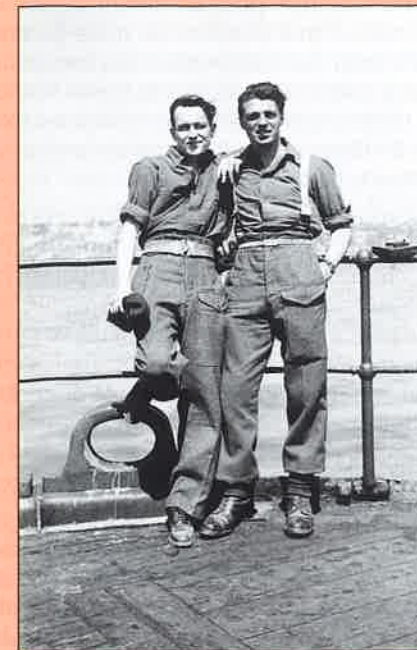
☐ oui☐ non

J'adopte la solution du car

☐ oui☐ non

Nombre de nuits prévues à l'hôtel :

Questionnaire à renvoyer à : Pierre GENEST - 46, rue du 14-Juillet - 58200 COSNE-SUR-LOIRE



RECHERCHE

Sur cette photo le jeune Xavier Moquet à gauche, béret à la main.

Recruté en Bretagne, il a participé à l'opération de Hollande (Amherst).

Décédé il y a de nombreuses années, sa famille aimerait avoir des informations sur son parcours et connaître ceux qui ont été avec lui en opération.

Réponse à envoyer à la Fondation qui transmettra.

SAS

Calendrier des déjeuners trimestriels

1^{er} trimestre : Mardi 8 mars2^e trimestre : Vendredi 3 juin3^e trimestre : Jeudi 15 septembre4^e trimestre : Vendredi 2 décembre

Galette 2006 : Vendredi 20 janvier 2006

N.B. Les réservations relèvent de l'initiative de chacun. Elles doivent être effectuées, auprès du gérant du Club de la France Libre.

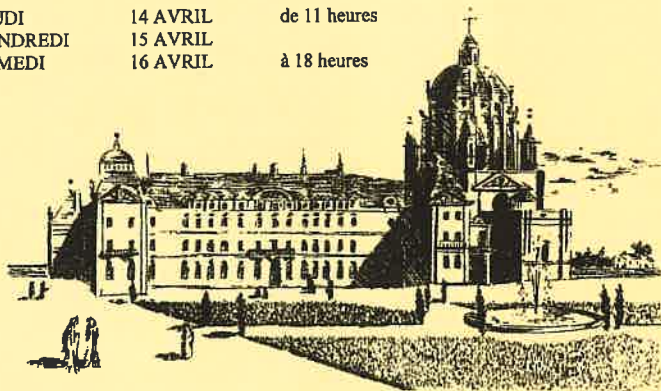
La 1^{re} DFL à Champagny



André Quélen, président national, devant le monument de Champagny.

JOURNÉES D'ENTRAIDE

JEUDI	14 AVRIL	de 11 heures
VENDREDI	15 AVRIL	
SAMEDI	16 AVRIL	à 18 heures



dans le cloître et la salle capitulaire du VAL-DE-GRÂCE
1, place Alphonse Laveran - 75005 PARIS

Le 20 novembre 1944, la 1^{re} DFL perd son chef, le Général Diego Brosset. C'est cet anniversaire que 60 ans après, nous anciens de cette division venons célébrer à Champagny.

Après la messe à la chapelle de Ronchamp, la commémoration se poursuit devant le monument érigé à l'endroit même où notre général trouva la mort. Les élus locaux, notre camarade Pesenti, président de la section de Haute-Saône, André Quélen, président national, déposent les gerbes de fleurs et évoquent les actions de la division et le parcours du Général.

Nous sommes frappés par le nombre et la ferveur des participants, corps constitués, habitants, clique et harmonie municipale. Un jeune Saint-Cyrien natif de Champagny et dont le père a participé aux combats, se tient en grande tenue, sabre au clair, auprès du monument. Ce magnifique symbole de continuité nous va droit au cœur.

Après que la gendarmerie ait rendu la route à la circulation, nous nous rendons à la mairie de Champagny où une plaque rappelle la libération de la ville, puis au monument aux morts. Un vin d'honneur est offert par la municipalité qui expose des photos qui évoquent les trois semaines de la libération de Ronchamp et de Champagny. ■

Colonel Pierre Robedat

L'évasion d'Ambroise par l'Espagne

L'internement, en camp ou en prison, a été si énormément majoritaire qu'on oublie le plus souvent de mentionner qu'un certain nombre de transfuges, dont je suis, a réussi à traverser l'Espagne sans jamais être arrêté. Cela a sans doute été grandement aidé par la chance ou le hasard (mais cela n'a cependant jamais réussi sans effort). Pour ma part, faisant partie d'une petite phalange d'élèves de seconde année à Polytechnique (étudiant en internat à Villeurbanne) et ayant été désigné dans ce petit groupe pour partir en tête, j'ai eu la chance de pouvoir constituer les éléments d'une filière de passage de la frontière assez sûre, qui a resservi pour les onze survivants.

Ça commençait à Amélie-les-Bains, avec l'avantage (même en début janvier 43), d'une complète absence de neige en montagne. Sur ces douze que nous étions, cinq sont arrivés à Barcelone à pied sans se faire prendre : les uns en 4 jours, les autres en 6.

Mais le cas le plus remarquable que j'ai connu est celui d'un fils de cheminot parisien, âgé de 19 ans, nommé Ambroise. Comme je l'ai retrouvé plus tard, parachutiste à l'instruction à Camberley, nul doute qu'il fût des nôtres. A ce titre, voici son histoire, telle qu'il me l'a racontée quand nous avons fait connaissance, à Gibraltar, fin mars 43.

Il a eu d'abord par un proche parent l'information sur la possibilité de sauter d'un train de marchandises français dans un autre espagnol, dans le tunnel frontalier de Cerbère, où les voies servaient à des manoeuvres pour la SNCF comme pour le RENFE, précaution : éviter les sentinelles allemandes patrouillant en permanence dans ce tunnel.

Manoeuvre réussie ! Par un surcroît de chance, Ambroise arrive à Barcelone, de Paris, en un peu plus de 24 heures... Débarquement de son wagon de marchandises, il marche sans hésiter vers le port, où une aimable française, occupée au plus vieux métier du monde, lui souffle le tuyau pour s'embarquer clandestinement sur un paquebot de la ligne régulière vers les îles Canaries. Au passage devant Gibraltar, la plupart sont arraisonnés pour inspection par la Royal Navy : à chacun de savoir en profiter. Elle le munit d'un gros sandwich et lui désigne le bon paquebot à quai. Ambroise attend un moment favorable, et à une heure creuse franchit sans être vu la passerelle d'embarquement, non gardée, et se planque sous une chaloupe de sauvetage, laissant le sandwich caché derrière la chasse d'eau d'une toilette voisine.

A la nuit, le paquebot prend le large, Ambroise attend que tout mouvement à bord se calme, va aux toilettes : le sandwich a disparu ! A partir de là, il se promène ici et là, le ventre creux, mais sans que quiconque fasse attention à lui.

Le soir suivant (il s'est rencogné sous la chaloupe) il est réveillé par l'immobilité du navire. Il se dit : *Gibraltar !* risque un oeil, et voit une vedette anglaise accoster. Il bondit et pique une tête dans la mer à côté d'elle. Repêché, et malgré des demandes furieuses de l'équipage espagnol qui réclame ce clandestin, il est débarqué à Gibraltar, où à l'interrogatoire personne ne veut croire à son invraisem-

blable histoire et on le colle en prison, avec prière de dire la vérité quand on reviendra le chercher.

Ce qui fait que quelques jours plus tard, stupéfaits et enfin convaincus par son innocence non feinte, les Anglais le remettent au délégué FFL local. C'est là que je l'ai vu arriver : il avait fait Paris-Gibraltar en 8 jours. Record absolu, je pense. Nous avons mis le temps à faire Gibraltar-Liverpool (Londres) à bord de *l'Empire Pride*, un 20000 tonnes, tête de file du grand convoi d'environ 15 navires dont nous faisons partie.

Je n'ai jamais revu Ambroise. ■

Jacques Mantoux

Je fais un rêve

Je rêve qu'un jour, le jour du soixantième anniversaire du débarquement allié, on entende le bruit du vent et des vagues sur les plages de Normandie.

Je rêve que dans ce silence, les jeunes femmes d'hier, et leurs enfants, rappellent, chacun par son nom, le souvenir de l'homme aimé, dans leurs langues, toutes les langues, d'Europe et d'Amérique, mais aussi d'Asie et d'Afrique et d'Océanie.

Je rêve que dans ce silence les anciens combattants se rassemblent sous leurs étendards, sous leurs médailles, les mains nues ; et que les militaires renoncent, avec humilité, à leurs uniformes et à leurs fanfares. Je fais le rêve que les officiels et les têtes couronnées, avec les prêtres, les pasteurs, les imams et les rabbins, soient mêlés à la foule, silencieux devant la mémoire, la souffrance et l'espérance des hommes.

Je rêve que ce jour ne dure qu'un jour, sans circuits touristiques, sans hôtels-restaurants, sans magasins de souvenirs.

Je rêve que ce jour soit celui de la vérité et de la pudeur.

Je fais un rêve aujourd'hui, je rêve qu'un jour, un jour anniversaire du débarquement allié, on entendra le bruit du vent et des vagues, le silence des pères, et la plainte muette de leurs enfants. ■

Emmanuel Etienne Pérez

**Un don de 100 €
ne vous coûtera
plus que 40 €
après déduction fiscale**

L'école militaire des Cadets de la France Libre le Saint-Cyr de la France Libre

L'Ecole Militaire des Cadets de la France libre a été voulue, dès 1940, par le général de Gaulle qui a tenu à ce qu'au travers de l'épreuve que connaissait la France, cette Ecole maintienne la tradition plus que centenaire de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr.

Conformément à cette volonté, l'instruction militaire y sera toujours assurée par des officiers issus de Saint-Cyr qui se sont particulièrement attachés à transmettre à leurs jeunes élèves l'esprit de cette glorieuse institution.

La première promotion, baptisée *Libération*, est sortie en juin 1942 et comprenait quinze aspirants. Sur ces quinze jeunes officiers, huit ont été tués à l'ennemi.

De décembre 1942 à juin 1944, quatre autres promotions sont sorties de l'Ecole des Cadets *Bir Hakeim, Fezzan Tunisie, Corse et Savoie, 18 juin*.

Chaque baptême de promotion a donné lieu à une prise d'armes solennelle organisée dans la tradition de Saint-Cyr et qui était présidé par le général de Gaulle lorsqu'il se trouvait en Angleterre ou, lorsqu'il était absent, par un de ses représentants.

Au total, deux cent onze aspirants d'active sont issus de l'Ecole militaire des Cadets de la France libre. Plus d'un quart d'entre-eux sont morts pour la France.

Dans l'ordre du jour ordonnant la dissolution de l'Ecole, le 16 juin 1944, le général de Gaulle a pu écrire « *Le nom de l'Ecole des Cadets demeurera dans l'histoire militaire de la France. Il demeurera comme celui du refuge où la jeune élite de notre armée apprit à vaincre pour la libération et la rénovation de la Patrie* ».

Une loi de la République, datée du 17 mars 1954, a officiellement assimilé l'Ecole militaire des Cadets de la France Libre à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. La filiation Saint-Cyr/Ecole des Cadets a été officiellement reconnue comme le montrent les quelques exemples suivants :

- Le 12 mars 1956, dans les ruines de Saint-Cyr-l'Ecole, le drapeau de l'Ecole, a été décoré, par le général Koenig, de la Légion d'honneur et de la croix de guerre avec palme. La citation comporte cette phrase :

« *Dès 1940, reprenant les plus belles traditions de Saint-Cyr, a groupé et instruit les jeunes Français venus en Angleterre, désireux de lutter pour la libération de la Patrie. D'abord à Malvern, puis à Ribbesford, a formé cinq promotions qui se sont magnifiquement comportées sur les champs de bataille les plus divers. A sa dissolution, le 16 juin 1944, elle pouvait être fière d'avoir rempli sa mission* ».



Ribbesford House - 20 mai 1961. Inauguration de la plaque commémorative.

- Le 25 août 1956, le drapeau de l'Ecole, par ailleurs décoré de la médaille de la Résistance, a été déposé au musée du Souvenir de Saint-Cyr-Coëtquidan, en présence du général de Gaulle.
- Le 24 juillet 1966, un monument à la mémoire des Cadets morts pour la France a été érigé à l'entrée de la cour d'honneur de l'Ecole de Saint-Cyr-Coëtquidan.
- Le 26 juillet 1987, la promotion sortante de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr a été baptisée *Promotion des Cadets de la France Libre*.

Ainsi, la longue continuité de formation et de sacrifice de Saint-Cyr a été assurée aux jours les plus sombres de l'histoire de notre pays par une poignée de jeunes volontaires. C'est ainsi que le général de Gaulle a écrit à leur sujet « *Mais aussi, dans son chagrin, ils ont consolé la France* ».

Serge Arvengas

Les Français Libres Concours National de la Résistance et de la Déportation 2004

Au Cercle des Armées



Le Concours National de la Résistance et de la Déportation (CNRD) ayant en 2004, pour la première fois depuis 32 ans, comme sujet clair et unique *Les Français libres* risquait, tant le thème était inhabituel et même inconnu, pour bon nombre de professeurs et donc, des élèves, de ne pas recueillir l'audience habituelle.

A notre grande satisfaction nous avons enregistré une participation notablement supérieure à celle des années précédentes. 45 243 élèves de terminales et de troisièmes, en copie individuelle ou en travaux collectifs, se sont penchés sur le sujet proposé.

Le 19 janvier, dans les salons du Cercle des Armées, place St-Augustin à Paris, à l'initiative de la Confédération nationale des Combattants volontaires de la Résistance et de plusieurs associations d'anciens résistants de l'intérieur et de déportés, une remise des prix a permis de récompenser tous les lauréats avec de nombreux ouvrages mais aussi des voyages pour visiter les lieux du souvenir. Nous regrettons qu'en cette occasion les organisateurs n'aient prévu d'offrir que des livres sur la résistance intérieure ou la déportation et aucun sur les Français libres.

Professeurs et lauréats, accompagnés d'anciens pouvant témoigner de leurs combats et de leurs épreuves ont



Nous pensons que l'effort que nous avons fait en mettant à la disposition de l'Education Nationale, pour être diffusé dans toutes les académies, un dossier pédagogique qui a été unanimement reconnu de grand intérêt et une cassette permettant de visualiser le parcours des combattants de la France libre, a permis de mieux sensibiliser les jeunes au sujet et de favoriser leur participation.

Partout dans nos régions les remises de prix aux lauréats ont donné lieu à de très belles cérémonies. Mais pour récompenser les lauréats nationaux des réceptions exceptionnelles ont été organisées à Paris.



ensuite été conviés à un déjeuner dans l'un des plus beaux salons du Cercle.

Après le repas une visite de l'hôtel de Brienne (actuel ministère de la Défense) permit d'en admirer le magnifique parc, mais aussi de se recueillir devant le bureau que le général de Gaulle occupait dès son retour à Paris, après le 25 août.



Réception à l'Assemblée Nationale

A 17 heures le car pénétrait dans la cour du superbe Hôtel de Lassay, lieu de réception du Président de l'Assemblée Nationale où un grand nombre d'invités, anciens Français libres de toutes les armes, attendaient les jeunes qui avaient découvert leurs combats, lors de ce Concours.

Tous, dès leur arrivée dans les prestigieux salons que le Président de l'Assemblée avait tenu à offrir pour cette remise de prix aux lauréats nationaux, furent impressionnés par ce qu'ils découvraient et par la solennité des lieux.



Le Professeur Barthe, président du jury.

Au nom du Président de l'Assemblée, encore retenu en séance, le député Eric Raoult souhaite la bienvenue aux arrivants en précisant que le Président Jean-Louis Debré retenu en assemblée fera son possible pour venir les saluer. C'est au Président du jury, le professeur Claude Barthe que revient le privilège d'ouvrir la cérémonie en présentant le rapport du Concours 2004.

Après le discours du Ministre délégué aux Anciens Combattants, Hamlaoui Mekachera, l'ancien Premier Ministre Pierre Messmer, président de la Fondation de la France libre tint à rappeler principalement que l'engagement dans les unités de la France libre avait été surtout celui de jeunes qui avaient sensiblement le même âge que les participants au Concours qu'il félicitât chaudement pour la qualité de leur travail.

M. François Fillon, ministre de l'Education nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, prenant



Credit photo : Y. Rogas



ensuite la parole rappela dans un discours, reproduit en annexe, que l'Epopée de la France libre était un moment exceptionnel de notre histoire.

Alors que nous ne l'espérions plus, Jean-Louis Debré, Président de l'Assemblée Nationale en pleine discussion sur des textes de lois provoquant des remous et de l'agitation, réussit à quitter quelques minutes sa présidence pour venir féliciter les lauréats et leur dire combien il était heureux de les recevoir dans ce palais de la République et de les convier au buffet qui les attendait. C'est dans ce cadre magnifique que les lauréats, au milieu des vétérans, purent goûter aux délices qui leur avaient été préparés par les élèves d'une école hôtelière. ■



Pierre Messmer, président de la Fondation.

Credit photo : J. Rabreau

Les cadeaux offerts avec solennité par la République...



...et ceux chaleureusement offerts par les anciens des Forces Françaises libres dans leur Club

Jeudi 20 janvier 2005 Après avoir visité dans la matinée le Mont-Valérien à Suresnes, haut lieu de la Mémoire et la cascade du bois de Boulogne où furent fusillés des jeunes résistants, les lauréats et leurs professeurs se retrouvèrent au Club de la Fondation de la France libre. Dans ce lieu emblématique où se retrouvent régulièrement d'anciens Français libres de toutes les armes, un buffet de qualité avait été organisé pour permettre des rencontres qui s'avèrent passionnantes entre les élèves, leurs enseignants et d'anciens pilotes, marins, parachutistes, combattants de Bir Hakeim ou de la colonne Leclerc.

Pour mieux marquer ces moments d'échanges chaleureux et les rappeler durablement, des cassettes et CD relatant les combats des Français libres ont été offerts à chacun, ainsi que des abonnements à notre revue.

Beaucoup nous disait, en partant pour une visite aux Invalides du musée dédié au général de Gaulle, aux Français libres et combattants dans le cadre de la Seconde guerre

mondiale, et au musée de l'Ordre de la Libération, combien ils auraient aimé poursuivre des échanges avec les vétérans qui leur faisaient découvrir le vécu d'un moment exceptionnel de notre histoire.



Credit photo : Y. Rogas

Nous avons informé les professeurs que la Fondation de la France libre avait offert à chacun des collèges ou lycées primés la luxueuse collection des sept volumes de *La Mémoire des Français Libres*. ■



Credit photo : Y. Rogas

Discours de Hamlaoui Mekachera

Ministre délégué aux Anciens Combattants

Monsieur le Président de l'Assemblée Nationale, Monsieur le Premier Ministre, Monsieur le Ministre, Mesdames et Messieurs les Anciens Français Libres, les Anciens Résistants, les Anciens Déportés, Mesdames et Messieurs les Inspecteurs Généraux et les Directeurs, Mesdames et Messieurs les Présidents de Fondations et d'Associations, Mesdames et Messieurs, Chers amis lauréats du Concours National de la Résistance et de la Déportation, quel thème exceptionnel que celui sur lequel vous avez planché, en 2004. *Les Français Libres...*

Pour ceux d'entre-vous qui sont passionnés d'histoire, pour ceux d'entre-vous qui pensent à un engagement civique et patriotique, pour ceux d'entre-vous qui cherchent des modèles, des références, quelle meilleure réponse que l'exemple des Français libres. Quelle meilleure réponse que ces héros authentiques.

Mes chers amis, grâce à ce Concours, avec vos enseignants et vos camarades de classe, vous avez mieux découvert des hommes d'exception, qui ont conjugué dans leur vie, honneur, loyauté et grandeur. Grâce à vous, aujourd'hui, à notre tour, nous pouvons, à nouveau, contempler cette geste épique. En effet, on ne se lasse pas de lire et d'entendre le récit de ces années exceptionnelles d'espérance, de courage, d'ardeur patriotique.

Mesdames et Messieurs, Chateaubriand, qui a tant inspiré la pensée et le style du général de Gaulle, a écrit : *«le temps ne s'arrête pas pour admirer la gloire il s'en sert et passe outre. Alors, arrêtons-nous un instant et admirons la gloire de ces hommes».*

En juin 1940, notre pays, encore auréolé de la victoire de 1918, s'effondre en quelques semaines. Un homme, seul, se lève, et refuse la défaite. Une poignée d'hommes, une petite phalange héroïque, le suivent.

En ces premières semaines de l'été 40, ils sont si peu nombreux avec le général de Gaulle que l'on aimerait pouvoir les citer tous : Boislambert, Elisabeth de Miribel, Leclerc, Massu, Monclar, Larminat, Koenig, Catroux, Jean Simon, Messmer...

Monsieur le Premier Ministre, je vous salue avec respect et amitié. Comme je salue votre engagement constant pour défendre la mémoire du général de Gaulle et votre patriotisme indéfectible.

En ces premières semaines de l'été 40, sous le drapeau tricolore, frappé de la Croix de Lorraine, dans la solitude, c'est une épopée qui commence. Celle des hommes qui refusent de cesser le combat. Celle des hommes qui ne cessent de croire en la France.

Depuis Londres, à Koufra, à Bir Hakeim, à El Alamein, en Syrie, en Palestine, jusqu'en Russie, sur terre, sur mer, dans les airs, au grand jour ou dans la clandestinité, Forces Françaises Libres, Forces Aériennes Françaises Libres, Forces Navales Françaises Libres, Parachutistes, portent le fer et le feu contre l'ennemi.

Après quatre années d'épreuves et de souffrances, en 1944, couverts de gloire, ils retrouvent notre sol, celui de la Patrie. Le 25 août 1944, aux ordres de Leclerc, ils libèrent Paris. Le 23 novembre, les mêmes libèrent Strasbourg. Le serment de Koufra est tenu. Avec leurs camarades de l'ombre, les Résistants de l'intérieur, avec nos Alliés, avec le peuple de France, ils poursuivront le combat jusqu'à la victoire, dans l'honneur.



Grâce au général de Gaulle, grâce à eux, la France est un pays souverain et respecté, membre permanent du conseil de sécurité de l'ONU. Grâce à eux, grâce à tous ceux qui se sont battus, la France est un pays libre, une démocratie, la République que nous aimons. Cet héritage, c'est à vous, chers amis, qu'il appartiendra de le maintenir. A vous d'être fidèles, à vous d'être dignes de ceux qui ont accepté tous les sacrifices. Un héritage dans lequel chacun d'entre vous peut se retrouver, qu'elles que soient ses origines, ses convictions, sa condition.

J'ai évoqué quelques noms illustres. J'aurais pu, aussi, citer Amilakvari, ce prince géorgien plus fidèle à la France que bien des Français. J'aurais pu citer Félix Eboué plus patriote que bien des métropolitains. Tous ces hommes, et ces femmes, ensemble, se sont battus pour la France, pour ses valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité.

Monsieur le Président de l'Assemblée Nationale, cher Jean-Louis, quel beau symbole que cette réunion dans ce temple de la démocratie, dans le lieu où ces valeurs s'expriment avec tant de force. Je vous remercie de nous accueillir, cet après-midi, pour ce grand rendez-vous annuel de la politique de mémoire.

En effet, avec ce Concours, ce sont plus de 45 000 collégiens et lycéens qui se sont penchés sur cette page d'histoire magnifique, faite d'abnégation et d'héroïsme. Chaque année depuis 1961, ils sont ainsi plusieurs dizaines de milliers à se plonger dans notre Histoire pour l'apprendre et en comprendre les enseignements.

Mesdames et Messieurs, je souhaite remercier toutes celles et tous ceux qui se sont impliqués dans la mise en œuvre, lourde et complexe, de ce Concours.

Je pense aux Fondations de mémoire qui se dévouent depuis des décennies. Qu'il me soit permis, cette année, d'adresser un salut plus particulier à la Fondation de la France Libre, à son Président et à son Secrétaire Général Georges Caïtucoli, qui s'est dépensé sans compter. Je remercie les témoins qui surmontent leur fatigue pour aller à la rencontre des élèves, partout en France. Leur dévouement force l'admiration.

Monsieur le Ministre, cher François, je veux aussi remercier tous les personnels de l'Education nationale qui s'investissent de façon remarquable. Années après années, enseignants et personnels administratifs font un travail exceptionnel. Leur passion et leur disponibilité méritent d'être salués. Enfin, bien sûr, je remercie et je félicite tous les élèves, primés ou non, qui ont travaillé durement.

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, la politique de mémoire est une des actions prioritaires du Gouvernement. Chaque jour davantage, on en mesure la nécessité. Chaque jour, on mesure la nécessité de rappeler la vérité des faits historiques et de transmettre nos valeurs démocratiques et humanistes.

Je ne doute pas que vous, chers amis, qui aurez, un jour, la responsabilité de conduire notre pays, vous vous souviendrez alors des Français Libres et du sens de leur combat. Je vous remercie. Jamais, vous n'oublierez, jamais nous n'oublierons les Français Libres. C'est un des nombreux mérites de ce Concours, Je me réjouis vraiment d'en remettre, dans quelques instants, les prix. ■

Hamlaoui Mekachera

Discours de François Fillon

Ministre de l'Éducation nationale

Monsieur le Président de l'Assemblée nationale, Monsieur le Premier Ministre, Président de la Fondation de la France Libre, Monsieur le Ministre délégué aux Anciens Combattants, Monsieur le Président du Jury, Mesdames et Messieurs les Présidentes et Présidents de toutes les Fondations et Associations qui perpétuez le souvenir des Résistants et Déportés, Enseignants, qui êtes dans vos classes les relais de cette histoire, et vous tous, collégiens et lycéens dont la présence atteste la part que vous prenez à cette mémoire commune, vous m'avez invité à la remise des prix du Concours National de la Résistance et de la Déportation.

J'ai accepté l'honneur d'être aujourd'hui parmi vous. Permettez toutefois que je m'efface aussitôt derrière des figures plus anciennes. Capitain, Giacobbi, Naegelen, Depreux, Lapie, Masson, Berthoin, Sudreau, Fouchet, Savary, tous furent ministres de l'Éducation nationale tous s'illustrèrent en leur temps par des faits de Résistance plusieurs d'entre eux furent déportés. Je ne saurais mieux participer à cette cérémonie qu'en faisant entendre une fois encore ces noms trop effacés. J'y joindrai celui de Jean Zay, résistant des cachots.

Nous sommes ici sous le regard de nos prédécesseurs, et leur souvenir explique l'émotion avec laquelle je suis entré tout à l'heure dans cette salle, où sont rassemblés tous les tenants de la mémoire collective ceux qui ont fait l'Histoire, ceux qui l'enseignent, ceux qui la découvrent.

Vous êtes réunis dans une même volonté de perpétuer le souvenir des victimes de la guerre et des camps, et de célébrer leurs valeurs en écho. Ces valeurs ont fait, et font encore, la grandeur de notre pays. Si les mots de Liberté et de Fraternité conservent le sens que nous aimons leur donner, c'est parce que ces hommes et ces femmes les ont portés dans leur cœur, ont risqué leurs vies pour eux. Courage, engagement, don de soi, confiance, ce sont là des vertus qui n'ont pas d'âge ; et je trouve précieux que des élèves d'aujourd'hui aient, dans ce Concours, une occasion de les voir défendre par ceux-là même qui les ont incarnées.

On prétend trop souvent que nos jeunes ne connaissent pas, ou mal, leur Histoire. Ils ont, murmure-t-on, perdu la trace de ce qu'ont pu accomplir leurs pères. Vos exemples apaisent une large part de ces craintes. L'excellence de quelques-uns ne saurait toutefois nous contenter, car l'incessante mobilité, voire superficialité, du monde où nous vivons entretient certaines inquiétudes... La voix de la mémoire ne doit jamais s'essouffler. L'Éducation nationale assume en la matière ses responsabilités.

Présentée dès l'école primaire, l'histoire de la Seconde Guerre mondiale est reprise en classe de première, puis de terminale. Son étude s'étend à des textes abordés en cours de langue, de français ou de philosophie. Elle passe par des activités multiples, organisations et visites d'expositions, voyages sur des lieux de mémoire...

Le Concours National de la Résistance et de la Déportation n'est en somme que la forme la plus saillante d'un engage-

ment large et prolongé. Nous savons, grâce à vous, que ces efforts sont féconds. La qualité de vos travaux consacre leur réussite. Je vous le dit au nom de l'Éducation nationale tout entière : c'est votre succès qui donne un sens à notre démarche.

Encore les qualités proprement scolaires ne suffisent-elles pas. Il y faut la passion. C'est toute la différence entre un simple devoir d'histoire et le travail plus libre, plus ambitieux, plus personnel que vous venez de soumettre. On se plie au devoir sans toujours en ressentir la nécessité. Dans vos travaux se lit au contraire la spontanéité et l'enthousiasme. Vous confirmez ainsi une de mes convictions profondes, il n'y a pas d'histoire sans battements de cœur. Et s'il devait advenir que l'on se lance dans une recherche sans cette fascination initiale, eh bien, la recherche elle-même se chargerait de vous la communiquer. Si vous n'avez pas de tout temps admiré la Résistance, vous l'admirez maintenant. Voilà bien le sens que l'Éducation nationale donne à ce Concours : entretenir la flamme de l'historien là où elle brûle, la faire brûler là où elle couve.

Une telle action porte ses fruits. Le président du jury vous a rappelé tout à l'heure l'essor du Concours durant ces deux dernières années. Plus de quarante-cinq mille participants.

Quel meilleur démenti opposer à ceux qui craindraient que les notions de patrie, de citoyenneté ou d'engagement n'aient plus cours ?

La raison de ce succès, vous la connaissez tous : elle tient à la rencontre, si symbolique et si riche, entre des jeunes et des anciens, entre des esprits avides de comprendre et des âmes attentives à transmettre. Chaque année c'est une rencontre nouvelle, au gré des thèmes qui rythment ce Concours, chaque année c'est une leçon de vie pour la jeunesse. Ce fut encore le cas cette année, avec une édition consacrée au souvenir des Français libres. J'ai pris connaissance de ce sujet avec une approbation personnelle toute particulière.

Permettez-moi de m'en expliquer. Il n'est pas contestable que la Résistance s'éloigne de nous et si des acteurs majeurs de cette épopée sont encore présents, s'ils mettent à témoigner une énergie magnifique, la période sort peu à peu de nos vies pour entrer dans l'Histoire. Au fil de cette évolution, la tentation se fait jour de donner à la résistance des limites plus vagues, une définition plus floue bref, de transformer cette réalité en un simple état d'esprit. Bien sûr, l'esprit de résistance est en lui-même admirable, Il ne faudrait pas, cependant, le galvauder.

Beaucoup de militants, engagés dans des causes diverses, et dont je ne conteste pas l'utilité, se proclament aujourd'hui résistants. Le sujet du Concours, *Les Français libres*, fait justice de leurs prétentions. La France libre, ce sont des groupes d'hommes restreints, les pêcheurs de l'île de Sein, les 177 du commando Kieffer, la 13^e demi-brigade de la Légion. Ce sont des noms - dont on peut faire la liste : Gary, Monclar, Leclerc, Koenig, Eboué, Cassin. Ce sont des sigles, des dates, des discours, une constitution. C'est un fait historique singulier, dont la grandeur épouse une définition relativement étroite et exigeante.

(suite page 20)



Il faut tenter de se replonger vers ces heures sombres et sans espoir apparent, ces heures où dans le ciel flottait l'étendard de la croix gammée, où s'installaient les camps de la mort, pour mesurer à sa juste valeur l'Appel éclairant du 18 juin. Comme une flamme surgissant dans une tempête obscure, la voix du général de Gaulle venait transpercer la nuit et le brouillard qui s'étaient abattus sur la France et le monde.

Oui, il faut se souvenir et s'instruire de cette période où tout semble perdu et vain, pour mesurer le sursaut d'orgueil et de courage de ces quelques femmes et hommes qui ne cédèrent pas sur les principes fondamentaux. Qu'il me soit permis ici de vous avouer une chose : lorsque je croise Pierre Messmer, je croise l'idée que je me fais de mon pays lorsqu'il se redresse pour défendre l'honneur de sa cause.

Mesdames et Messieurs, si la France libre avait été un courant diffus, elle n'aurait pas la même portée. Circonscrite en temps, en lieu et en nombre, réduite à un nombre restreint d'acteurs côtoyant parfois la mort, elle porte à nos yeux une leçon générale. Certains y ont trouvé un exemple de courage. D'autres, sensibles à la grande diversité des milieux, des origines voire des nationalités, en ont tiré une leçon de fraternité et d'humanisme.

Tous en ont gardé le sentiment d'avoir rencontré, en personne, un peu de cette Histoire de France qu'ils sont invités à faire leur.

On parle volontiers de devoir de mémoire, souvent aussi de travail de mémoire et je crois volontiers que de telles expressions, chères aux mémorialistes, aux historiens et aux philosophes, disent bien la place décisive qu'occupe le souvenir dans la construction de soi, comme dans celle de la Cité. En tant que ministre de l'Éducation nationale, vous me permettez d'être sensible à cette notion de travail, que je crois indissociable de la vraie mémoire. Collective ou individuelle, la mémoire se travaille dans la durée : c'est la condition pour qu'elle devienne acte d'intelligence, acte de compréhension et d'engagement de soi.

Je sais bien, hélas, qu'il ne suffit pas de se souvenir pour prévenir, et l'actualité nous montre trop bien que la réminiscence des crimes d'hier ne décourage pas les exactions d'aujourd'hui. Mais je suis convaincu que l'éducation de citoyens responsables passe par la prise en compte de leur passé commun, et c'est pourquoi je continuerai pour ma part à prôner dans nos écoles le sens de la mémoire vivante que vous tous ici incarnez, chacun à votre façon. ■

François Fillon

Palmarès 2004

1^{re} catégorie : classes de tous les lycées, devoirs individuels.

- **Danaé Von Arx**, élève de Marie-Christine Van Arx, lycée Pasteur de Besançon (25).
- **Yann Blouin**, élève de Jean-Philippe Cormier, lycée A. Chevalier à Domfront (61).
- **Ludovic Efkhanian**, élève de Alain Deleage, lycée international Cévenol à Le Chambon-sur-Lignon (43)
- **Typhaine Portail**, élève de Rolland Gandon, lycée Jacques Cartier de Saint-Malo (35)

2^e catégorie : classes de tous les lycées, travaux collectifs.

- **Yannick Grand, Elodie Bourdolle**, élèves de Rémy Bozonnet, lycée Paul Héroult, Saint-Jean-de-Maurienne (73)
- **Adrien Fournier, Charles Dupenne, Julien Weber**, élèves de Jean-Paul Pichard, Ecole d'Enseignement Technique de l'Armée de l'Air à Saintes (17)
- **Quentin Bigaud, Florentin Normand**, élèves de Didier Graz, lycée militaire de Saint-Cyr (78)
- **Julie Launay, Fabienne Chauvel, Alexandre Le Berre, Gwendal Chevalier**, élèves de Monique Urien et Fabienne Roudaut, lycée agricole de Merdrignac (22)

3^e catégorie : classes de troisième des collèges, devoirs individuels.

- **Marc Vuillemeys**, élève de Dominique Gayet, collège Aristide Briand à Lons-le-Saunier (39)
- **Gauthier Verbeke**, élève de Laurent Seillier, collège Pierre Mendès-France à Arques (62)
- **Karim Maad**, élève de Damien Schaeffer, collège de la Source, Amnéville (57)
- **Marilou Lucie Roques**, élève de Mesdames Breton et Bisson, collège Alphonse Daudet à Draveil (91)

4^e catégorie : classes de troisième des collèges, travaux collectifs.

- **Emile Clavier, Laure Dean, Agathe Pelissier, Manon Trouillard**, élèves de Mesdames Popes et Tillien et Monsieur Dorneau, collège Jean Moulin à Pontault-Combault (77)
- **Louis Bouchet, Emmanuel Bureau, Anne-Charlotte Delfosse, Robin Plantive**, élèves de Jacques Baudin, collège Emile Zola à Royan (17)
- **Fériel Jedidi, Lilia Mezghani, Abdou Harrazi, Anis Lili, Meriein Gribaa**, élèves de Daniele Hentati, Lycée Pierre Mendès-France à Tunis (Tunisie)
- **Pédro Sepulveda Chianca**, élève de Christian Pouteau ; lycée François Mitterrand Brasília (Brésil)



Crédit photos : J. Robert

Premier prix, classe des lycées, devoir individuel par Danaé von Arx, du lycée Pasteur à Besançon

Thème : Quelle a été la contribution des Français Libres
à la victoire finale des Alliés contre les Nazis ?

« Il n'y a qu'une seule conduite possible ».

C'est ainsi que s'exprime, dans une lettre adressée à son épouse, le 27 juin 1940, celui qui n'est encore que Philippe de Hautecloque. Pour lui comme pour un certain nombre d'autres personnes, la signature de l'Armistice avec l'Allemagne nazie le 22 juin 1940 est un acte indigne qui rabaisse la France au rang des pays vassalisés par l'Allemagne. Ce même refus a été exprimé quelques jours auparavant par le sous-secrétaire d'État à la guerre du gouvernement de Paul Reynaud, le général de Gaulle qui, réfugié à Londres, a appelé à la Résistance tous ceux qui n'acceptent pas de voir l'ordre nazi installé sur l'Europe. Peu nombreux sont ceux qui ont entendu l'appel de ce général inconnu dans une France traumatisée par la plus grande défaite militaire de son histoire, mais ils sont tous animés par un même idéal : la lutte contre l'occupant. Certains se regroupent à Londres auprès du général de Gaulle et fondent la France Libre, d'autres constituent sur le territoire national de petits groupes de résistance. Il convient donc de s'interroger sur la spécificité de la France Libre et des Français Libres qui, en répondant à l'appel d'un homme, constituent une armée et se mettent en marge de la légalité.

Nous analyserons donc tout d'abord l'attitude de refus que représente la France Libre puis la nécessité de constituer une armée pour combattre aux côtés des Alliés et enfin nous étudierons les liens entre la France Libre et la résistance intérieure.

La résistance est tout d'abord une attitude de refus, celle d'un homme seul qui appelle officiellement à poursuivre la lutte contre l'occupant et ensuite celle d'un certain nombre de personnes dont les motivations sont très diverses.

Le 17 juin 1940, le maréchal Pétain, depuis Bordeaux, annonce aux Français qu'il a demandé à ses troupes de « *cesser le combat* ». Ce même jour le général de Gaulle atterrit à Londres avec le général Spears, chargé par Churchill de ramener en Grande-Bretagne les personnalités qui souhaitent poursuivre le combat. C'est à ce titre que lui seront ouverts les micros de la BBC. Cette opposition radicale, sur le fond, se traduit dans un ton et un type d'argumentation bien différents dans leurs deux discours. Le discours de Pétain distille le désespoir : « *malheur* », « *heures douloureuses* », « *angoisse* » ; ce sont en effet les souffrances de l'exode et le choc de la défaite qui permettent à l'équipe Pétain de faire accepter l'Armistice et bientôt la chute de la III^e République à un pays assommé. Le pouvoir personnel participe nettement dans un texte qui fait uniquement appel aux sentiments – « *affection de l'armée* », « *confiance du peuple entier* » – et au regroupement quasi-mystique autour de celui qui s'offre en holocauste : « *Je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur* ». Le général de Gaulle développe lui une argumentation rationnelle. Il apporte des explications sur la défaite dont la cause réside à ses yeux dans les faiblesses de l'armée : « *Nous avons été, nous sommes submergés par la force terrestre, aérienne et navale de l'ennemi* ». Et la plus grande partie du texte est consacrée à ouvrir des perspectives, à redonner « *l'espérance* » en restituant l'espace de 40 dans l'espace et dans le temps. « *Cette guerre n'est pas limitée [...] une guerre mondiale* ». De Gaulle a donc une vision planétaire du conflit car il pense que

la guerre va se mondialiser. Pour l'heure, cependant, le poids des deux hommes sur les événements apparaît bien inégal. D'un côté un maréchal de France, au sommet de la hiérarchie, auréolé de gloires militaires « le vainqueur de Verdun », se présentant comme l'homme providentiel dans l'effondrement général, détient les pouvoirs gouvernementaux de la France et de l'Empire. De l'autre côté, au nom de la France, un homme qui officiellement ne représente rien : général de brigade mais sans troupe, sous-secrétaire d'État à la guerre d'un gouvernement démissionnaire et bientôt condamné à mort par Vichy. Son départ a certes été encouragé par des personnalités (Reynaud, Mandel) mais il n'est investi d'aucune mission officielle.

Selon l'expression de René Cassin, les Français Libres étaient des « *hommes partis de rien* », caractérisés par un même état d'esprit et le refus de la défaite. Les motivations de l'engagement furent essentiellement patriotiques et/ou idéologiques. De nombreux Français Libres justifient leur choix en évoquant un père ou un grand-frère mort au combat en 14-18, un Lorrain évoque l'annexion de la Moselle, un juif rallié en 42 le port de l'étoile jaune, un jeune homme a été impressionné par le retentissement de la victoire de Bir-Hakeim. Le hasard ou également leurs camarades a beaucoup influencé le choix de certains. De même que le déroulement de la guerre avec les premières défaites allemandes. Chaque ralliement correspond cependant à une aventure minoritaire et risquée ; il correspond à un itinéraire personnel, mais le refus de la défaite réunit des personnes dont les idées étaient totalement opposées comme Robert Croenne, ouvrier communiste ayant peu de sympathie pour les politiques et Daniel Cordier, membre de l'Action Française dont les idées triomphent pourtant avec l'arrivée au pouvoir du régime de Vichy.

Les Français Libres sont surtout des jeunes (2 sur 3 ont moins de 30 ans et 1 sur 5 a moins de 20 ans) qui peuvent facilement quitter leur vie personnelle comme par exemple Henri Mathey qui a mis 6 mois pour rejoindre Londres depuis Besançon. Ce sont également, même si elles sont peu nombreuses, des femmes et des jeunes filles. Ce sont aussi des Français originaires de certaines régions, ce qui peut s'expliquer par la démographie (la région parisienne), l'histoire (l'Alsace-Lorraine), la géographie (les régions côtières). Ce sont enfin des militaires de 1940 (1 sur 4 est militaire de carrière ; 1 sur 2 est un civil mobilisé pour la guerre) qui constituent l'armature des unités de la France Libre et des unités combattantes.

A la mi-juillet 40, les Français Libres sont environ 1500 et en août, ils sont environ 6000 et, à la fin 40, ils sont plus de 12000. A cette date, la France Libre est devenue, par les hommes et les femmes qui la constituent, une réalité politique, administrative et militaire.

Dès son arrivée à Londres, le général de Gaulle doit organiser la France Libre. Avant le départ du Général pour Londres, Paul Reynaud lui a remis une partie des fonds secrets de Matignon et la clé d'un appartement de Mayfair. C'est ici que de Gaulle installe les premiers bureaux de la France Libre et qu'il rédige l'appel du 18 juin. Mais le texte est soumis à la censure car le gouvernement britannique pense encore pouvoir ménager Pétain. Officiellement, de Gaulle ne représente rien mais le 27 juin 1940, Churchill lui dit : « *Vous êtes tout seul ! Eh bien, je vous reconnais*

tout seul ! ». Dès le 27 juin 1940, « *le gouvernement britannique reconnaît le général de Gaulle comme chef dans ce pays de tous les Français Libres, où qu'ils soient, qui se joignent à lui pour soutenir la cause alliée* ». Le 24 juillet 1940, Churchill met à la disposition de de Gaulle un immeuble qui permet de regrouper tous les services de la France Libre. Par ailleurs, René Cassin, professeur de droit à Paris, rejoint Londres et est chargé par de Gaulle de rédiger un projet d'accords sur le statut des Français Libres, accords signés le 7 août 1940. La France Libre se dote également d'un emblème, la croix de Lorraine, sur les conseils de l'amiral Muselier originaire de cette région ; elle est rapidement reprise par la résistance intérieure. Un slogan est créé : « *Honneur et patrie* » ainsi qu'une distinction, celle de l'ordre de la Libération. Mais, si la France Libre a désormais une existence officielle, il lui faut maintenant se faire reconnaître par la résistance intérieure. Cette tâche ne sera pas particulièrement facile : les relations entre de Gaulle et les Alliés furent en effet longtemps conflictuelles car les Américains préféraient le général Giraud comme interlocuteur.

La France Libre dut d'abord se constituer en tant qu'armée, c'était la condition *sine qua non* de la reconnaissance politique de de Gaulle. Le 14 juillet 1940, celui-ci passe en revue les premières forces dont il dispose : 6 000 hommes à la mi-août, en particulier des jeunes qu'il faut former, encadrer. La première unité FFL à combattre l'ennemi est la première BIM du commandant Lorotte qui lutte en Libye aux côtés des Anglais contre les Italiens au début décembre 1940. Cette première campagne est plus symbolique que significative mais elle renforce l'espérance. Peu à peu, les FFL vont représenter un véritable ensemble de forces armées : le 1^{er} juillet 1940, l'amiral Muselier devient le chef des FNFL même si le manque d'hommes se double d'un manque de moyens ; le 7 juillet 1940 sont créées les FAFL. Dès l'été 40, un accord est signé entre la France Libre et la Grande-Bretagne qui accepte l'engagement des Français Libres dans la RAF. Jean Demozay remporte ainsi 22 victoires et Pierre Clostermann 33 avec également le titre d'as des français. Ces victoires font accepter à la RAF d'entraîner des jeunes recrues françaises. Ces unités s'étoffent au fur et à mesure de la guerre et elles combattent auprès des Alliés. La 2^e DB de Leclerc s'illustre dans la guerre du désert (Koufra en 41) tandis que les troupes de Koenig tiennent tête à Rommel à Bir-Hakeim. Au printemps 42, 100 000 Allemands et Italiens rejoignent Rommel contre les Britanniques. Les FFL sont installés tant bien que mal au point le plus au sud du désert de Libye.

Le bilan tactique de la bataille de Bir-Hakeim est désastreux selon les dires mêmes de Koenig : plus d'un millier de blessés, de tués sur les 3 700 FFL envoyés en Libye, le matériel est pratiquement entièrement détruit. Sur le plan stratégique, le bilan est très positif : parce qu'ils ont accordé trop d'importance à Bir-Hakeim, Rommel et ses troupes n'ont pas pu progresser et les Britanniques les ont empêchés de rejoindre Le Caire et le canal de Suez. Pour la première fois depuis 40, des troupes françaises ont tenu tête aux Allemands : c'est aussi un tournant politique marqué par une reconnaissance officielle. En juillet 43, les FFL comptent 70 000 hommes, l'armée d'Afrique plus du double. La fusion, complétée par la mobilisation des indigènes et des citoyens français de l'Empire ainsi que l'engagement de milliers d'évadés de France par l'Espagne, porte l'armée à plus de 300 000 hommes pour les seules unités terrestres.

Formée en 43 au Maroc, la 2^e DB débarque en Normandie le 1^{er} août 1944 et le 25 août à Toulon. De Gaulle souhaite en effet que Paris soit libéré par des troupes françaises. Leclerc et son unité poursuivent vers l'Est et, à Besançon, à partir de septembre, le général de Lattre réalise l'amalgame avec ses troupes et celles de Leclerc. Leclerc participe aux offensives contre l'Allemagne et il représente la France lors de la capitulation japonaise le 2 septembre 1945. Ainsi le 8 mai 1945, le général de Lattre signe la capitulation de l'Allemagne nazie à Berlin. La France Libre a

permis à la France libérée d'être assise à la table des vainqueurs. Pour permettre à la France de figurer dans les camps des vainqueurs, le général de Gaulle avait dû reconstruire l'Etat et se faire reconnaître par la Résistance intérieure.

La France Libre naît donc sous la double nécessité de penser et de construire une armée qui libérera la France aux côtés des Alliés mais aussi dans le but d'assurer l'autorité politique et qui est la continuité de la France : le seul pouvoir légitime pour faire retrouver à la France sa souveraineté et sa démocratie. Le 27 octobre 1940, symboliquement, à Brazzaville, de Gaulle crée un premier embryon de gouvernement français : le Conseil de Défense de l'Empire. Une autre étape est franchie, le 24 septembre 1941, avec la création du CNF qui sans avoir le nom est un véritable gouvernement. Les liens se nouent et se développent avec la résistance intérieure et arrivent à la création de la France Combattante (le 14 juillet 1942). Parallèlement en France, Jean Moulin crée une représentation clandestine du CNF. Elle joue un rôle essentiel dans l'unification de la résistance dont est chargé Jean Moulin par de Gaulle.

Cette convergence des résistances est signifiée le 3 juin 1943 par la formation du CFLN, « *pouvoir central unique* », qui assoit la représentativité en créant à Alger, le 17 septembre 1943, une assemblée consultative provisoire. Cet Etat républicain prépare la transition vers une IV^e République (révision des lois de Vichy...). Il est reconnu légitimement le 7 juin 1944, GPPE.

Dès avril 40, la France Libre se dote de services spéciaux dont la mise en place est confiée au capitaine Dewavrin sous l'appellation de 2^e bureau. Les Britanniques ont en effet besoin de renseignements fiables à propos d'un débarquement allemand en Grande-Bretagne. Le 2^e bureau a très peu de moyens, mais il réalise en 4 ans une œuvre considérable. Il est l'initiateur de la majorité des réseaux de renseignements et de libération en France. Son efficacité croissante a apporté aux Alliés des informations de première importance : Rémy a par exemple donné les plans de construction du Mur de l'Atlantique. La contribution du BCRA est unanimement reconnue par les Alliés. Il ne faut pas oublier que toutes ces actions ont été possibles grâce aux postes radio émetteurs (et au travail très dangereux des pianistes).

Enfin, pour se faire reconnaître de l'opinion publique, la France Libre dispose d'un temps d'antenne à la BBC. Le programme « *Les Français parlent aux Français* » réunit des journalistes, des chansonniers (Pierre Dac...) et le porte-parole de la France Libre : Maurice Schumann. L'émission dénonce la propagande (« Radio Paris ment, etc., lance des actions, celle des « *V* » par exemple, diffuse des messages codés pour informer les groupes de résistance intérieure des futures actions et reçoit des personnalités qui prononcent des discours (comme ceux de Pierre Brossolette) qui rend hommage au combat des résistants. Pour servir de symbole à la Résistance, les chefs de ce mouvement souhaitent avoir une chanson. Ce sera le « *Chant des Partisans* » écrit par Joseph Kessel et son neveu sur une musique d'Anna Marly. Il sera repris par tous les résistants et même chanté devant les pelotons d'exécution.

Au terme de cette étude, on peut donc déterminer trois caractéristiques des Français libes. Le mouvement naît à partir de l'acte de désobéissance d'un homme seul : il est marqué par une double nature, d'abord un combat militaire, ensuite un combat politique pour rétablir l'Etat et la démocratie en France. L'unification de la « *France du refus* » n'a pas été simple car de Gaulle n'a pas été considéré d'emblée comme le chef de la résistance.

Mais, au-delà des stratégies politiques et militaires, il faut comprendre que le Français libre comme le résistant se sont battus pour des valeurs communes, dans le refus de l'ordre nazi qui classait les hommes en seigneurs ou en sous-hommes et qui n'hésitait pas à supprimer tous les opposants. Ils se sont donc battus ensemble pour les mêmes valeurs démocratiques et égalitaires. ■

1^{er} prix, classe de 3^e des collèges, devoir individuel par Marc Vuillemeys, du collège Aristide-Briand à Lons-le-Saunier

Questions sur les documents

1. – Le texte qui a été lu par de Gaulle à la radio de Londres peu de temps avant que cette photo ne soit prise est son célèbre appel à la résistance, prononcé le 18 juin 1940, diffusé à la BBC, la radio anglaise.

2. – Dans ce texte, il exhorte à la poursuite du combat contre l'ennemi allemand au côté de l'allié britannique et invite « Officiers, soldats, ingénieurs et ouvriers spécialistes... » à se mettre en rapport avec lui.

Et il conclut : « *Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra jamais* ».

En effet, pour lui, la guerre n'est pas perdue. Il pense pouvoir rassembler assez d'hommes et de matériel pour se battre et chasser l'occupant de France.

Document 2

3. – De Gaulle justifie sa légitimité en disant qu'un appel venu du fond de l'histoire et que l'instinct du pays l'ont amené à assumer la souveraineté française. Il nie celle de Pétain en raison du fait que celui-ci a accepté l'asservissement de la France, pratiqué la collaboration officielle avec l'envahisseur, ordonné de combattre les soldats français et alliés de la libération.

Pour de Gaulle, il ne peut y avoir de gouvernement français légitime qui ait cessé d'être indépendant. Or Pétain a collaboré avec l'Allemagne hitlérienne, il a asservi la France. C'est pour cela que de Gaulle nie la légitimité de Pétain.

4. – Refusant la défaite, le général de Gaulle avait quitté la France pour l'Angleterre le 17 juin, et, le lendemain, 18 juin, son appel à la résistance est diffusé à la BBC.

C'est à cette date que de Gaulle a formé un gouvernement français. Il lui a donné le nom de gouvernement de la République. Ce gouvernement a dirigé la France jusqu'après la libération de la France en 1944.

Document 3

5. – Les Français des colonies sont invités à s'engager dans les Forces Navales Françaises Libres, une composante des FFL (les Forces Françaises Libres, navales, terrestres et aériennes). Ils n'ont pas été nombreux à rejoindre cette invitation : pour s'engager, il fallait décider de tout quitter : famille, travail, études.

6. – Pour limitée en nombre qu'elle fût, cette armée n'en joua pas moins un rôle essentiel pour la France.

Cette armée et plus globalement les FFL s'illustrèrent dès septembre 1940 à Kub Kub, Koufra et bientôt Bir Hakeim. Ces forces s'illustrèrent également :

- Lors de la conquête du Fezzan en Libye en janvier 1943 avec Leclerc.
- Lors de la bataille d'Angleterre.
- Lors de la campagne d'Italie de mars à juin 1944.
- Lors du débarquement en Normandie le 6 juin 1944.
- Lors du débarquement en Provence en août 1944.

On voit à travers ces conflits que les FFL se sont engagés sur tous les fronts de la guerre qui était mondiale. Elles jouèrent donc un rôle essentiel dans la victoire des Alliés contre les forces de l'axe puis contre l'Allemagne seule.

Paragraphe argumenté

Quand la voix du maréchal Pétain s'éleva pour appeler à l'armistice, beaucoup de Français ressentirent un lâche soulagement. Hébété par l'offensive allemande, secouée par des semaines de bombardements, incrédule devant la vitesse d'avancée des troupes allemandes, la France de juin 1940, désorganisée et éperdue, aspirait avant tout à la paix. Une voix s'éleva alors pour dire non à une paix acceptée hors l'honneur : refusant la défaite, le général de Gaulle avait quitté la France pour l'Angleterre le 17 juin, et le lendemain, 18 juin, son célèbre appel à la résistance est diffusé à la BBC, la radio anglaise. Il y exhorte à la poursuite du combat contre l'ennemi allemand au côté de l'allié britannique et invite : « Officiers, soldats, ingénieurs et ouvriers spécialistes » à se mettre en rapport avec lui. Et il conclut : « *Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas* ».

Peu nombreux sont ceux qui entendent l'appel de ce général presque inconnu, dans la France vaincue et traumatisée, dont une partie du territoire est occupée. Mais de petits groupes de volontaires parviennent à s'en échapper par la mer ou les airs pour rallier ce qui va devenir officiellement le 7 août la France Libre. Les premiers regroupés à Londres étaient soit des militaires de la division alpine revenue de Norvège, soit des Bretons ou des Basques qui ont très vite pris un bateau pour l'Angleterre, ce qui n'était pas chose facile, soit des patriotes qui ont traversé la Manche dans de petites embarcations ou en passant par l'Espagne.

Les Français Libres ont en commun d'avoir été jeunes : 70 % avaient moins de 30 ans, 18,5 % moins de 20 ans, célibataires à 70 %. Ils venaient majoritairement de milieux plutôt modestes, d'origine surtout urbaine. 75 % n'avaient pas dépassé le niveau de l'enseignement secondaire. Un quart était militaire de carrière engagé en 1939, la moitié était sous les drapeaux en 1940 et la majorité (65 %) était issue de milieux sensibles aux valeurs patriotiques. Ils venaient surtout de Bretagne, d'Alsace-Lorraine, d'Afrique du Nord et de l'Empire. Pour s'engager, il fallait décider de tout quitter : travail, famille, études. Il fallait parfois braver l'accusation de trahir son pays en l'abandonnant en pleine souffrance et risquer sa vie en cas d'échec. 3 000 d'entre eux furent arrêtés en essayant de passer par l'Espagne franquiste. Ceux qui réussirent étaient ouvriers, employés, médecins, militaires, femmes, enfants, enrôlés dans des chantiers de la jeunesse; résistants poursuivis par la Gestapo, mais la majorité était des jeunes de 18 à 25 ans, surtout des étudiants ou des réfractaires au STO en Allemagne. Tous étaient volontaires, désireux de se battre contre l'ennemi occupant le pays.

Il n'existe pas de définition officielle de la France Libre. Est considéré comme Français Libre tout individu qui a rejoint à titre individuel ou en une unité constituée volontaire, une unité régulière reconnaissant l'autorité du général de Gaulle, ou un mouvement de la résistance intérieure relevant de son autorité, signant un engagement valable pour la durée de la guerre, avant le 1^{er} août 1943. A partir de cette date, la France était officiellement entrée en guerre et les engagements n'étaient plus le fait de volontés individuelles mais de la

mobilisation. Au-delà de cette tentative de définition, correspondant plus à des données administratives qu'à une césure historique, la France Libre est avant tout caractérisée par un état d'esprit et le refus de la défaite. La France Libre va progressivement s'organiser (avec le général de Gaulle comme chef), légitimer son existence par rapport à l'allié britannique et, avec ses unités combattantes, les FFL (Forces Françaises Libres, navales, terrestres et aériennes) être présente sur tous les fronts de la guerre qui va devenir mondiale.

Pourquoi se sont-ils engagés ?

Pour ces volontaires, il fallait avant tout libérer la France et laver l'humiliation de la défaite, garder l'indépendance de la France (motivation la plus souvent avancée), mais aussi lutter contre le fascisme et le nazisme, ou s'engager pour le salut de la République et de la démocratie. Le hasard, les influences de camarades, l'engagement d'amis ont aussi joué. Comme on vient de le voir, les motivations de leurs engagements furent essentiellement patriotiques et ou idéologiques.

Les actions et les victoires des Français Libres

En juillet 1940, les FFL comptaient 7 000 hommes. Au maximum de leur développement, elles rassemblèrent 53 000 hommes. Mais pour limitées qu'elles fussent, elle n'en jouèrent pas moins un rôle essentiel pour la France. Dire que les Français Libres n'étaient pas nombreux, ce n'est pas minimiser l'action de ceux qui, dès septembre 1940 s'illustrèrent à Kub Kub, Koufra et Bir Hakeim (pour la première fois de façon autonome). Bir Hakeim où les Français résistèrent victorieusement à un contre dix pendant quinze jours et immobilisèrent les troupes de Rommel devant Bir Hakeim permettant aux Anglais de faire venir des troupes fraîches d'autres théâtres d'opérations. Ce sont ces forces qui arrêteront les hommes de Rommel (Afrika Korps) à El Alamein, la première division française libre prit part à cette bataille victorieuse et accompagne les Anglais jusqu'en Tunisie où la colonne Leclerc la rejoignit.

En France occupée, l'image d'invincibilité des troupes allemandes se fissure : Bir Hakeim redonne courage à une population accablée par les exigences grandissantes de l'occupant. Les Français Libres s'illustrèrent également :

- Lors de la conquête du Fezzan en Libye en janvier 1943 avec Leclerc.
- Lors de la bataille d'Angleterre : 13 pilotes rejoignirent les escadrons de chasse de la RAF le 1^{er} août 1940 et participèrent à la bataille d'Angleterre dont l'issue était décisive pour la Grande-Bretagne.
- Lors de la formation de l'escadrille Normandie-Niemen en Russie en septembre 1942.
- Lors de la campagne d'Italie de mars à juin 1944.
- Lors du débarquement en Provence en août 1944 : les Français Libres s'emparent de Marseille et Toulon.
- Lors du débarquement en Normandie le 6 juin 1944 : toutes les unités participent à cette opération et la 2^e DB débarque en Normandie le 1^{er} août 1944 sur la plage d'Utah Beach pour combattre aux côtés des Américains et marcher sur Paris selon la volonté de de Gaulle les 24 et 25 août 1944. Le 21 août, de Gaulle annonce à Eisenhower qu'il autorise à marcher sur Paris et qu'il nomme Koenig gouverneur militaire de Paris.
- Et enfin, lors de la libération de Strasbourg en novembre 1944, grâce à Leclerc.

Pendant ce temps, en France occupée, les actions des Français Libres

Pendant ce temps, en France occupée, la résistance intérieure naît et se développe, se structure et lutte contre l'occupant nazi et ses collaborateurs français. Le gouvernement de Pétain, installé à Vichy, pourchasse et réprime avec autant de zèle que les nazis. Résistance intérieure et extérieure vont établir des liens

entre elles : des envoyés des mouvements de résistance partent à Londres pour rencontrer le général de Gaulle. Des Français Libres sont parachutés en France occupée pour implanter leurs réseaux et entrer en contact avec les organisations de la résistance intérieure. Les Français Libres, conformément aux souhaits de de Gaulle, interviennent :

- **Sur terre** : durant l'été 1940, la tâche principale des premiers agents secrets envoyés secrètement en France était le renseignement : ils devaient découvrir aussi précisément que possible les intentions des Allemands quant à une éventuelle invasion de l'Angleterre, ce furent les premiers d'une longue série de 1 500 à 2 000 agents de toutes nationalités, mais plus de la moitié étaient Français. Ainsi fut créé le bureau central de renseignements et d'action (BCRA) dont Passy fut le chef. Mais le problème central restera toujours celui des liaisons et des transmissions. Aux débarquements et parachutages des premiers mois, viennent s'ajouter, dès la fin de 1941, des liaisons assurées par les *Lysanders*, petits avions de la RAF, pouvant atterrir sur des terrains de 600 mètres, puis par des bombardiers *Hudson*, aménagés pour les atterrissages clandestins. Aussitôt, les agents devaient entrer en contact avec des personnalités politiques approuvant la poursuite de la guerre puis des dirigeants de mouvements de Résistance de zone sud et de zone occupée.

- **Dans les airs** : en 1941 sont créés le groupe de chasse « *Alsace* » et le groupe de bombardement « *Lorraine* », et en 1942, le groupe « *Normandie* » est envoyé en Russie sur l'ordre de de Gaulle, et, après la part victorieuse qu'il prit aux contre-offensives soviétiques, il prit le nom de *Normandie-Niemen*. En 1942, de Gaulle décide de créer un escadron parachutiste, « *car quand nous nous battons pour chasser l'occupant de France, les paras seront les premiers aux combats* ».

- **Sur mer** : le 18 juin 1940, la quasi-totalité des navires de guerre et de commerce se trouvent hors de France : ils sont libres. En Grande-Bretagne et dans les ports de l'empire se trouvent 162 navires de commerce, une cinquantaine de bâtiments de guerre et près de 200 navires auxiliaires. C'est dans le domaine de la marine marchande que la France Libre va apporter l'aide la plus massive à la Grande-Bretagne. Par ailleurs, les marins des Forces Navales Françaises Libres ont souvent été, en raison de leur connaissance des côtes, vers la résistance intérieure. En effet, ils assuraient de véritables transports de résistants et d'aviateurs alliés descendus en France, en liaison avec des réseaux clandestins, surtout en Bretagne.

La résistance intérieure va s'unifier sous l'impulsion de Jean Moulin délégué du général de Gaulle et reconnaître l'autorité de ce dernier.

La résistance intérieure et la France Libre vont s'unifier en France Combattante.

Conclusion

Au-delà des stratégies politiques et militaires, le Français Libre comme le résistant de l'intérieur a lutté pour des valeurs communes dans cette guerre mondiale où des conceptions fondamentales étaient en jeu : les Alliés se battaient pour la civilisation menacée, pour les droits de l'Homme, contre une barbarie qui n'hésitait pas à classer les êtres humains en catégories : des seigneurs, et des sous-hommes destinés à l'extermination ou à l'esclavage. Le Français Libre comme le résistant de l'intérieur étaient avant tout des hommes libres qui, malgré les risques, avaient choisi leur camp. L'objectif de la France Libre a été atteint : la reconnaissance internationale d'un gouvernement français s'identifiant à la France elle-même, grâce à la part qu'il a pris à la guerre. La France a eu, à la fin de la guerre, une zone d'occupation en Allemagne, a été acceptée à la commission consultative européenne, et a eu un siège de membre permanent et un droit de veto au conseil de sécurité de l'ONU. ■

Au temps du Lorraine et de la RAF

Par le général Yves-Marie Guéguen

De février 1943 jusqu'à l'Armistice, l'itinéraire mouvementé d'un pilote du groupe Lorraine au sein des FAFL.

Dans l'épopée du *Lorraine* il y a eu la gloire, le courage, la peur; il y a eu les sacrifices, les souffrances et l'espoir. Mais il y a eu aussi le sourire et la vie, car notre espoir nous rendait heureux : l'humour britannique nous entourait, manifestation tellement humaine d'une nation qui se refusait à céder. Et puis, nous avions 20 ans ou presque, et de toute façon beaucoup d'années en moins. C'est en souvenir de nos années en moins, de l'amitié qui nous liait, de cet humour, de notre espoir que j'ai fouillé, sans trop de mal ma mémoire pour parcourir une aventure qui m'a tant apporté et qui m'a laissé la fierté.

Un départ mouvementé

Enfin ! Le 10 février 1943, j'ai trouvé une filière, je pars pour l'Espagne, Gibraltar, l'Angleterre. Le réseau de Résistance qui a organisé mon départ m'a chargé de convoier deux aviateurs de la RAF, descendus en Hollande et cachés à Paris. Le rendez-vous fixé dans la cour de la Sorbonne et le journal *Der Avier*, que je porte en signe de reconnaissance, ajoutent à mon excitation et à mon inquiétude de néo-clandestin. A la Sorbonne, je tombe sur deux gaillards quelque peu empruntés, l'un est flamboyant, couvert de tâches de rousseur; la seule hésitation que l'on puisse avoir porte sur sa qualité de militaire en raison de la longueur de ses cheveux. L'incertitude concernant l'autre ne peut porter que sur le numéro du siège qu'il occupait dans le bateau de Cambridge ou d'Oxford, tant il est typiquement *British*. On m'a certainement envoyé les deux sujets de Sa Majesté les plus représentatifs et, bien sûr, ils ne parlent pas français.

Tout s'est bien passé dans le métro, à la gare puis dans le train jusqu'à Vierzon où nous devons subir le contrôle allemand de la ligne de démarcation. J'ai *briefé* mes deux Anglais ; ils n'ont pas à parler mais à montrer simplement les fausses cartes d'identité (indécélables, m'a-t-on dit), remises au départ et qui ont fait d'eux : M. Laurier et M. Menard, négociants en beurre et fromage, je crois. L'optimisme s'écroule vite devant les vociférations du feldgendarm brandissant la carte de M. Laurier et mettant manifestement son authenticité en doute. Le sourire de l'Anglais fait rapidement place à l'étonnement, puis à la compréhension du geste de l'Allemand montrant la direction de la porte alors qu'il enfouit dans sa poche la carte suspecte. Accalmie pendant le contrôle du voyageur sur la banquette en face et nouvelle tempête lorsque l'Allemand revient à M. Menard qui se retrouve rapidement dehors, alors que sa carte rejoint celle de M. Laurier. Je réalise ce qui va certainement m'arriver et pendant que l'Allemand contrôle à nouveau la banquette opposée, je me lève et sors dignement du compartiment. A ma stupeur rien



Octobre 1944. Le groupe Lorraine arrive pour la première fois en France pour être stationné à Vitry-en-Artois. Le lieutenant Yves-Marie Guéguen est fier de poser devant le Boston IV, BZ441 codé OAQ.

ne se passe ; je me retrouve sur le quai où j'indique rapidement à mes deux hommes de la RAF qu'ils doivent se cacher et essayer de rejoindre le rendez-vous que je leur fixe, sans beaucoup d'espoir, à Toulouse.

Pendant près de deux heures, les Allemands fouillent le train et ses environs alors que les haut-parleurs appellent incessamment M. Laurier et M. Menard. Enfin le train démarre et je vois peu après mes deux Anglais hilares rejoindre leurs places ; ils ont été en fait cachés par un cheminot qui leur a permis de monter à contre-voie au départ du train.

Jusqu'à Pau, où commence la zone interdite, nous restons installés dans le dernier wagon, les Anglais passant sur les tampons dès que je leur signale l'arrivée des contrôles, français cette fois mais très actifs. Nous sommes bloqués à Pau depuis trois jours sans carte d'identité, entrant dans un

cinéma à son ouverture pour en sortir à la fin de la dernière séance, ce qui me vaut de voir 12 fois *Les visiteurs du soir*... Le quatrième jour enfin, un message du réseau nous fixe un rendez-vous à la sortie de Pau.

A l'heure convenue, un camion s'arrête devant nous, mais il est bourré d'Allemands en armes. Nous restons abasourdis sans fuir quand le conducteur, un civil, s'approche et en mauvais français m'explique qu'Espagnol réfugié, il fait partie du réseau et conduit le camion réquisitionné qui livre du ravitaillement dans les Pyrénées. Il va nous conduire jusqu'à Oloron à travers cette zone interdite aux contrôles très rigoureux : briefing rapide des deux Anglais qui, visiblement, subissent sans comprendre; présentation au sous-officier allemand en place du copilote, qui autorise Pedro, le chauffeur, à dépanner les trois copains que nous sommes. Sur la plate-forme du camion, six soldats, fusil au poing, et des aliments de toutes sortes. Je m'efforce de monopoliser la conversation avec les Allemands s'obstinant à s'adresser à mes deux Anglais qui s'empiffrent de pommes, empêchés ainsi de répondre. Nous passons tous les contrôles et arrivons enfin à Oloron où j'ai hâte de quitter nos convoyeurs, mais le sergent allemand en rajoute décidément et ne nous lâche qu'après *le pot de l'amitié*. La situation autour de la table du bistrot est presque comique, mais la bière passe mal !

Cinq dans une cellule

Beaucoup d'aventures en trois jours. Nous avons découvert que le réseau était pourrit. Notre guide, Pablo, Espagnol républicain, nous a sauvé la vie en précipitant notre départ mais nous a laissés à 7 km de la frontière. Après une marche de 20 heures, nous avons, enfin réussi à passer en Espagne, en échange de tout ce que nous avions et un berger nous a royalement reçus. Puis, ayant été chercher des provisions, il a en fait ramené les carabiniers et, après une nuit dans une prison du village, nous sommes dans la Carcel Modelo de Pampelune, à cinq dans une cellule individuelle, un peu d'eau chaude matin et soir dans une écuelle, beaucoup de punaises toutes les nuits, la messe obligatoire avec coups de crosse. Je me demande si nous n'arriverons pas trop tard pour participer aux opérations.

Le 25 février 1943, un grand espoir : les deux Anglais ont été appelés au parloir, où ils ont trouvé un attaché militaire de l'ambassade, qui a retrouvé leurs traces et doit les emmener le lendemain, avec moi semble-t-il. Si je partage effectivement leur voyage jusqu'à Madrid, je ne partage pas le repas qu'ils ont pu faire venir de la cantine grâce aux pesetas fournies par leur attaché. Je me souviens encore du menu : omelette, côtes de mouton et haricots verts. Je devrai même le lendemain, étant de service cellule, retrouver mes manches et déboucher les tinettes, que les os de leurs côtelettes ont bouchées ! Égoïsme britannique : sans doute, mais cela n'altérerait pas leur héroïsme. Moore et Ferguson seront à nouveau descendus six mois plus tard, mais cette fois, il n'y aura pas de ligne de démarcation ni de cellule espagnole.

Expulsé de Madrid le 13 mars 1943, j'ai enfin rejoint Gibraltar, toujours anxieux de ces jours qui passent et de la lenteur avec laquelle mes plans se réalisent. Nous avons quitté Gibraltar à la tombée de la nuit dans la soute d'un *Albermale*, bombardier loupé et utilisé comme avion de servitude. Nous volons vers l'Angleterre. A côté de moi, se trouve B.C. Vallières qui fera une brillante guerre dans les

paras de la France libre. Nous sommes en l'air depuis des heures, il fait froid dans cette soute et nous avons des problèmes sérieux avec l'équipage : cherchant dans le noir un récipient pour soulager de pressants besoins, nous avons fait le plein de leurs thermos de thé.

L'Angleterre enfin ; le personnel de la base nous entoure heureux et souriant. Un tel accueil nous touche, mais l'officier de service m'apprend que nous sommes étrangers en fait à cette euphorie : c'est la première fois depuis des semaines qu'un *Albermale* venant de Gibraltar n'est pas porté disparu ! Conduits à Londres par une charmante volontaire, nous découvrons ce pays en guerre, mais nos commentaires élogieux s'arrêtent lorsque se referment sur nous les lourdes portes de *Patriotic school*.

Le Lorraine

Première mission sur Ault-Onival où le maréchal Rommel est, paraît-il, en visite. Tout se passe très vite, l'objectif est près de la côte, le temps splendide, mais je vois à peine la France tant je veux coller à mon leader en accomplissant les manœuvres répétées à l'entraînement. Première rencontre avec la *Flak* mais je ne réalise pas sa vraie nature, les explosions ressemblant aux taches diffuses que ferait l'encre versée dans de l'eau avec un compte-gouttes. Bombes parties, demi-tour vers la base, échelon refusé, atterrissage, débriefing. Je ne réalise pas très bien tout ce qui vient de se passer. J'ignore que dans huit mois, alors que le groupe sera stationné en France, nous serons reçus, moi et mon équipage comme de véritables héros. En fin de journée, nous saurons faire de ce premier raid une page d'histoire, l'élocution n'étant plus, il est vrai, du niveau de l'exploit.

Depuis le débarquement, nous supportons la 2^e Armée britannique et, aujourd'hui 22 juin 1944, nous attaquons des concentrations de chars dans la forêt de Grimposq, à côté de Caen. Un véritable mur de *Flak* désigne l'objectif et, inlassablement, mon navigateur m'y ramène alors que, pensant qu'à l'ouest ou à l'est ce serait meilleur, je m'obstine à m'écarter du cap fatal. Nous commençons à sentir le choc des éclats, à sentir la poudre des éclatements et je demande de vérifier les parachutes, un « m. », retentissant est la réponse de Le Bihan mon navigateur : il a bien son harnais mais pas sa voilure et nous amorçons le *Bombing run*. Pour l'instant, il me dirige vers l'objectif mais la *Flak* est toujours aussi fournie et je vais devoir lui préciser des mesures dont je n'ai pas la moindre idée. Nous retrouvons enfin le calme en amorçant la descente vers la côte anglaise, mais nous sommes pas mal touchés. Je demande à Le Bihan s'il n'a pas oublié aussi sa *Mae West* il semble apprécier fort peu mon esprit ou ce qu'il croit tel, alors que je suis extrêmement sérieux. Mais *le Boston* est un rude encaisseur et, une fois encore, nous atteignons la côte où nous nous posons à Mansto, terrain de recueil des écopés, très fréquenté en cette soirée d'été.

Nouvelle mission de nuit le 17 août 1944 sur les arrières du front : nous avons perdu cinq avions dans la nuit du 4 août et hier l'équipage Debu-Rochette n'est pas rentré : Rochette aura vécu trop rapidement l'époque du *Lorraine* mais l'aura marqué de son rayonnement, de son dynamisme et de son élégance. Nous nous sommes faits allumer sérieusement et il a fallu descendre encore plus bas, alors que nous volions déjà à 100 pieds dans un clair de lune qui n'est qu'un clair de lune. Rien ne va au retour : tout le sud de l'Angleterre se bouche et nous avons été déjà détournés de



Boston III, BZ208 OA A au roulage devant des tentes Nissen à Hartfordbridge. Baptisé « Ville de Caen », ce Boston effectuera plus de 85 missions opérationnelles entre juin 1943 et août 1944.

deux terrains où le plafond était nul. Nous faisons route maintenant, sans beaucoup d'essence, vers Fimmere où nous avons suivi l'OTU (Operational training unit) il y a un an. Nous ne sommes pas seuls, des dizaines d'avions sont dans le circuit, se précipitant comme nous sur le dernier terrain ouvert. Dans une cacophonie permanente, le contrôle répète inlassablement « *Pick up your turn* », autrement dit « *Dém... vous* », avec 500 pieds de plafond et 1 demi mile de visibilité ! J'arrive à me placer en finale : il y a six avions devant moi autant derrière, mais je suis bien décidé à me poser. Au sol, nous retrouvons l'ordre de la RAF, les camions-citernes, les oeufs au plat, le débriefing, les cars. Nous retrouvons au bar le Group captain qui commande la base et a des faux airs de Ch. Laughton. Interrogé sur la brièveté et la monotonie de la réponse du contrôleur, il a

cette réponse *british* : « *dire autre chose que pick up your turn n'aurait fait qu'ajouter à la confusion* ».

Le front de Normandie a craqué et l'armée allemande, pour l'instant en pleine débâcle, s'efforce de passer la Seine, notamment à Rouen où cependant les derniers ponts ont sauté. Nous avons attaqué ce matin du 27 août 1944 les quais de la ville où s'entassaient hommes, chars, tanks : toutes les bombes sont au but et nous laissons l'objectif en flammes. Le soir, alors que nous dinons, le *Tannoy* (haut-parleur) nous appelle au briefing : l'objectif est à nouveau Rouen, attaque individuelle à 1 000 pieds. Dès le décollage d'Harford Bridge, nous voyons une immense lueur à l'horizon. Ce sont les quais de Rouen en flammes, et nous attaquons dans un décor dantesque, illuminé de rouge : à nouveau toutes les bombes au but. Le journal de marche du



Boston III, BZ290, OA S à Vitry-en-Artois. Février 1945. Avant de quitter Vitry, le Lorrain percevra des B25 Mitchell et iront s'installer à Gilze-Rijen.



Boston IV, BZ446, OA H. Vitry en Artois, hiver 1944. L'avion porte encore les marques d'identification rapides blanches et noires adoptées depuis le débarquement. Le Boston IV se différencie du Boston III par un nez vitré et le général vous en dira plus....

Lorraine note que cette journée avait durement marqué les équipages et que certains avaient les larmes aux yeux. J'étais de ceux-là car Rouen est la ville où je suis né, j'y ai vécu jusqu'à mon entrée à l'École de l'air et certains des miens habitaient à 400 mètres des quais...

Retour en France

Le 15 octobre 1944, nous quittons l'Angleterre pour retrouver la France où le *Wing* doit s'installer en support des forces de Montgomery. Vitry-en-Artois sera notre terrain, situé entre Douai et Arras, tout juste évacué par les Allemands et dont les installations ont été détruites par les bombardements ou les sabotages. Douze avions du groupe doivent bombardier un pont en Allemagne et se poser en France, alors que les autres équipages dont le mien rejoindront directement Vitry.

En fait, le jour du retour sera néfaste : Bellin, polytechnicien aux remarquables qualités, s'écrase après le décollage sur le terrain de Camberley, le commandant de Maismont, tour à tour légionnaire et aviateur, se tue avec lui. Les douze avions ont dû retourner en Angleterre à cause du brouillard qui recouvre le nord de la France. Je me débats dans ce même brouillard finissant quand même, grâce au talent de Le Bihan, à trouver Vitry.

Visibilité presque nulle : je me pose sur la première entrée de bande que je devine, réalisant rapidement en voyant défiler des camions, des ouvriers, que c'est la piste en réfection. J'arrête mon *Boston* en bout de bande et commence à rouler doucement entre les multiples trous de bombes que balisent des drapeaux rouges. Il y en a de plus en plus. Après un virage marqué je sens mon avion qui s'enfonce : tous contacts coupés, nous évacuons. Le sol très meuble s'est écroulé sur les bords d'un cratère et l'hélice droite a touché ! Dans un hurlement de freins, s'arrête la voiture du *wingco flying* qui, visiblement, est furieux contre ces *Frenchies* esquivant le matériel de Sa Gracieuse Majesté. Il démarre toujours aussi furieux, et disparaît dans le trou de bombe suivant... Sourire épanoui de l'équipage au bord du trou :

« *May we help you Sir ?* » Il nous a semblé que la réponse était brève !

29 octobre 1944. Depuis plusieurs jours nous nous acharnons sur les ponts du Rhin à Venlo, Roermond, qui prennent des formes de cauchemars tant leurs défenses sont puissantes. Je sens que la poisse est autour de nous. Il y a trois jours, j'ai frôlé la catastrophe, un seul volet étant sorti en finale. Hier mon numéro 4 a troublé un retour enfin paisible, en m'annonçant que mon moteur droit était en feu. Aujourd'hui, nous avons été sévèrement touchés et, malgré tous mes efforts et les conseils reçus du sol, je dois me résigner à me poser sur le ventre. A mon dernier effort, la commande du train et un mètre de tuyauterie sont restés dans ma main, sans que je puisse faire tomber la pression hydraulique. Le Bihan refuse de sauter comme le recommanderaient la fragilité du nez du *Boston* et les rigueurs des *kings regulations*. En fait, atterrissage en douceur sur le ventre et sur l'herbe, éjection rapide de l'équipage, sauf de Le Bihan qui, prisonnier, gesticule dans sa carlingue dont il a cassé la commande d'ouverture. Arrivée en trombe de mon ami le *wingco flying*, qui lance un « *you again* » en se précipitant dans le cockpit pour vérifier si j'ai effectué les manœuvres prescrites. Dans son rapport, il recommande « *que l'on réduise les rations du pilote et du navigateur, dont les forces semblent supérieures à la résistance du matériel !* »

Le Bihan et moi quittons le groupe le 7 mai 1945 ayant exécuté la veille la dernière mission d'un tour d'opérations quelque peu prolongé. Il y a plusieurs mois, le groupe a quitté la France pour la Hollande. Nous avons changé avec regret les *Boston* pour des *Mitchell B25*. Beaucoup de visages nouveaux dans les carlingues, et une victoire que nous sentons maintenant toute proche. Le *C47* qui doit nous amener à Londres arrive et nous laissons avec émotion Gratte et Malafosse, nos fidèles mitrailleurs. Au-dessus de la Manche, le radio hilare annonce l'armistice. Posés à Croydon, nous faisons route dans une foule énorme et délirante qui nous oblige à poursuivre à pieds.

Nuit inoubliable, mais il nous a semblé que trop d'amis nous manqueraient toujours pour que notre joie soit complète. ■

Mission Amherst

7 avril 1945 - Un stick SAS en opération en Hollande

Fin mars, la 8^e armée commandée par le général Montgomery, depuis le Nord de la France, a beaucoup progressé à travers la Belgique et une partie de la Hollande mais elle a été subitement bloquée à l'entrée de la Hollande germanique, province de Drenthe, par les dernières unités d'élite dont le Reich agonisant dispose encore et qui se battent avec acharnement.

Les Canadiens et leurs blindés stoppés à Coeverden, n'arrivent pas à faire sauter le verrou ce qui empêche toute progression des autres divisions.

C'est pour prendre cette défense à revers que le commandement allié a pris la décision de faire intervenir dans la nuit du 7 au 8 avril les parachutistes Français Libres du *Special Air Service*. N'étant pas des aéroportés et n'ayant donc ni la puissance de feu ni la diversité de l'armement de ces divisions, les sticks SAS, opérant de façon dispersée, pouvaient par contre, tout en étant chargés chacun de missions précises de destructions ou au contraire de protections de site, attaquer et désorganiser les communications arrières de l'ennemi et ainsi l'affaiblir.

Au 1^{er} avril, rien cependant, au quartier général des SAS, ne laissait présager leur engagement à bref délai même si les rumeurs d'interventions possibles avaient couru ce qui n'était pas inhabituel.

Le rassemblement de tout l'effectif quarante-huit heures après, puis, très vite, son envoi au camp secret de Fairforth montrèrent que ce qui passait pour une plaisanterie de 1^{er} avril n'en était pas une.

« *Je ne sais pas où ils ont décidé de nous balancer, mais je crois qu'on y va* », me lança mon ami Charles Lévêque, chef d'un stick du 3^e SAS.

L'incertitude ne dura pas. Dès le premier briefing, nous savions que notre destination serait la Hollande, et plus précisément la province du Drenthe qui, ayant frontière avec l'Allemagne, était parfois qualifiée de Hollande germanique, tant l'influence voisine y était grande.

Les deux régiments français (régiments à effectif de bataillon, en réalité), regroupés au camp secret, faisaient partie avec les deux régiments britanniques (le 1^{er} et le 2^e SAS) de la brigade SAS, dont le commandement venait d'être donné au général Calvert, surnommé *Mike le Fou* depuis les incroyables missions qu'il avait menées en Birmanie sur les arrières des Japs.

Le 3^e SAS avait vu arriver à sa tête le colonel Paris de Bollardière, ancien de la Légion mais aussi fraîchement revenu d'une longue mission clandestine dans les Ardennes, au titre du BCRA. Il remplaçait le commandant Chateau Jobert, dit *Conan*, étonnant baroudeur, ayant rallié la France libre dès les premiers jours, Compagnon de la Libération comme lui.

Le 4^e SAS, depuis son intervention dans les Ardennes au moment de l'offensive Von Rundstedt, avait pour chef le commandant Puech Samson, Compagnon de la Libération, qui, dès le mois de juillet 1940, peu après avoir rejoint le général de Gaulle, était envoyé au Maroc pour y créer des réseaux gaullistes. Formidable combattant, il jouissait, depuis la bataille de Saint-Marcel en Bretagne, d'un immense prestige.

La mission assignée aux deux régiments portait le nom de code Amherst et coïncidait avec ce qu'ils savaient le mieux faire : *les sticks disséminés dans la province du Drenthe, en dehors de quelques objectifs précis à détruire ou conserver selon le cas, devront semer la plus grande confusion sur les arrières ennemis en les désorganisant et en y créant un maximum d'insécurité.*

La mission ne durerait environ que trois ou quatre jours, le temps pour les blindés canadiens, bloqués par une résistance acharnée à Coeverden, de percer enfin et de déboucher dans la zone où nous allions opérer.

En gros, le 3^e SAS serait parachuté à l'ouest d'un axe Groningen-Assen-Hoojeveen, le 4^e SAS à l'est. Pour ce type de mission, l'effectif des sticks qui, assez traditionnellement, se composait d'un chef de stick et neuf hommes de tous grades, fut porté à quinze. Il fallut donc les recomposer, ce qui n'alla pas sans difficulté car un stick c'était une unité peu à peu constituée dans un esprit de complémentarité... et d'affinité.

En quarante-huit heures, sans éviter mécontentement et parfois grosse colère, les amalgames furent menés à bien. C'est ainsi que huit hommes du stick du lieutenant Rouan et sept de celui de Caïtucoli (plus souvent appelé *Caïtu* pour simplifier) fusionnèrent pour former le 1^{er} stick de la 1^{re} compagnie, sous commandement du premier. Sa dropping zone était, avec celle du 4^e stick : Poli Marchetti/Charles Lévêque, la plus au nord du dispositif en direction de Groningen.

La nuit était tombée le 7 avril lorsque les premiers *Stirling* décollèrent avec les paras à la croix de Lorraine à leur bord. Celui qui portait le n° 33, piloté par le sous-lieutenant Robertson, emportait le premier stick et un curieux tas mal déterminé, en partie dissimulé par une bâche, que dans la demi-obscurité d'abord, le noir total ensuite, les hommes ne purent qu'entr'apercevoir. Plus tard, ils surent qu'il s'agissait de mannequins dotés d'un parachute que chaque avion larguerait aux environs des dropping zones afin que les Allemands ne puissent savoir qu'avec retard si en tel lieu où des parachutistes étaient signalés il s'agissait de vrais ou de faux.

Nous étions habitués à être largués très bas, environ 200 mètres, afin dans la nuit d'être moins dispersés en arrivant au sol et donc de nous retrouver plus vite.



Avant le départ en opération : Rouan et Caïtucoli dit « Caïtu ».

Pourquoi n'avons-nous pas été informés d'un changement ? C'est toujours resté un mystère. Le tout est que la modification principale venait d'une innovation non portée à notre connaissance. En temps normal, les pilotes pour donner l'ordre de saut devaient avoir, au préalable, reconnu la dropping zone. Est-ce l'expérimentation des pilotes prévus pour cette opération qui fit adopter une autre solution ? Est-ce la confiance des aviateurs dans leurs techniques et instruments de vol de plus en plus sophistiqués ? Il reste que peu avant minuit le dispatcher hurlait un « *Go !* » qui lançait dans l'inconnu les quinze SAS du *Stirling* 33. Il en fut de même un peu partout cette nuit dans le ciel néerlandais.

En fait, l'avion avait suivi un plan de vol qu'on peut résumer ainsi : volant à telle altitude et telle vitesse, compte tenu d'une dérive évaluée d'après les informations météo, à telle heure, telle minute l'appareil devait mathématiquement être au-dessus de sa DZ. C'était simple. Pour compliquer un peu plus les choses, pour tous les appareils altitude de dropage : 600 mètres. Sans nous en informer bien sûr.

C'est ainsi que le premier étonnement des SAS largués vint de l'interminable temps de chute au bout de leur pépin. Le sol n'arrivait pas. On remonte ou quoi ? Que se passe-t-il ? Certains se désunirent dans cette descente qui n'en finissait pas et arrivèrent au sol brusquement les jambes non jointes. Les articulations furent mises à mal, parfois très sérieusement.

La dispersion inattendue, à l'arrivée, fut telle que le reste de la nuit, passé en recherches épuisantes, ne permit pas, la plupart du temps, d'être au complet au lever du jour.

A quinze, un espacement de 100 à 200 mètres entre chacun à l'arrivée au sol fait que les extrêmes peuvent être séparés par plusieurs kilomètres. Parfois même de part et d'autre d'un bois ou d'une rivière.

Ce n'était pas tout. Où étions-nous ? Pas le moindre repère ne coïncidait avec ceux longuement étudiés avant le départ, dans un cercle de plusieurs kilomètres ayant pour centre le lieu de parachutage. Pour aller vers son objectif, il faut d'abord savoir où l'on se trouve. Au matin, nous n'en savions absolument rien. Plus tard, nous apprendrons que l'erreur de dropage avait été, pour notre stick, de plus de vingt kilomètres...

Aux premières lueurs du jour, après de vaines heures de marche en tous sens, à la recherche de repères, on ne pouvait que découvrir, devant comme derrière nous, une vaste plaine sans aucun couvert en vue. Et deux manquaient à l'appel.

Il ne restait qu'une solution : trouver une planque pour y passer la journée, en profiter pour découvrir notre position et, la nuit venue, partir pour notre objectif.

Au départ on nous avait donné des lettres de la reine Wilhelmine enjoignant à ses concitoyens de nous aider en cas de besoin. C'était le moment de les utiliser.

A un bon kilomètre on distinguait une ferme avec ses dépendances. A la jumelle aucun mouvement de visible. Le stick décida de s'en approcher. Arrêt à cent mètres, où nous nous mettons en position. Rouan se rend à la ferme avec le sergent Command et Coulon, qui parlait l'allemand. Les occupants sont surpris, mais vite coopératifs, le chocolat et les cigarettes offertes ayant peut-être autant d'effet que les consignes de leur reine. La suite ira vite, même si certains moments paraîtront bien longs.

A six heures, nous sommes installés dans une grange à foin, à une cinquantaine de mètres, près d'une porcherie. A l'intérieur on accède à la partie supérieure par une échelle. Nous nous y installons au milieu des balles de paille pour passer la journée. Boïni montera la première garde d'une heure, près de l'unique vasistas qui permet une vue limitée à 90 degrés, les abords proches nous échappant. Avant de franchir les deux battants de l'entrée, nous avons constaté qu'il n'y avait devant nous qu'une plaine nue sans couvert à l'horizon, sinon, à une centaine de mètres, une végétation un peu plus haute bordant, de façon rectiligne, probablement le cours d'un ru ou d'un canal.

Sept heures. Boïni relayé signale qu'il a entendu du côté de la ferme un bruit de charrette et de bidons qui s'entrechoquaient.

Dix minutes plus tard on tambourine en bas et Coulon dépêché apprend d'un jeune gars qu'il n'y avait pas à s'inquiéter, c'était la corvée du lait faite chaque jour à cette heure par trois Allemands dans les fermes environnantes. On essaie de se rendormir.

Huit heures, Mouton finissant sa garde, précise qu'il a détecté du mouvement depuis une dizaine de minutes. Il suppose que c'est la ferme qui se met au travail. Il a d'ailleurs vu un vacher distribuant, à une centaine de mètres, du foin aux bêtes.

Huit heures et quart, réveil en fanfare. Un formidable mitraillage fait bondir les dormeurs. Ça tire de partout. Les balles transpercent les minces parois de la grange. Du

vasistas on ne voit rien, mais il n'y a pas besoin de cela pour savoir que la situation est simple : pourquoi ? Comment ? On ne sait, mais les Allemands sont là et ils attaquent.

Les tirs venant de trois côtés, en provenance de mitrailleuses et d'armes plus légères, auxquelles il est inutile de répondre, s'arrêtent subitement. Peu après une voix amplifiée par haut-parleur dans un français très compréhensible nous fait une proposition : « *Nous savons que vous êtes français ! Vous êtes encerclés, rendez-vous, vous aurez la vie sauve !* ».

Caïtu a rejoint Rouan qui, d'emblée, lui dit « *Il n'est pas question de se rendre, tu es d'accord ? - Oui, mais on en parle aux gars !* ».

Etrange réunion de paras, accroupis en rond dans la paille, qui prennent, dans un étonnant calme apparent, une décision les engageant complètement avec un pourcentage de chance de réussite qu'il valait mieux ne pas essayer de chiffrer.

A partir de là, il n'y avait pas grand choix tactique : « *Les Allemands tirent beaucoup, mais en aveugle. Là où nous sommes nous risquons peu. Ils ne pourront pas rentrer parce qu'avec notre puissance de feu concentrée sur la porte, personne ne passera. A la nuit venue, le rapport de forces sera modifié et nous sortirons. On a le temps de faire des plans* ».

Le silence dura encore quelques minutes avant d'être brusquement déchiré par un feu d'enfer bien plus dense que le premier, sans doute pour intimider.

Incroyable la lourdeur, l'épaisseur du silence lorsque les armes subitement se taisent, pour une nouvelle sommation :

« *Français ! C'est votre dernière chance ! Nous sommes dix fois plus nombreux que vous et vous n'avez aucun moyen de vous échapper. Rendez-vous !* ».

« *Au moins, quand ils parlent, leurs tirs ne nous cassent pas les oreilles !* ».

On a commencé à faire le tri dans nos sacs pour ne garder que l'essentiel : armes, munitions, grenades défensives.

Le répit nous parut durer longtemps.

« *Ils ne donneront pas l'assaut, ça leur coûterait trop cher !* ».

Neuf heures n'avaient pas sonné lorsque les premières odeurs de fumée nous alertèrent. D'abord du côté sud, puis de deux autres. Lentement nous vîmes les flammes, à la base du bâtiment, prendre de l'importance.

La sortie, nous allions être obligés de la faire de jour. Il n'y avait pas d'autre solution. « *On se rassemble en bas. On ouvre brusquement les deux battants de la porte, on balance ensemble nos grenades à gauche, à droite, devant. Dès l'explosion on fonce en se dispersant. Il faut atteindre la rangée de végétation à cent mètres, d'où nous pourrions les attendre un peu protégés* ».

Ainsi fut fait, mais personne ne put arriver au petit canal. Les Allemands avaient établi un feu croisé de mitrailleuses qui ne laissait aucun coin mort en dehors de deux à trois mètres en bordure du bâtiment, face à la plaine nue.

Rouan, dès sa sortie, courant courbé droit devant, reçut une balle qui lui traversa la poitrine. Il s'affala sur un tas de paille tout près de la porte.



Assen : monument aux SAS tués durant les opérations en Hollande : « *les parachutistes français ont brisé le mur de l'oppression* »

Command reçut trois balles, Boïni deux, ceux qui giclèrent sur les côtés évitèrent les tirs. Mais à gauche, le passage débouchant sur la nature s'avéra interdit. Bergamaschi en fit l'expérience, blessé comme Coulon qui eut la gorge traversée dès la première tentative.

A droite la porcherie proche permit, à quelques-uns, dans un bond rapide, de s'y retrouver précieusement à l'abri.

Déjà la réserve de foin flambait fort. C'est alors que Caïtu s'aperçut que le tas de paille, où il avait vu tomber Rouan, commençait à brûler aussi. Suivi de Bolusset, en deux enjambées, il retrouvait l'abri, si l'on peut dire, de l'abord du bâtiment en flamme pour ensuite, en rampant, retirer le chef de stick de ce bûcher et le mettre hors d'atteinte des flammes.

Le retour à la porcherie fut plus difficile car les Allemands n'avaient pas tardé à découvrir qu'elle abritait une partie de ceux qui avaient quitté la grange en force et que, partant de là, plusieurs de leurs tirs avaient fait mouche. L'ennemi y concentra donc le feu de toutes ses armes et la position devint d'autant plus intenable que très vite trois hommes y furent blessés dont Caïtu qui eut le poignet droit ouvert.

Il fallait quitter les lieux mais pour aller où ? Le choix n'existait même pas. A une dizaine de mètre, une fosse à purin était un grand trou pouvant nous mettre à l'abri des tirs directs. Quatre d'entre nous y plongèrent, complètement indifférents à la qualité des lieux. La porcherie restant la cible principale, Bolusset dans un bond essaya d'y arriver mais une balle lui brisa la cheville alors qu'il atteignait le bord de la fosse.

De l'endroit où il venait d'être abattu il découvrit qu'un Allemand s'était installé à une vingtaine de mètres dans un des trous étroits creusés par les Hollandais pour s'y réfugier en cas d'attaques aériennes. De là, avec sa schmeisser il arrosait à l'aveugle puis se dressant brusquement, il ajustait et tirait avant de s'abriter à nouveau. C'est ainsi qu'il avait gravement touché Bolusset qui, conscient malgré sa blessure, hurla : « *Y en a un dans un trou à vingt mètres ! Foutez-lui une grenade !* »

Caïtu était réputé pour ce genre de lancer. Les lieux repérés d'un coup d'œil, mais d'une main gauche moins experte il balançait la « quadrillée » qui lui restait. Si elle tombait dans le trou, l'Allemand qui s'y trouvait était transformé en bouillie. Elle fut trop courte d'une vingtaine de centimètres...

Ce fut l'une de nos dernières manifestations. Progressivement le feu adverse diminua. Le nôtre avait cessé depuis un bon moment, nos dernières balles tirées, lorsqu'au-dessus de la fosse surgirent une demi douzaine de brailards agitant leurs armes.

Deux hommes étaient passés à travers toutes ces fusillades sans une égratignure. Ils furent chargés de tirer les blessés principaux jusqu'à la clôture de barbelé entourant le domaine. Ceux qui pouvaient marcher les rejoignirent ensuite, accompagnés des vociférations d'un feldwebel que notre ami Coulon la gorge ouverte ne risquait pas de nous traduire.

Ce gradé énervé vint alors placer à une dizaine de mètres une mitrailleuse tout en continuant à nous insulter mais aussi, ce qui était plus inquiétant, à manier la culasse de son arme avec des mimiques qui paraissaient très significatives.

Sept des nôtres étaient allongés, les six autres alignés dos aux barbelés, lorsque arriva sans se presser un officier décoré de la croix de fer qui, en passant près de l'excité menaçant, ne parut pas lui lancer un regard très amène.

« *Qui commande ?* » demanda-t-il.

« *Moi ! Maintenant que le lieutenant Rouan est mourant !* » répondit Caïtu qui reconnut la voix de celui qui avait fait les sommations.

« *Pourquoi vous ne vous êtes pas rendus ?* »

Un peu instinctivement, Caïtu lui répondit :

« *Nous n'étions pas venus ici pour ça !* »

L'officier allemand resta un moment silencieux, pensif, promenant son regard sur chacun, couchés ou debout. Brusquement il fit demi-tour, en trois enjambées il rejoignit le feldwebel qu'il apostropha avec une hauteur de verbe très germanique (j'aurais aimé que Coulon puisse traduire) et pour finir flanqua un coup de pied dans la mitrailleuse, sans doute pour mieux marquer sa réprobation, à celui qui avait eu des intentions sûrement moins amicales à notre égard.

Un mot encore : l'officier allemand, était celui qui se trouvait dans le trou que j'avais manqué avec ma dernière grenade... Ce qui est la marque du destin car si je ne l'avais pas raté je ne serais sûrement pas là aujourd'hui pour vous parler de la mission, au cours de l'opération Amherst, du 1^{er} stick du 1^{er} escadron du 3^e SAS, qui fut un sacré bon stick.

Nous étions partis quinze : deux seront morts brûlés vifs, onze blessés dont trois grièvement, deux indemnes. Comment ? Pourquoi ? Ce n'était pas l'heure pour tous.

Georges Caïtucoli
Chef de stick SAS



ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT

**ABONNEZ-VOUS A LA REVUE
DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE**

Mme, Mlle, M. :

Adresse :

Code Postal : Ville :

☐ Désire s'abonner à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)

☐ Désire offrir l'abonnement à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)

Je joins à cet effet un chèque de 15 € (par abonnement) libellé à l'ordre de :

**FONDATION DE LA FRANCE LIBRE
59 rue Vergniaud – 75013 PARIS**

(il est impératif de souscrire un abonnement
pour recevoir la revue de la Fondation de la France Libre)

■ Janvier-Février 1945 ■

La libération de la poche de Colmar

Après les raids heureux de novembre sur la plaine d'Alsace, qui avaient permis aux Alliés de libérer Mulhouse, au sud, et Strasbourg, au nord, les batailles d'usure s'étaient succédé sans répit, qu'il s'agisse de la tentative française d'exploiter la manœuvre de Burnhaupt, en réduisant sans attendre la poche de Colmar, ou de l'opération en tenaille des Allemands autour de Strasbourg. Cette dernière bataille n'était pas encore définitivement gagnée que déjà commençait celle de Colmar.

Le général de Lattre, quand il formula l'idée d'une telle offensive, vers la mi-janvier, mit en avant un double objectif : soulager Strasbourg de la pression allemande, libérer Colmar.

Le plan qu'il imagina visait à réduire la poche en préservant les agglomérations principales. Il prévoyait deux offensives convergentes sur Brisach. Le 1^{er} corps d'armée du général Béthouard, au sud, comprenant les 4^e division de montagne marocaine, 2^e division d'infanterie marocaine, 9^e division d'infanterie coloniale et 1^{re} division blindée, attaquerait le premier. Partant des faubourgs de Mulhouse, où le front était fixé depuis novembre, il devait prendre Cernay et marcher sur Ensisheim, sur un front étroit correspondant à cet axe, afin d'ouvrir aux blindés la route vers Brisach.

L'effort principal s'exercerait au nord, plus proche de Brisach, afin de libérer Colmar, avec l'entrée en scène trois jours après, au nord, du 2^e CA, sous les ordres du général de Monsabert, composé de la 2^e DB, la 1^{re} division française libre, la 3^e division d'infanterie algérienne et la 3^e division d'infanterie US. Ce corps d'armée devait déborder Colmar, enlever les passages du canal de Colmar et, de là, foncer sur Brisach.

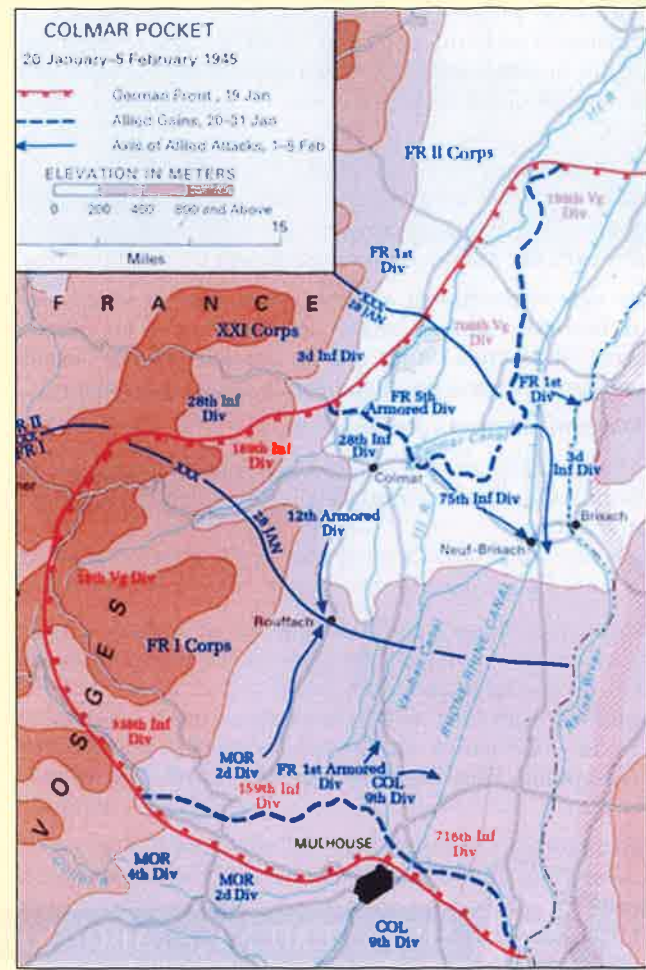
Entre les deux, la 28^e DIUS et la 10^e DI avaient pour charge de fixer les Allemands dans les Vosges et, s'ils se repliaient, de les talonner.

Dans le secteur nord de la poche, les éléments de la 1^{re} DFL, relevés par la 3^e DIA dans la zone entre Krafft et Gogenheim, avaient pris position sur de nouvelles lignes de front, entre le 16 et le 20 janvier, pour appuyer la 3^e DIUS sur sa gauche. La 4^e brigade, relevant la 2^e brigade sur le front d'Ebermunster à Orschwiller, fut laissée à la disposition du général Leclerc, qui commandait le secteur Rhin-Sélestat. La 1^{re} brigade, installée à Gergheim et Rorschwihr, et la 2^e brigade, dans la région de Sainte-Hippolyte et Orschwiller, mèneraient seules l'offensive sur Marckolsheim. Un combat-command de la 2^e DB, 4 groupes de 105 et 2 groupes de 155 venaient les renforcer.

La 2^e DB, pour sa part, réunie dans la région d'Ebersheim, prendrait à son compte le nettoyage du triangle Krafft-Sélestat-Marckolsheim et pousserait ses blindés entre le Rhin et le canal du Rhône au Rhin, vers Neuf-Brisach.

Du côté allemand, la 19^e armée, réduite après sa retraite du sud de la France à 20 000 hommes, avait reçu, en décembre 1944, l'apport de 9 divisions d'infanterie et de 2 brigades panzer, et le général Rasp avait été nommé à sa tête, le 15 décembre.

Au sud de la poche, la 338^e division avait été placée sur les crêtes, tandis que les 159^e et 716^e divisions gardaient la



La poche de Colmar

plaine. La 2^e division de montagne venait de Norvège les renforcer.

Le 20 janvier, dans le secteur sud, les Français lancèrent une attaque générale, après une courte préparation d'artillerie, à 7 h 45, parmi des bourrasques de neige qui rendaient la visibilité nulle et empêchaient l'emploi des blindés.

La 4^e DMM partait d'Aspach-le-Haut vers Cernay, cependant que la 2^e DIM, appuyée par la 1^{re} DB, se lançait d'Aspach-le-Bas, en direction de la forêt de Nonnenbruch. Enfin, la 9^e DIC, franchissant la Doller et attaquant les faubourgs au nord de l'agglomération mulhousienne, couvrait la 2^e DIM sur son flanc droit. La surprise des Allemands fut complète ; l'attaque donna des résultats importants. Le 21, cependant, les Allemands engageant la Feldherrenhalle-Brigade, avec ses Jagdpanther, et la 2^e division de montagne, cette offensive fut remise en cause par une violente contre-attaque, qui stoppa l'avancée française. Ils furent gênés par le temps, qui devenait de plus en plus défavorable.

La 4^e DMM devant faire face à de trop grandes difficultés, elle fut momentanément laissée sur la défensive. De leur

côté, les missions de la 2^e DIM et de la 9^e DIC furent combinées dans des actions de détail au nord de Mulhouse, dans le bassin potassique. La 9^e DIC devait employer toutes les troupes sur la route d'Ensisheim, son objectif, pour soutenir la 2^e DIM, à sa gauche. Par ailleurs, le combat-command 2 de la 1^{re} DB avait pour mission d'appuyer la 2^e DIM, tandis que le CC 1 était laissé à la 9^e DIC et que le CC 3 faisait la liaison entre les deux divisions.

Les jours suivants, une lutte d'usure mit aux prises Français et Allemands, les chars et l'infanterie des uns progressant dans la matinée et les autres contre-attaquant dans l'après-midi pour reprendre une partie du terrain perdu.

Malgré le froid et la neige que devaient supporter les hommes, obligés de bivouaquer, le 1^{er} CA poursuivit sa progression. La 9^e DIC, progressant plus vite que la 2^e DIM, put, comme il en avait été convenu, l'appuyer dans ses combats.

Cette offensive fut aidée indirectement par l'entrée en action du 2^e CA. Malgré cette combinaison des deux corps d'armée, les offensives des 22 au 29 janvier se révélèrent on ne peut plus difficiles.

Dans le secteur nord, profitant de ce que l'attaque du 1^{er} CA retenait toute l'attention des Allemands, comme l'opération de la 3^e DIA et du sous-groupe Gribus sur Kilstett, conquise le 22, le 2^e CA commença son offensive dans la nuit du 22. La 3^e DIUS, passant par la forêt de Colmar, prit à revers Ostheim et atteignit l'Ill jusqu'à la Maison Rouge.

La 1^{re} DFL, pendant ce temps, lança son attaque le 23 janvier au matin, dans une plaine couverte de neige, parcourue de cours d'eau qu'il fallait passer à gué ou en canot pneumatique, minée et traversée de fils de fer barbelé tendus au ras du sol, avec pour mission principale d'atteindre Marckolsheim et d'exploiter la rupture en poussant jusqu'au Rhin. Après la conquête, rue par rue, d'Illhaeusern, par le 1^{er} bataillon de Légion étrangère, et une avancée sur Elsenheim, une contre-attaque de chars et d'automoteurs 88 allemands, sortis du bois d'Elsenheim, au début de la nuit, la repoussa sur les bords de l'Ill, où elle parvint à conserver les trois ponts d'Illhaeusern.

Au nord, le bataillon de marche n°5 franchit l'Ill, puis le Neugraben et le Benwasser, suivi par le 22^e bataillon nord-africain, qui nettoya la forêt de Gemeinmark, où les Allemands offrirent une vive résistance. Vers le milieu de la nuit, la flanc-garde nord du BM 5 était rétablie le long de l'Illwald.

Le général de Monsabert disposait donc, le 23, de deux têtes de pont sur l'Ill. La 3^e DIUS et la 5^e DB remontèrent la rive droite de la rivière, avec comme objectif Colmar, qu'elles devaient aborder par l'est. La 1^{re} DFL, pour sa part, devait pousser sur Marckolsheim.

La direction prise par les attaques du 2^e CA les exposait à des contre-attaques sur le flanc gauche, circonstance que surent exploiter les Allemands. La lutte se concentra sur Jebnheim et Grussenheim. Il fallut quatre jours à la 3^e DIUS et à la 5^e DB pour s'emparer de Jebnheim et atteindre le canal de Colmar.

Dans la journée du 24, le 2^e BLE, dépassant le 1^{er} bataillon, avançait vers l'est, avant d'être arrêté par les Allemands à l'ouest du bois d'Elsenheim. Le BM 11, cependant, occupait le bois d'Erlen, le BM 5 s'installait sur la zone est du Benwasser et de l'Oberriedgraben, et le 22^e BNA, avec des tanks destroyers du 8^e régiment de chasseurs d'Afrique, nettoyait le bois et la maison de Gemeinmark, avant de franchir le Neugraben et d'atteindre le Benwasser.

Devant la résistance des Allemands, qui témoignait de leur volonté de maintenir leurs positions à l'ouest du canal du Rhône au Rhin et au nord du canal de Colmar, le 2^e CA donna l'ordre de concentrer tous les moyens de la 1^{re} DFL pour forcer la route d'Illhaeusern à Elsenheim, tout en maintenant le contact au nord.

En conséquence, le commandement de la 1^{re} DFL décida de passer en force, le 25, sur Elsenheim et Grussenheim avec le combat-command de la 2^e DB (Groupement tactique Vézinet), mais les Allemands repoussèrent les Français.

Déterminé à en finir au plus vite, devant les pertes subies dans ces combats, il fut décidé, pour le 26, de trouer par le sud la résistance d'Elsenheim, en passant par le secteur de la 3^e DIUS, puis de nettoyer le bois d'Elsenheim et de préparer une action vers Grussenheim.

Un sous-groupe du groupement tactique Vézinet, renforcé d'un peloton de tanks destroyers du 8^e RCA, chargé de la manœuvre de débordement, s'élança dans la nuit du 25 au 26 et atteignit la partie est du bois après de sévères combats avec les blindés et antichars allemands, embusqués dans le bois d'Elsenheim. Le 3^e BLE, pour sa part, confronté, dans son attaque du bois, à une violente résistance de l'infanterie et des chars, ne parvint à opérer la liaison avec le sous-groupe de la 2^e DB que le 27 au matin.

Simultanément, un deuxième sous-groupe et le 1^{er} BLE poussaient sur Grussenheim. Manœuvrant largement par le nord, ils parvenaient à établir une tête de pont sur la Blind.

Dans le secteur de la 3^e DIUS, cependant, une partie de la 2^e DB passait l'Ill, le 26 au matin, pour se diriger sur Huttenheim et Grussenheim, dans des conditions défavorables. Outre qu'il avait abondamment neigé durant la nuit, l'interception d'un message radio en clair avait permis à l'artillerie allemande d'ajuster son tir. Devant l'impossibilité de progresser, Leclerc décida finalement d'arrêter l'opération.

Toutefois, comme la résistance allemande, dans ce secteur, faiblissait quelque peu, le 150^e régiment d'infanterie et le CC 6 avancèrent vers le canal du Rhône au Rhin, le 27, tandis que les autres éléments de la 3^e DIUS occupaient Jebnheim, avant d'en être chassés par une violente contre-attaque.

Le 28, Jebnheim était repris et nettoyé par la 3^e DIUS, appuyée par le CC 6 et un bataillon du 1^{er} régiment de parachutistes.

Le 1^{er} BLE et le 2^e sous-groupe, cependant, repoussaient une attaque allemande sur la Blind, au cours de laquelle avait trouvé la mort le lieutenant-colonel Putz⁽¹⁾. Puis, profitant de l'action menée depuis la veille par la 3^e DIUS, les blindés traversèrent le village de Jebnheim et pénétrèrent dans Grussenheim par le sud. Le 1^{er} BLE, de son côté, faisait son entrée par le nord-ouest. Après une contre-attaque allemande, le village tomba définitivement à la nuit tombée.

Restaient les positions encore solidement tenues d'Elsenheim et d'Ohnenheim. Privé de l'infanterie nécessaire, le général Leclerc ajourna, le 29 janvier, l'attaque qu'il avait prévu de lancer contre les bois d'Ohnenheim et Mundolsheim. En face, le général Rasp prélevait des réserves sur le front des Vosges pour contenir les Alliés dans le secteur nord, où leur avance menaçait de creuser une poche secondaire au nord-est de Colmar.

(1) Le lieutenant-colonel Putz est tué avec le lieutenant de la Bourdonnaye devant son char « Wagram », à l'heure des dernières instructions, devant le village de Grussenheim qu'il avait conquis.



Photo : L. CHAD

Funérailles du lieutenant-colonel Putz, commandant le 3^e bataillon du RMT, et de ses compagnons de la libération de Guémar et Grussenheim (janvier 1945).

Confronté à cette avancée alliée, le général Thumm fut relevé, le 28 au soir, de son commandement du 64^e corps sur ordre de Hitler pour avoir mal défendu la coupure de l'Ill, et Grimmeis, son successeur, reçut les moyens de renforcer le dispositif, jusque-là clairsemé, de la ligne Muntzenheim-Colmar.

Aussi convenait-il, à l'issue d'une semaine que l'on avait bien espéré décisive, mais où la moindre avancée avait été chèrement payée, de donner un nouveau souffle à la bataille.

L'offensive des Ardennes ayant fini par être repoussée sur ses bases, le général de Lattre avait obtenu d'Eisenhower la mise à disposition de la 75^e division d'infanterie du général Porter et du commandement du 21^e corps d'armée US, qui devait rejoindre le front à partir du 28, cependant que le général Devers, puisant dans ses réserves, lui accordait la 12^e DB du général Allen.

La 4^e brigade fut replacée sous les ordres du commandant de la 1^{re} DFL. Quant à la liaison avec le 21^e CAUS, composée des 3^e, 28^e et 75^e DIUS, appuyées par la 12^e DBUS, et placée entre le 2^e CA et le secteur des Vosges centrales, elle devait être assurée par un détachement de la 5^e DB. La 4^e brigade avait pour mission de s'emparer d'Elsenheim et d'Ohnenheim, en coopération avec le GT Vézinet, avec l'appui de l'artillerie de l'ensemble de la division. Ensuite, le 1^{er} régiment de fusiliers marins pousserait une reconnaissance sur Marckolsheim et tenterait d'enlever des passages sur le canal.

A partir du 30 janvier, les combats prirent une nouvelle configuration, moins du fait de la stratégie que de l'emploi des unités. En effet, tandis qu'au sud, le 1^{er} CA poursuivait, en l'intensifiant, sa pression sur l'axe Cernay-Ensisheim, le 2^e CA, en liaison avec la 12^e DB, avait pour mission de nettoyer la plaine d'Alsace entre Erstein et Marckolsheim, de manière à atteindre les bords du Rhin. Quant au 21^e CA, auquel avait été prêtée la 5^e DB, il devait pousser sur Brisach, afin de faire sa jonction avec le 1^{er} CA, à Ensisheim ou Neuf-Brisach.

Dans le secteur sud de la poche, tandis que la 4^e DMM restait bloquée sur les bords de la Thur, les combats se prolongeaient dans le bassin potassique, parmi les puits, les cités

ouvrières et les usines, avec un acharnement constant. En somme, alors que le 2^e CA entrait dans une phase décisive, le 1^{er} CA continuait de piétiner.

Dans le secteur américain, l'intervention des bataillons du colonel Gambiez et celle du CC 5 et du CC 6 à Jebbsheim, les 29 et 30, permit aux Français et aux Américains de repousser une nouvelle contre-attaque allemande avec chars à l'est et au nord du village, d'emporter la décision, le 30, dans la zone au nord de Colmar et de traverser, après une importante préparation d'artillerie, le canal de Colmar.

Alors qu'à l'est de Colmar, Muntzenheim, Wihr-en-plaine, Bischwihr, et Fortschwihr tombaient dans la journée du 30, Durrenentzen, plus à l'est, résistait encore farouchement, le soir, aux assauts du CC 5 du colonel Mozat, jusqu'à ce qu'une opération de nuit, le 31, menée encore une fois par le colonel Gambiez parvint à le nettoyer.

Au nord, dans le secteur français, le 30 au matin, l'escadron de chars du 1^{er} RFM et deux compagnies du 22^e BNA occupaient la plus grande partie du bois d'Ohnenheim, malgré une vive résistance, suivis par le reste du 22^e BNA, qui devait pousser sur la Speck. Le BM 21 et le sous-groupe blindé n° 1 du GT Vézinet, de leur côté, occupaient le nord de Wustmatten. Comme les Allemands opposaient une forte résistance, au sud, le 3^e BLE et le BM 11 vinrent leur prêter leur concours pour libérer le débouché et arriver jusqu'au bord de la Blind, dans Wustmatten.

Restait encore à nettoyer le nord du bois d'Ohnenheim, le Speck et Wustmatten et à prendre le moulin d'Elsenheim et le village d'Ohnenheim. Le 31 janvier au matin, des patrouilles trouvaient le Speck et les lisières sud de l'Illwald inoccupés. Plus à l'est, le 1^{er} bataillon de reconnaissance du 1^{er} RFM, progressant par le moulin d'Ohnenheim, occupait le village et prenait Heidolsheim. Dans le même temps, au sud du secteur, les blindés et le BM 21 occupaient Elsenheim.

Chargé dans l'après-midi de s'emparer du pont sur le canal du Rhône au Rhin, à l'ouest de Marckolsheim, le 2^e escadron de reconnaissance du 1^{er} RFM monta avec les fantassins du BM 21, arrivés en fin de journée, une opération, pour permettre au sous-groupe n° 1 du combat-command Vézinet, sous les ordres du commandant Sarazac, de traverser le canal.

Après une progression en véhicules sur trois kilomètres en ligne droite à travers la plaine, tandis que l'infanterie abattait les tireurs de Panzerfaust dans les retranchements installés avant le pont et les tranchées, et les tireurs d'élite embusqués dans les maisons, de l'autre côté du canal, les fusiliers marins dégagèrent le passage du pont. Quant au peloton de TD du lieutenant Ayoun du 8^e chasseurs, il pilonnait les blockhaus et les maisons.

Laissant les fantassins nettoyer les abords du pont, les blindés de la 2^e DB foncèrent vers Marckolsheim, prise en quelques heures de combat, avec les 350 hommes de la garnison.

Au total, la journée du 31, avec la prise d'Elsenheim, Ohnenheim et Marckolsheim, avait permis d'anéantir la plus grande part de la 2^e Gebirge Division. La tactique de surprise, de nuit et avec les blindés, avait préservé les attaquants des coups des 14 canons (dont 7 de 88) disposés derrière le canal et empêché les Allemands de faire sauter le pont, au milieu duquel ils avaient placé un système de minage, dans un trou sur le côté droit.

Sur leur gauche, au nord du secteur, cependant, les Tabors arrivaient à proximité de Mutterholtz et d'Hilsenheim.

Le 1^{er} février, des éléments de reconnaissance du 1^{er} RFM réalisaient la liaison avec la 2^e DB à Sundhouse, au nord du secteur, sur les bords du canal du Rhône au Rhin; le 4^e escadron de reconnaissance du 1^{er} RFM, avec les éléments de la 2^e DB, malgré de durs accrochages, poussait jusqu'au pont de Sasbach, sur le Rhin, à l'est de Marckolsheim; enfin, le gros du 1^{er} RFM parvenait aux lisières ouest d'Artzenheim et, de concert avec les blindés, s'emparait du village, avant de faire la jonction avec le 254^e régiment d'infanterie américaine. Le bataillon d'infanterie marine et du Pacifique, pour sa part, appuyé par des tanks destroyers du 8^e RCA, nettoyait le nord du bois de la Hardt et s'installait à Artzenheim. Dans tout le secteur du général de Monsabert, la rive gauche du Rhin était conquise.

Au sud, entre Colmar et le canal du Rhône au Rhin, c'étaient Widensolen, Andolsheim et Hombourg qui avaient été pris, au soir du 1^{er} février.

Avec la chute de ces villages et la perte de toute la partie nord de la poche, Colmar devenait indéfendable, malgré le champ de mines du Rosenkranz. Certes, quelques résistances locales subsistaient, comme le village de Biesheim, au nord-est de Neuf-Brisach, mais sans rien changer à la conclusion de la bataille. A l'est de l'Ill, le CC 4, qui dépendait, avec le reste de la 5^e DB, de la 3^e DIUS, fut confié à la 28^e DIUS, avec pour mission de se porter au nord de Colmar et d'ouvrir l'entrée de la préfecture du Haut-Rhin.

Au matin du 2 février, il n'y avait plus dans la ville que l'état-major d'une division d'infanterie et quelques détachements de sécurité; l'essentiel des troupes allemandes était disposé dans les garnisons à l'issue des passages vosgiens, à l'ouest de la ville: du nord au sud, Ingersheim, Turckheim, Wintzenheim et Wettolsheim. Au sud, par ailleurs, subsistaient des lignes entre Cernay, la forêt de Nonnenbruch et Ensisheim, soumises au feu du 1^{er} CA. A 11 h 30, le sous-groupe blindé Préval forçait un dispositif antichars et arrivait place Rapp.

On apercevait des queues devant les boulangeries, des soldats dans les rues, en position de combat, des mortiers au champ de Mars. A 11 heures, devant l'approche des chars, les soldats s'étaient repliés rapidement. Moins d'une heure après, un char débouchait de la rue Stanislas et fonçait vers la poste centrale, abattant au passage une dizaine de soldats allemands attardés.

Alors commença le défilé des chars français, venus des Trois-Epis en suivant la voie ferrée et en évitant les fossés antichars. Les rues se remplirent soudain d'une foule joyeuse, alors que les derniers îlots de résistance tombaient, rue



Photo : E. GUY

L'entrée dans Colmar.

Vauban. La police militaire hissa le drapeau à la mairie, rue des Clefs. Les fantassins américains arrivèrent un peu plus tard.

Après la libération de Colmar, de Lattre prévoyait de réduire sans délai le reste de la poche. Tandis que le 2^e CA et le 21^e CAUS presseraient les Allemands entre les Vosges et le Rhin et les repousseraient vers le sud, pour opérer la jonction avec le 1^{er} CA remontant sur Rouffach, la 10^e division d'infanterie lancerait une attaque dans les Vosges, en direction du Rhin. Il espérait, par ailleurs, créer une tête de pont de l'autre côté du fleuve, à Brisach.

Au sud-ouest du dispositif, la 4^e DMM reprenait l'offensive et prenait le pivot de Cernay, le 4 février, les Allemands ayant préféré décrocher pendant la nuit, avançant vers la vallée de la Lauch et atteignant Guebwiller.

De leur côté, la 2^e DIM et le CC 2 atteignaient Wittelsheim, sur la Thur, le 3, la 9^e DIC et le CC 1 Pulversheim. C'est tout le terrain compris entre la Thur et l'Ill qui tombait bientôt, ainsi, entre les mains des deux divisions. Alors, la 1^{re} DB, dépassant l'infanterie, franchit la Thur et lança le CC 2 vers Rouffach, où sa reconnaissance retrouva celle de la 4^e DMM.

De même, Ensisheim, nœud de communication, et autre pivot important pour l'avancée du 1^{er} CA, défendu âprement par les Allemands, organisés en groupes de combat, et renforcés, au soir du 3 février, par les automoteurs repliés de Pulversheim et de la cité Sainte-Thérèse, finit par être pris dans la nuit du 5 au 6. Pour l'emporter, l'infanterie avait dû franchir l'Ill sur des canots pneumatiques et mener ensuite des combats de rue. De là, la mise en place d'un pont Bailey, le 7, permit d'assurer la marche jusqu'à Fessenheim et le Rhin.

En dépit de ces succès du 2^e CA, c'est au nord, où le général Milburn disposait de trois divisions d'infanterie américaines (les 3^e, 28^e et 75^e) et de trois divisions blindées (les 2^e, 5^e et 12^e), que les possibilités stratégiques et tactiques présentaient le plus d'intérêt. Les corps d'armée devaient faire la jonction des deux offensives Nord et Sud et rejeter le front au-delà du Rhin.

Il avait été prévu que la 75^e division attaquerait entre l'Ill et le canal du Rhône au Rhin, le sous-groupe Massu poussant ensuite l'avantage au sud. La 3^e DIUS, quant à elle, après avoir brisé la résistance des Allemands, devait mener une action du même ordre entre le canal et le Rhin, en liaison avec le sous-groupe Gribius, de la 2^e DB. La 28^e DIUS, de son côté, avait pour mission d'opérer un mouvement de conversion vers l'est et de marcher vers Fessenheim et Rustenhardt.

Les 4 et 5 février, les patrouilles de la 1^{re} DB, de la 4^e DMM et de la 12^e DBUS effectuaient leur liaison à Rouffach, puis les commandements de la 12^e DBUS et de la CC 2. De même, à Sainte-Croix-en-Plaine, des éléments de la 12^e DB faisaient la jonction avec ceux du CC 3.

Par ailleurs, le sous-groupe Gribius, exploitant du nord en direction du sud, sur une largeur de 3 km en défilant – sous la menace directe de l'artillerie – devant les défenses allemandes de la rive droite du Rhin, parvenait à se glisser entre Neuf-Brisach et le Rhin, enlevait Obersaasheim au prix de lourdes pertes, le 6.

Sur leur arrière, le même jour, la ville de Neuf-Brisach était prise d'assaut par la 3^e DIUS, après une escalade des remparts le long d'échelles.

Le 7 février, les éléments blindés de Gribius poursuivaient leur progression jusque vers les villages de Heiteren, Balgau et Fessenheim. Immobilisé devant le canal Vauban, qu'il



Le village d'Ammerschwihr détruit, après les combats (mars 1945).

n'avait pas les moyens de traverser, Massu les appuyait pour la prise de ce village, le lendemain. Cependant que le colonel Gribois attaquait par le nord, un combat-command de la 1^{re} DB, sous les ordres du colonel de Lépinay, venant d'Ensisheim, faisait son entrée par l'ouest. Plus au sud, Munchhouse, à l'ouest de Chalampé, entre la forêt de Harth et le Rhin, voyait confluer, par le nord, un groupement tactique de la 1^{re} DB qui avait contourné la forêt, par l'ouest, le gros de la 9^e DIC qui avait traversé l'Ill à Ensisheim et en amont, puis forcé le passage du canal du Rhône au Rhin, et débouchait de la forêt, et, au sud, l'aile droite de cette même division, renforcée par un régiment de spahis.

Concernant les vallées des Vosges centrales, les Allemands décrochèrent entre le 3 et le 6 février, pour éviter d'être pris en étau entre les forces franco-américaines. Eschbach fut libéré le 4 février, avec la participation des FFI locaux, Munster le 6.

Attaquée le 8 par les Français, la tête de pont de Chalampé avait résisté pendant toute la journée ; mais ils libéraient la ville le 9 à 11 h 30, et les Allemands faisaient sauter le pont, véritable cordon ombilical de leur tête de pont sur la rive gauche du Rhin. La poche de Colmar était liquidée.

La Wehrmacht laissait derrière elle, au terme des combats qui avaient été menés du 1^{er} décembre au 9 février, 22 000 tués, 32 000 prisonniers et un important matériel, parmi lequel 90 canons et 110 chars. Toutefois, elle avait réussi à opérer un repli en bon ordre d'une bonne part de ses troupes, avec des mouvements au crépuscule et dans la nuit. Ainsi, la 2^e division de montagne traversa le Rhin dans la nuit du 6 au 7 février, sur des bacs préparés entre Geiswasser et Namsheim. De même, la 16^e division de grenadiers parvint à passer le fleuve dans la nuit du 7 au 8, après cinq jours de route. Quant à la 198^e division d'infanterie, elle atteignit finalement le pont de Neuenburg. Pour ce qui est des colonnes qui s'étaient échappées de Colmar en direction du sud et du sud-est, malgré des bombardements français, elles durent au fait de n'avoir eu aucune attaque massive de chars à soutenir de pouvoir passer. Au total, 50 000 hommes, avec 500 canons, purent traverser le Rhin, échappant ainsi au piège des Alliés.

De leur côté, les forces franco-américaines avaient perdu, à l'occasion de cette bataille sanglante, plus de 2 000 hommes, ainsi qu'un grand nombre de blessés. Rien que pour la

1^{re} DFL, les pertes s'élevaient à 220 tués, 1 240 blessés, 96 disparus et 550 pieds gelés, ce qui, du fait de leur non renouvellement, avec les pertes lors des batailles précédentes, réduisaient, par exemple, les régiments d'infanterie à 40% des effectifs et les compagnies de voltigeurs à 30 ou 40 hommes.

Par ailleurs, si le plan du général de Lattre avait préservé les principales agglomérations, en premier lieu Colmar, qui n'eut pas à subir de destructions majeures, il n'en avait pas été de même pour les localités voisines. Les villages de Bennwihr, Ammerschwihr ou Mittelwihr avaient été presque entièrement détruits.

Pour conclure, il convient de rappeler que, si la réduction de la poche de Colmar constitua la dernière des grandes opérations de libération du territoire, les combats n'en continuèrent pas moins en Alsace. Tout d'abord, les Allemands continuaient de faire peser sur la région une menace constante ; Strasbourg fut plusieurs fois bombardée, le 14 février, puis le 17. Ensuite, même si les Allemands avaient été chassés de Kilstett et Gamsheim, ils tenaient encore toute la partie nord-est de la Basse-Alsace, au nord de Haguenau. L'offensive, menée du 16 au 19 mars, libérait définitivement l'Alsace de l'emprise nazie et permettait de déboucher sur l'établissement de la première vraie tête de pont sur la rive droite du Rhin. ■

Sylvain Cornil-Ferrot

Sources bibliographiques :

— Fernand L'Huillier, *Libération de l'Alsace*, Hachette Littérature, Paris, 1975.

— Amicale de la 1^{re} DFL, *épopée d'une reconquête*, Editions Arts et métiers graphiques, Paris, 1946.

— « Astuce » Colmay, commandant du 2^e escadron du 1^{er} RFM, « les Fusiliers marins en Alsace, Elsenheim, 31 janvier 1945 », in *La Mémoire des Français Libres, hommes et combats*, tome 2, p. 826-832, Fondation de la France Libre, 2002.

Collectif, *La France et son Empire dans la guerre, ou les compagnons de la grandeur*, tome 3 : général Faury, « Libération de l'Alsace », p. 221-226 ; J. Duroc-Danner, « Au sud de Colmar », p. 227-230 ; Claudine Chonez, « Au nord de Colmar », p. 231-236, Editions littéraires de France, Paris, 1947.

René Génin, itinéraire d'un méhariste, de la Mauritanie à l'Afrique Française Libre

« L'un des meilleurs et des plus purs » Charles de Gaulle

« Le colonel Génin eut l'honneur et le bonheur d'être l'un des premiers officiers qui purent relever le drapeau après le drame de 1940. En Érythrée, après Kub-Kub et Keren, puis au Levant, devant Ezraa, je le vis tel qu'il était, franc, ferme et fort. Je lui dois ce témoignage que l'exemple qu'il donna jusqu'au sacrifice suprême fut pour moi-même alors, comme pour tous ceux qui l'approchèrent, un réconfort que je n'oublie pas ».

Ce texte manuscrit du général de Gaulle, daté du 8 février 1953, ouvre le beau livre que Marie-Clotilde Génin-Jacquey vient de consacrer à son père, qui fut le chef d'état-major de la Brigade française d'Orient, avant de prendre le commandement de la 1^{re} Brigade coloniale, en Syrie, où il trouvera la mort, devant Ezraa, le 17 juin 1941. A travers la correspondance de René Génin, abondamment citée dans son ouvrage, de nombreux et souvent très savants commentaires historiques et trois entretiens avec l'anthro-

pologue Sophie Caratini, les historiens Alfred Grosser et Renée Bédarida et un ancien capitaine à la 13^e Demi-brigade de Légion nommé Pierre Messmer, l'auteur retrace le destin d'un père qu'elle n'a pas connu mais qu'elle restitue de façon à la fois émouvante et équilibrée, souhaitant acquitter une dette, non seulement envers lui, mais envers « tous ceux qui, en 1940, ont refusé la servitude et auront préparé, pour nous et pour nos enfants, une Europe libre et fraternelle ».

Aller au combat partout où cela sera possible

René Génin naît en mars 1900 à Toul ; il est le cinquième fils d'un officier qui possède une solide réputation d'humour et de non-conformisme. Mis à la retraite en 1911, le commandant Génin se retire avec femme et enfants (sept fils) dans un petit village de Lorraine, où le jeune René connaîtra une



René Génin à l'extrême gauche, au centre le général de Gaulle et le colonel Monclar.

enfance édénique, avant l'internat chez les jésuites de Marneffe, en Belgique. En 1914, le commandant Génin et ses quatre fils aînés sont mobilisés ; René poursuit ses études au Mans puis à Versailles. En 1918, il est reçu premier au concours de Saint-Cyr et il est immédiatement incorporé comme 2^e classe au 169^e RI, à Montargis. Il ne connaîtra pas le front : « *Je suis né trop tard pour faire la guerre, confiera-t-il. Mon devoir est d'aller au combat partout où cela sera possible* ».

En septembre 1920, il est affecté au 6^e RI comme sous-lieutenant. S'ouvre alors une période de campagnes coloniales, qui vont le conduire en Turquie, en Syrie, en Tunisie et surtout au Maroc, où il débarque en septembre 1923. Lyautey en est encore le patron, pour peu de temps, et, comme tous les officiers de sa génération, René Génin subira profondément l'influence de ce chef exceptionnel. Cependant, il décline l'offre pour le moins flatteuse de devenir son officier d'ordonnance : « *Il s'impatiente et souhaite remonter au front* », écrit Marie-Clotilde Génin-Jacquey. En effet, la conquête de l'empire chérifien n'est pas terminée : en avril 1925, l'émir Abd el-Krim, remarquable chef de guerre, vainqueur des Espagnols quatre ans plus tôt, déclenche la guerre du Rif, mettant en péril la présence française au Maroc. La campagne est très dure : en six mois, les troupes françaises compteront 2 500 tués, dont une centaine d'officiers. Adjoint du chef de la 8^e brigade de marche, le lieutenant Génin se bat sans relâche, avec un courage qui lui vaudra d'être cité à l'ordre de la brigade et à l'ordre de la division, avant son retour en France en décembre 1925.

Un an plus tard, il est désigné pour les formations méharistes d'AOF. Après trois ans en Mauritanie, il regagne la France au début de 1930 ; promu capitaine, il se marie l'année suivante, avant de suivre les cours de l'Ecole de Guerre de 1932 à 1934 : « *Il semble qu'il ait été déçu par ces deux années* », note Marie-Clotilde Génin-Jacquey : « *il trouve l'enseignement qui y est dispensé trop théorique et figé dans le passé. (...) On n'y envisage pas les guerres à venir avec l'anticipation et l'esprit d'invention qui seraient souhaitables* ». Détaché au Centre d'études germaniques de Strasbourg en 1934, il étudie de près la montée du nazisme de l'autre côté du Rhin. Affecté à l'état-major du commandant en chef de l'armée du Levant (le général Huntziger, futur ministre de la Guerre de Vichy), il passe trois ans au Liban, qui lui laisseront d'excellents souvenirs, à quelques réserves près : « *Je ne puis m'empêcher de songer que l'armée du Levant de 1920, toute loqueteuse et affamée qu'elle fût, écrira-t-il ainsi, avait une autre allure que celle-ci. L'abondance et l'oisiveté n'ont jamais rien valu aux militaires* ».

Aussi est-il heureux de retrouver la France en 1938. Cependant la capitulation des démocraties devant Hitler à Munich le consterne : « *Nous avons tout lâché au moment où nous tenions le bon bout* », assure-t-il. Affecté au 2^e Bureau du Grand Quartier général en 1939, il suit jour après jour les préparatifs de « *l'affreux Hitler* » et jusqu'au bout il veut se montrer confiant dans l'issue de la guerre. Ainsi, le 21 mai 1940, il écrit à sa femme réfugiée en Lorraine, puis en Bretagne, avec leur petite fille : « *Les Allemands subissent des pertes énormes. La victoire*



René Génin en 1941.

est peut-être beaucoup plus proche que nous ne l'imaginons ». Hélas, le même jour la mort accidentelle du général Billotte, commandant le 1^{er} groupe d'armées désorganise totalement les armées du Nord, tandis que les troupes allemandes atteignent la mer.

« Ah ! si tous de l'autre côté, pouvaient voir, il n'y aurait pas de question ! »

Les illusions de Génin sont de courte durée. Le 7 juin, la Wehrmacht perce le front de la Somme : « *Nos troupes sont admirables, mais ceux d'en face sont nombreux, trop nombreux, écrit-il à sa femme deux jours plus tard. N'importe, rien ne nous découragera* ». Dès le 13 juin, trois jours avant l'avènement du maréchal Pétain, il décide de poursuivre la lutte aux côtés de l'Angleterre : « *Si nous ne capitulons pas, assure-t-il, la guerre continuera sur mer et dans les airs, alimentée par les empires français et anglais et sans aucun doute par l'Amérique* ». Cinq jours plus tard, le général de Gaulle ne dira pas autre chose. On ignore si René Génin a entendu l'Appel, mais, souligne sa fille, on imagine quel écho il a dû trouver chez un colonial qui a pleine conscience des possibilités offertes par l'Empire.

D'abord replié à Montauban, avec son état-major, il rejoint ensuite le ministère de la Guerre, à Vichy, mais il n'a pas

l'intention d'y rester. Il demande très vite un congé d'armistice, puis un sauf-conduit pour l'Afrique du nord. Il arrive à Alger au début de novembre, atteint le Niger un mois plus tard, avant de prendre contact avec des officiers britanniques au Nigeria. Le 5 janvier, il arrive à Brazzaville, où il annonce son ralliement à la France Libre au cours d'une conférence, admirable texte qui a été communiqué à Marie-Clotilde Génin-Jacquey par le général Saint-Hillier et qu'elle a eu l'heureuse idée de reproduire dans son livre (pages 276 à 281). Il y explique les causes de la défaite et la « *criminelle sottise* » des calculs de Vichy, où l'on était persuadé que l'Allemagne allait bientôt envahir l'Angleterre et traiterait la France avec modération : « *Après avoir livré notre pays à Hitler par l'armistice de juin, ajoute-t-il, les politiciens au service de l'ennemi ont entrepris d'éteindre dans le cœur des Français la flamme patriotique et le sentiment de l'honneur. (...) Mais le peuple de France n'est pas dupe ; il n'accepte pas la défaite et la servitude ; d'instinct, il se tourne vers le chef qui, seul, au milieu de la confusion, du désarroi, de la panique, causés par les événements de juin, fit entendre à la radio des paroles de réconfort et d'espoir : le général de Gaulle* ».

Il prononcera à nouveau cette conférence à Bangui, à Khartoum et au camp de Qastina, en Palestine. Nommé lieutenant-colonel par le général de Gaulle, René Génin prend ensuite part à l'épopée de la Brigade française d'Orient en Erythrée, avec les fonctions de chef d'état-major ; il s'y distingue lors des combats de Kub-Kub et Keren. Le 30 mars, il est présenté à de Gaulle, accouru de Khartoum, qui lui lance : « *Vous avez vu maintenant, Génin. Qu'en pensez-vous ?* » - « *Ah ! si tous de l'autre côté pouvaient voir, répond-il, il n'y aurait pas de question !* » (Mémoires de guerre, Tome I : l'Appel)

Au début de mai, la BFO quitte l'Erythrée pour le camp de Qastina, au sud de Jaffa, où le Général vient inspecter les troupes qui seront bientôt engagées en Syrie et au Liban, qu'au nom de Vichy, le général Dentz s'apprête à mettre à la disposition de la Luftwaffe. De Gaulle n'oblige personne à

choisir, mais il demande aux Français Libres de s'engager dans le combat fratricide qui va bientôt s'engager. Choix pénible, mais deux officiers seulement (Monclar, Lamaze) invoquent la clause de conscience prévue par les accords franco-britanniques du 7 août 1940 : ils ne porteront pas les armes contre d'autres Français. De Gaulle ne leur en voudra nullement et Catroux, commandant en chef au Moyen-Orient, décidera qu'aucune décoration ne sera décernée au titre de la campagne. « *René Génin, écrit sa fille, sait qu'en face se trouvent tel camarade de promotion et ami très cher, tel cousin de sa femme. Mais il va au combat avec la conviction d'accomplir ce que lui dictent, au plus intime de lui-même, sa conscience et l'intelligence particulièrement aiguë de la situation* ». Sans doute ne prévoit-il pas à quel point cette campagne, qui s'engage le 8 juin, sera meurtrière.

Commandant la 1^{re} Brigade coloniale, il reçoit le 16 juin l'ordre de s'emparer de la ville d'Ezraa, aux mains des troupes vichystes. Il est l'un des premiers tués, aux premières heures du 17. Il sera enterré quelques jours plus tard, à Damas, dans le cimetière où reposent côte à côte les morts de la France Combattante et ceux de Vichy.

« *Il fut l'un des premiers et certainement l'un des meilleurs et des plus purs, écrira le général de Gaulle à Mme Génin le 7 mai 1948. (...) Je puis vous dire que j'eus un très profond chagrin quand j'appris sa mort pour la France. Car, dans la terrible pénurie d'hommes où se trouvait alors la France Libre (...), je fondais sur lui de grandes espérances* ». ■

François Broche

René Génin,
Itinéraire d'un méhariste,
de la Mauritanie à l'Afrique Française Libre
Editions Sépia, 360 p. - 26 €

P **10, rue Wurtz**

à moins de 200 mètres du Club,
face à la chapelle

5 € pour 3 heures
(le temps d'un déjeuner ou d'un dîner)

sur présentation de la carte
de participant à la Fondation
ou lettre d'invitation

Le Club
59, rue Vergniaud
75013 Paris



Marie-Claire Scamaroni

Indomptable et Rebelle

Histoire d'une vie de 1913 à nos jours

Editions Tirésias 205 p. - 20 €

Indomptable et rebelle

Dans ces pages, nous lisons la naissance de cette rebelle, son parcours dans la France suivant les nominations de son père, préfet, et elle laissera dans de nombreux départements un souvenir impérissable. Son amour pour son pays, pour la justice, pour la vérité, le don de soi et la liberté la guideront naturellement vers la Résistance. Ce texte plein de réalisme et de tendresse nous évoque le Paris du début du XX^e siècle, l'après-guerre, son métier d'avocate, préférant divorcer que de vivre avec un mari qui avait choisi la France de Vichy, sa résistance et celle de son bébé (la plus jeune résistante à ses dires), ses premiers pas, son engagement citoyen dans l'après-guerre et sa vie s'écoulant toujours dans l'événement tout au long du siècle. Elle nous parle aussi avec amour, humour, tendresse, la chair de sa terre corse, où nous flânons de Bonifacio à Ajaccio.

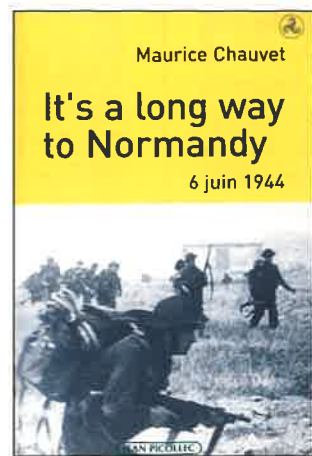
Ce récit est plus que le combat d'une femme, c'est l'histoire d'une famille mêlée à l'Histoire de notre pays. Ce livre attendu est plus qu'un événement : c'est un chant, un combat, un hymne certes à la vie, mais aussi à la France, terre des libertés, et c'est ainsi que nous deviendrons lecteurs fervents de cette *Indomptable et Rebelle*.

Marie-claire Scamaroni est née à Paris en 1913. Issue d'une grande famille corse, elle vécut dans plusieurs départements : Corrèze, Ardennes, Lozère... Elle démissionnera du barreau en 1940, à l'arrivée des Allemands, puis entrera dans la Résistance. Après la Libération, elle occupera plusieurs postes politiques, dont celui de maire adjoint du VI^e arrondissement de Paris et finira sa carrière politique comme député européen. Grand officier de la Légion d'honneur elle a de nombreuses activités pour préserver et faire vivre la mémoire de la Résistance.

It's a long way to Normandy

Le 6 juin 1944, 140 000 hommes débarquaient sur les plages de Normandie. Parmi eux, 177 Français intégrés dans un commando britannique : les fameux *bérets verts* du commando Kieffer. Maurice Chauvet en faisait partie.

Conseiller technique du film *Le Jour le plus long*, il dévoile dans ce livre les aspects insoupçonnés de cette fantastique opération militaire, d'abord son long périple, soldat refusant la défaite française et tentant de rejoindre Londres via l'Afrique du Nord et l'Espagne, où l'auteur passa quinze mois en camp de concentration puis la préparation du *D Day* en Ecosse, les marches forcées, les combats à main nue, les exercices à balles réelles, les raids sur l'Europe occupée. Les souvenirs de l'un des ultimes survivants du célèbre et glorieux commando.



Maurice Chauvet

It's a long way to Normandy

Editions Jean Picollec 286 p. - 24.50 €

Chemins faisant, vers la résistance

Les Mémoires de Robert Salmon, normalien, major de Science-Po, l'un des derniers grands chefs d'un mouvement de Résistance, méritent toute notre attention. « *Nous ne sommes pas entrés dans la Résistance, nous ne l'avons pas rencontrée, nous l'avons créée [...] à notre petite échelle, dans notre coin* ». Dans ce constat, il n'y a pas de fausse modestie, il y a la vérité du quotidien, souvent banal, parfois grisant, toujours incertain, et des rencontres déterminantes : Philippe Viannay, Marcel Lebon,

Jean Daniel Jurgensen, Anne-Marie Jeanprost (future M Salmon), Hélène Mordkovitch, Geneviève de Gaulle, Charlotte Nadel, Jacqueline Pardon... ; des réunions avec les chefs des autres mouvements : Henri Frenay, Claude Bourdet, Léo Hamon, Jean-Pierre Lévy, Georges Bidault, Christian Pinault... ; des discussions avec les envoyés du général de Gaulle, Pierre Brossollette, André Passy, Daniel Cordier... et les rapports avec les chefs communistes comme Pierre Villon, André Tollet, Maurice Kriegel-Valrimont, Henri Rol-Tanguy...

En juillet 1941, à vingt-deux ans, Robert Salmon fonde *Défense de la France* avec Philippe Viannay. Outre son journal – le plus diffusé des titres de la Résistance, avec près de 450 000 exemplaires en janvier 1944 – le mouvement *Défense de la France* alimente toute la Résistance en faux-papiers, renseigne les Alliés, fédère des groupes-francs, et enfin, participe à la Libération. En novembre le journal clandestin devient France-Soir, qui sera le grand quotidien populaire des Trente Glorieuses.

C'est une évocation des années 1920 et 1930 vues par un adolescent, décennies d'abord glorieuses puis inquiétantes; le témoignage d'un jeune officier et le récit, jour par jour, d'un intellectuel engagé dans la Résistance jusqu'à l'apothéose de la Libération de Paris. Dans le second tome suivront l'épopée de France Soir avec Pierre Lazareff, la politique, les palais de la République, l'enseignement du journalisme.



Robert Salmon

Chemins faisant, vers la Résistance

Editions LBM 300 p. - 18 €

Les parachutistes SAS de la France Libre

L'auteur est un passionné de l'histoire de la France Libre. Ses deux grands-pères patriotes étaient en contact avec les SAS dans les Côtes-du-Nord.

« *Depuis 10 ans, il s'est consacré à un travail digne d'un moine bénédictin pour reconstituer l'épopée des parachutistes SAS de la FL. Ayant servi dans les deux régiments, j'en ai connu la plupart des hommes. L'œuvre de l'auteur n'est pas un récit fantaisiste mais l'histoire réelle de garçons qui ont eu de la chance... pour ceux qui ont survécu...* » ainsi s'exprime, dans sa préface Edgar Thome, lieutenant SAS et Compagnon de la Libération.

David Portier a recueilli les témoignages des anciens parachutistes SAS de la France Libre. Il a également rassemblé une importante documentation iconographique et parcouru les rares archives officielles pour retracer de la manière la plus exhaustive possible le parcours de ces hommes alors que nous célébrons cette année le soixantième anniversaire du débarquement.

A partir de septembre 40, une poignée de français libres placés sous les ordres du capitaine Georges Berger constitue la 1^{re} compagnie d'infanterie de l'Air. Rapidement, cette petite unité sera rattachée au *Special Air Service* et de 42 à 45, ils seront présents sur différents théâtres d'opérations de la Libye à la Hollande où ils sont chargés de harceler les forces allemandes. Ce livre va nous permettre de mieux connaître l'unité française la plus décorée de la seconde guerre.



David Portier

Les parachutistes SAS de la France Libre

640 p. - 37.90 € chez l'auteur
Résidence Aiguebelle
20 chemin de la Pouiraque
06130 Grasse - Tél. 06 30 11 88 70



François Kersaudy

De Gaulle et Roosevelt

Editions Perrin 520 p. - 24 €

De Gaulle et Roosevelt

D'un côté, le président des Etats-Unis, Franklin Roosevelt, politicien brillant, pour qui la France a cessé de compter depuis la grande débâcle de 1940...

De l'autre, le chef de la France libre, Charles de Gaulle, visionnaire, intransigeant, soupçonneux à l'extrême et animé d'un patriotisme exacerbé au service d'une France idéalisée. Il y a quelque chose d'unique dans le face à face de ces deux géants aux caractères et aux politiques incompatibles, que cinq années d'une guerre planétaire obligent constamment à coopérer et amènent fréquemment à s'affronter.

S'appuyant sur une multitude de documents d'archives et de témoignages de première main, François Kersaudy nous conduit avec rigueur et non sans humour de l'équipée de Saint-Pierre-et-Miquelon jusqu'au dernier rendez-vous manqué de Yalta, en passant par l'invraisemblable comédie d'Anfa et le grand drame du Débarquement. Au-delà des péripéties de ce duel au sommet entre deux hommes d'exception, on voit s'opposer ici deux conceptions de la légitimité, de la démocratie et de l'ordre du monde, un différend qui marque encore aujourd'hui les relations franco-américaines...

François Kersaudy, qui a enseigné l'histoire à Oxford, est actuellement professeur à la Sorbonne. Il est spécialiste d'histoire diplomatique et militaire contemporaine.

Les Wendel

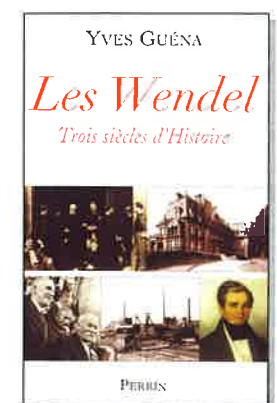
En 1704, Martin Wendel s'installe à Hayange, en Lorraine.

Sans grands moyens, il construit un haut fourneau, puis un deuxième, bientôt cinq. A sa mort en 1737, sa fortune est faite et il a jeté les bases de l'empire Wendel qui traversera trois siècles d'histoire. Après un XVIII^e siècle florissant, la tourmente révolutionnaire s'abat sur la maison, saisie comme bien national. Il faudra toute la ténacité de *Madame d'Hayange* pour que l'entreprise soit sauvée, et celle de ses successeurs pour que le rétablissement se produise au cours du Consulat.

Avec la révolution industrielle, s'ouvre l'âge d'or de la famille dont l'expansion paraît sans limite. Les voici aux premiers rangs de la sidérurgie mondiale. En même temps, ils se confondent avec leur berceau d'origine. Les Wendel, c'est la Lorraine, la Lorraine c'est les Wendel.

Vient le temps des épreuves : trois guerres avec l'Allemagne, la Lorraine est occupée, annexée, ravagée. Chaque fois, les Wendel sont spoliés, chaque fois ils reprennent le dessus. Après guerre, leur destin épouse celui de la sidérurgie française. En 1978, lorsque celle-ci est quasiment éliminée et que l'on pourrait croire à leur disparition, les Wendel, comme le phénix renaissant de ses cendres, se tournent vers d'autres horizons et d'autres entreprises.

Bénéficiant d'archives privées, Yves Guéna brosse l'aventure d'une des rares entreprises françaises trois fois centenaire. Il s'attache aux hommes et aux femmes qui l'ont faite, au contexte et aux techniques qui l'ont modelée. Il montre surtout ce qui a toujours assuré la force et la pérennité des Wendel : *être une famille*.



Yves Guéna

Les Wendel

Editions Perrin 235 p. - 19 €

Hommages à Paul-Marie de La Gorce

« J'apprends avec tristesse et émotion la disparition de Paul-Marie de La Gorce. Homme de culture, à la plume alerte et précise, au style élégant et limpide, Paul-Marie de La Gorce portait un regard aiguisé et plein d'intelligence sur les évolutions du temps et du monde. Par la finesse de ses analyses, il savait décrypter les mouvements de l'Histoire. Ce grand journaliste, spécialiste des relations internationales, écrivain et essayiste de talent, savait prendre le recul et la hauteur nécessaires pour nous aider à mieux comprendre notre époque. Je connaissais bien Paul-Marie de La Gorce. Je connaissais l'engagement de ce gaulliste fervent et sa passion à défendre une certaine idée de la France. Il restera comme l'un des plus brillants exemples de la tradition d'excellence du journalisme français ».

Jacques Chirac, Président de la République, le 1^{er} décembre 2004

Hommage de Pierre Messmer ancien premier ministre

J'ai connu Paul-Marie de La Gorce dans les années soixante, alors que j'étais Ministre des Armées. Il était alors l'un des rares journalistes ayant pris clairement parti en faveur de l'arme atomique dont le général de Gaulle avait décidé de doter la France.

Paul-Marie de La Gorce s'intéressait à l'Histoire, à la stratégie, en particulier la dissuasion nucléaire, et à la politique étrangère que le général de Gaulle avait renouvelée et amplifiée, en achevant la décolonisation et en affirmant l'indépendance nationale dans le respect de nos alliances.

Cet accord naturel entre nous m'a conduit, après ma nomination comme Premier Ministre de Georges Pompidou, à l'appeler à mon cabinet, dans la cellule diplomatique. A l'Hôtel Matignon, le conseiller diplomatique et ses collaborateurs tiennent un rôle important mais difficile. Sous la V^e République, c'est le Président de la République qui conduit lui-même la politique étrangère, surtout quand la majorité présidentielle est la même que la majorité parlementaire, ce qui était le cas sous la présidence de Georges Pompidou. Le Président nomme au Quai d'Orsay un ministre qui a sa confiance, parfois un de ses proches collaborateurs – ce fut le cas de Michel Jobert – avec lequel il est en rapports directs, étroits et fréquents.

Mais le Premier Ministre doit participer à l'élaboration de la politique étrangère, en connaître les développements, les accidents, les changements, la défendre devant le Parlement, la faire comprendre



et accepter par la Nation. Et, constitutionnellement, le Premier Ministre est responsable de la défense nationale.

Dans la cellule diplomatique composée, sous l'autorité de Michel de la Fournière, de jeunes diplomates de carrière qui connaîtront un brillant avenir, Paul-Marie de La Gorce, journaliste, tenait une place importante et particulière. Ses compétences reconnues, ses fonctions, ses relations professionnelles, faisaient de lui un interlocuteur recherché par les médias qui donnaient un écho très fort à ses commentaires.

Et, en même temps, il m'apportait des informations, des idées que je ne trouvais pas dans les communications ou les rapports officiels. Les contacts personnels qu'il entretenait au Maghreb et au Moyen-Orient faisaient de lui, dans les crises comme la guerre des six jours, un conseiller irremplaçable.

Ensuite et pendant trente ans, nous sommes restés amis; nous nous rencontrions régulièrement pour déjeuner en tête-à-tête. Il me racontait ses voyages, il me questionnait sur mes projets auxquels il m'arrivait de l'associer.

Sa santé a été ébranlée par une maladie qu'il avait surmontée avec courage et persévérance. Son intelligence était toujours aussi vive, curieuse, pénétrante; son jugement aussi sûr; son style aussi direct et clair.

Les gaullistes ont perdu l'un des leurs; la France un écrivain et un citoyen d'exception.

Pierre Messmer

Article publié avec l'aimable autorisation de la revue *Espoir*.

Hommage de la Fondation

« Ce livre est un adieu. Adieu au siècle. Adieu à ces décennies où Charles de Gaulle a vécu et que ceux de ma génération, pour une part, ont connues. Adieu aux combats que nous avons livrés, qui nous ont déchirés, exaltés, opposés, rassemblés. Adieu au bonheur que nous avons eu à vivre cette époque et aux malheurs qui nous ont frappés ».

Comme nombre de ses amis, j'avais eu le cœur serré en lisant les premières lignes de son monumental *De Gaulle*, paru à la fin de 1991. Cet *adieu au siècle* ressemblait trop à un dernier adieu et, dès ce moment, nous avions pris conscience que, de santé plus fragile que son dynamisme apparent le laissait supposer, Paul-Marie se préparait à prendre congé. Et, comme il arrive le plus souvent lorsque ces sinistres pressentiments vous étreignent, nous avons fait comme si... Comme si sa perpétuelle bonne humeur, sa chaleur si communicative pouvaient retarder l'échéance...

(suite page 45)

Journaliste de grand talent, historien au savoir incroyablement étendu, écrivain doté, comme l'a souligné à juste titre dans son hommage le Président de la République, d'une *plume alerte et précise*, ami fidèle et attentif, esprit incisif, compagnon chaleureux: Paul-Marie de La Gorce cumulait dons et qualités. C'était, en outre, un gaulliste fervent, qui savait exposer de très solides convictions avec autorité et élégance.

Ces qualités, il les avait mises au service de la Fondation de la France Libre, à laquelle il apportait sa science, son intelligence et son travail, en s'engageant dans toutes les initiatives visant à rappeler ou faire connaître l'Epopée de la France Libre. Membre,

dès 1996, du Conseil scientifique présidé par Georges Caïtucoli pour réaliser le projet d'Etat d'un musée dédié, aux Invalides, aux Français Libres et à leur Chef le général de Gaulle puis étendu à la 2^e Guerre Mondiale, sa participation et ses conseils furent extrêmement précieux, parfois déterminants.

Pour le Concours National de la Résistance et de la Déportation de 2004 ayant enfin pour thème: « *les Français Libres* », il s'impliqua très fortement dans la réalisation du document pédagogique destiné aux professeurs et tellement apprécié par eux. Sa forte participation au Colloque de la France Libre les 15 et 16 juin 2004 (il n'y en avait jamais eu depuis 1945) qu'il

présida en partie, permit, sur le sujet, un débat du plus haut niveau.

Enfin, il avait décidé de s'impliquer complètement dans un ouvrage de référence destiné à offrir aux générations nouvelles un texte permettant de faire connaître ce qui avait été accompli par ceux qui, après une défaite paraissant irrémédiable, répondant à l'appel d'un général de Gaulle quasi inconnu, s'étaient battus, avec ou sans uniforme, jusqu'à la Victoire. Dans cet ouvrage il avait décidé, dès les premières réunions, de prendre en charge la participation de la Résistance intérieure. Sa disparition prématurée nous prive d'un ami et d'un collaborateur irremplaçable.

François Broche

Albert Barrieu

Notre compagnon Albert Barrieu, avait franchi en 1943 les Pyrénées dans l'espoir de réaliser son rêve de liberté, de ne plus subir le joug d'envahisseurs méprisants, afin de prendre les armes et ne plus les poser avant la libération totale du sol national.

Après avoir connu en Espagne le sinistre camp de Miranda de Ebro il put enfin rejoindre le Maroc et l'armée française renaissante. Après un dur entraînement de commando il est incorporé au 1^{er} régiment de Chasseurs Parachutistes et participe au combat en Algérie, en Sicile, pour être aéroporté en Provence, et repousser l'ennemi jusqu'au Rhin, par-delà les Vosges et l'Alsace.

Sa participation valeureuse aux combats lui vaudra de recevoir principalement la Médaille Militaire, la Croix de guerre 39/45, la médaille des évadés, la croix de combattant volontaire 39/45, la croix du combattant volontaire de la Résistance.

La délégation landaise de la Fondation de la France Libre accompagnée des vieux soldats de la France Combattante, auxquels ont demandé de se joindre le général Marcel Party, Président de l'Amicale du 1^{er} RCP, M. Paul Laurent, Président des Vieilles Suspentes du 1^{er} RCP et son trésorier général Yvon Dufau qui fit parvenir une gerbe tricolore ont adressé leurs condoléances à son épouse et à sa grande famille.

Louis Lasserre

André Perez

André Perez est décédé le 21 octobre 2004, ardent patriote, il avait quitté son entreprise de menuiserie pour rejoindre la 2^e DB. Affecté au 13^e bataillon du génie, 3^e compagnie, il participe comme sapeur et agent de liaison motocycliste aux opérations de Normandie, à la traversée des Vosges, à la campagne d'Alsace. Blessé, il est cité à l'ordre du régiment.

Démobilisé, il reprend sa place à la tête de son entreprise qu'il réussira à développer en lui consacrant beaucoup d'énergie et de courage tout en jouant un rôle actif au sein d'associations d'anciens combattants. Profondément attaché à Marie-Louise, son épouse, à qui il communique sans difficulté sa volonté d'être utile et son désir de servir. André était toujours prêt à m'aider, comme porte-drapeau, trésorier, vice-président. J'avais toujours plaisir à le retrouver et de solides liens d'amitié se sont rapidement noués entre nos deux familles. A sa femme, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, la délégation de Paris-est adresse ses plus chaleureuses et sincères condoléances. André Perez était médaillé militaire et chevalier de la Légion d'honneur.

Jean Camus



Maurice Jacquot

Maurice Jacquot est décédé le 6 décembre 2004 à l'âge de 102 ans, à l'hôpital de Pontoise.

Une simple bénédiction a eu lieu avec beaucoup de recueillement, le 8 décembre. L'oraison funèbre a été écoutée avec un profond respect, diverses associations étaient présentes avec leurs porte-drapeaux.

La délégation de la Fondation de la France Libre du Val-d'Oise était représentée par Monsieur le docteur Fournier et son épouse.

Maurice Jacquot est né en même temps que le 20^e siècle. Mobilisé, il participe à la guerre 1939-1940. En 1943, il est requis pour le STO en Allemagne, il refuse de répondre à cet appel et devient ce que l'on a appelé un réfractaire et vit dans la clandestinité.

Il entre dans la Résistance comme combattant volontaire, à la suite d'une délation il est recherché par la gestapo, il passe la ligne de démarcation et entre en Espagne en février 1943.

Arrêté par les autorités espagnoles, il est interné dans la sinistre prison de *Sobron de Ebro*. Au cours de son incarcération, il aura des problèmes de santé qui laisseront des séquelles.

Libéré définitivement le 2 novembre 1943 après les accords des gouvernements américain et espagnol, il rejoint les Forces Françaises Libres, avec le grade de brigadier dans la 1^{re} DFL. Il participe aux campagnes de Tunisie, d'Italie, de France et d'Allemagne. Il était titulaire de la médaille militaire et de nombreuses autres décorations.

Robert Passeron

Georges Ostermann

Une figure emblématique des associations patriotiques lunéilloises, vient de nous quitter. Sa carrière militaire et combattante fut exemplaire.

Engagé pour 3 ans en 1937 il est affecté au Centre de Motorisation des Troupes Coloniales à Fréjus, puis rejoint en 1938 le régiment de trailleurs sénégalais du Tchad. Il s'engage dans les Forces Françaises Libres le 25 août 1940 et sert dans la compagnie du capitaine Massu sous les ordres du lieutenant-colonel Leclerc.

Il participera alors à l'épopée de la colonne Leclerc en particulier à la prise de Koufra.

Après les combats du Fezzan et de Tripolitaine il suit la colonne Leclerc au Maroc où elle va se transformer en 2^e DB.

Avec cette unité prestigieuse il sera de toutes les batailles qui depuis les durs combats de Normandie se poursuivront par la Libération de Paris puis celle de Strasbourg pour finir en Allemagne à Berchtesgaden.

La victoire obtenue Georges Ostermann se marie, mais poursuivant sa carrière militaire, il s'engage pour l'Indochine où il sert au 26^e bataillon du génie. A la retraite, il militera et assumera d'importantes responsabilités dans le monde associatif ancien combattant, en particulier les Français Libres, la 2^e DB, le Souvenir Français.

Le lieutenant-colonel Bourcy au nom de toutes ces associations a présenté ses condoléances attristées à Madame Ostermann et sa famille.

Père Louis Barbesant

Notre camarade nous a quitté le 21 juin 2004. Né le 23 mars 1922, le Père Louis Barbesant est appelé en 1943 au service obligatoire, il s'évade par l'Espagne et rejoint Casablanca, à la 2^e DB il est incorporé au 12^e RCA.

Le 1^{er} août, il débarque à Utah-Beach (la 2^e DB fait alors partie de la 3^e armée US de Patton) puis ce sont les campagnes de Normandie, Paris, Dompierre, Vezouve, Strasbourg, Royan, l'Allemagne.

Sa disparition laisse un grand vide dans le monde des Anciens Combattants, notamment au sein de l'Association des anciens de la 2^e DB.

M. C. Blott

Pierre Faucher

Pierre Faucher nous a quittés le 12 décembre 2004, il était né à Argy dans l'Indre le 11 novembre 1920 et au cours de l'hiver 1939/40 se trouvait à Paimpol poursuivant ses études d'élève-officier de la marine marchande.

Devant l'approche des troupes allemandes il décide de rallier l'Angleterre et embarque sur un chalutier qui le dépose à Penzance en Cornouailles le 18 juin 1940. Dirigé sur Londres il y subit un contrôle d'immigration à Anerley School, s'engage dans la France libre le 1^{er} juillet 40. Volontaire pour servir dans les FNFL il est désigné pour le cuirassé *Courbet*, à Portsmouth il suit le tout premier cours d'élève-aspirant participant en même temps à la défense aérienne du port comme servant d'un canon de 75. Après un stage de formation au camp d'Aldershot, il embarque sur le contre-torpilleur *Leopard* et participe à des escortes de convois dans l'Atlantique Nord.

Début 41 il est admis à l'Ecole Navale anglaise de Dartmouth de laquelle il sort avec le grade d'aspirant le 1^{er} décembre 1941. Il embarque alors sur le *Chasseur 42*, il effectue des patrouilles et des escortes de convois en Manche, participe aux raids en France occupée à Bruneval et à Dieppe en 1942 avant que son bâtiment ne soit transféré en Afrique Equatoriale Française Libre, remplit différentes fonctions à terre : Etat-major Marine à Pointe-Noire, Commandant la Marine à Port-Gentil puis l'Unité Marine Pointe-Noire. Il embarque ensuite sur l'avis *Chevreuil* avec lequel il patrouille et escorte sur la côte d'Afrique, puis sur le *Chasseur 61*.

Après les hostilités il poursuit sa carrière dans la Marine effectuant 2 campagnes en Indochine. Plus tard en 67/68 il commande le bâtiment-base *Medoc* participant aux expérimentations nucléaires à Mururoa dans le Pacifique. Il quitte définitivement le service en 1972. Il avait présidé la Section de Toulon de cette Association de 1975 à 1989.

Le capitaine de vaisseau Faucher était officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre National du Mérite et titulaire des Croix de guerre 1939/45 et des Territoires d'opérations Extérieures avec 3 citations.

Mon cher Pierre, tes amis ne t'oublieront pas et je t'adresse aujourd'hui un dernier salut. Adieu.

Amiral Descombes

Marcel Suarès

Il ne manquait jamais une cérémonie aux monuments aux morts, coiffé de son éternel béret rouge des paras venus de Londres. Avec Marcel Suarès, c'est une figure bayonnaise qui vient de disparaître, mais aussi une grande figure de la Résistance. L'aventure de cet enfant d'une vieille famille de la communauté juive qui porta les couleurs de l'AS Bayonnaise puis de l'Aviron et remporta la coupe nationale de rugby en 1935 avec une sélection de Côte Basque a commencé en 1939 à Angoulême, dans le 4^e bataillon de chars légers où il avait été mobilisé. Envoyé en première ligne dans la région de Sedan, il est blessé le 10 mai 1940 par un lance-flammes et rapatrié dans un hôpital bordelais.

Après l'armistice, il entre dans la Résistance. Recherché par les Allemands, il traverse la frontière espagnole et entreprendre, à pied, un voyage vers le Portugal par Alicante, Grenade et Séville. Une marche effectuée uniquement de nuit et qui prendra parfois l'allure d'un calvaire, mais qui lui permettra aussi de bénéficier de la solidarité et de la fraternité d'Espagnols antifranquistes. De là, il s'embarque pour l'Angleterre, où il rejoint les Forces Françaises Libres qui se regroupent autour du général de Gaulle.

Instructeur-saboteur, recruté par les services spéciaux, parachuté dans la région de Châtillon-sur-Chalaronne, dans l'Ain, près de Bourg-en-Bresse, Marcel Suarès participe à de nombreuses actions, dans la région lyonnaise, dans l'Aube, la Nièvre, l'Yonne et la région parisienne, à partir du début 1944. En août 1944, il prend une part active à la libération de Paris. Fait prisonnier à La Poste des Archives, il parvient à s'en évader après avoir tué le sous-officier chargé de le garder.

Son efficacité contre l'occupant, sa bravoure avaient valu à Marcel Suarès le pseudonyme de *Fléau* puis de *Du Guesclin* et il avait été fait Compagnon de la Libération par de Gaulle le 31 octobre 1945. Quelques années plus tard, son ami Jacques Chaban-Delmas le faisait commandeur de la Légion d'honneur. Il nous a quittés le 9 septembre. Ses obsèques ont été célébrées dans l'intimité familiale.

Extrait de Sud-Ouest

Georges Noreau



Notre ami avait rejoint le général de Gaulle le 19 juin 40 et participé avec la 1^{re} compagnie de chars de combat à l'expédition manquée du Dakar et à la campagne du Gabon, ancien de l'école militaire du camp Colonna d'Ornano, il rejoint le Cameroun et le Tchad avec le régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad.

Sous les ordres du général Leclerc il participe aux combats du Fezzan et à la campagne de Tunisie avec la Force L, est blessé au Djebel Garci. Avec la 2^e DB il fait le débarquement en France, la libération de Paris et de Strasbourg et la prise de Berchtesgaden. Démobilisé en juillet 45, il entre à l'Ecole de la France d'Outre - Mer, affecté au Tchad puis au secrétariat d'état à la France d'Outre - Mer et auprès de la Communauté Economique Européenne.

Comme conseiller économique il exercera dans de nombreux pays, en Rhodésie et en Zambie, à Budapest, il contribua à la construction du métro du Caire par des firmes françaises, et conseiller à l'exportation pour l'ADEX. Il était officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre. Il avait été président de la section du 17^e arrondissement de Paris pendant de très nombreuses années.

Ses obsèques ont eu lieu à Aubenas, à son épouse nous adressons nos sincères condoléances.

Serge Borochowitch

Jacques Andrieux



Il est le fils du médecin-commandant Jacques Andrieux mort en déportation. En 39 il s'engage dans l'armée de l'air et est sous-officier pilote.

Pour rejoindre l'Angleterre, il se fait passer pour armateur et achète un langoustier l'*Emigrant*, avec lequel il rejoint Penzance.

Il s'engage dans les FAFL et suit un entraînement dans la RAF Avec le 130 Squadron il prend part à de nombreuses missions. En 44 il prend le commandement du groupe de chasse 341 *Alsace*.

Il termine la guerre avec l'*Operational Training Unit N°80* à Ouston, avec le grade de *Wing Commander*. Il commande l'escadre de Cambrai puis à Batna et Nementcha avant d'être affecté à l'état-major de l'air.

Promu au grade de général de brigade aérienne en 1966 il est expert militaire auprès de la Commission de défense nationale à l'Assemblée Nationale.

Dans le civil il sera directeur de Garonor et secrétaire général de Vibrachoc et administrateur du journal l'Aurore. Il était Compagnon de la Libération et Grand croix de la Légion d'honneur.

Il nous a quittés le 21 janvier 2005 et ses obsèques ont été célébrées aux Invalides.

Général Yves-Marie Guéguen

Décès

ABRAHAM Robert, le 27 novembre 2004 à Montreuil-Juigné (49)

ANDRIEUX Jacques, le 21 janvier 2005 à Saint-Georges-de-Divonne (17)

ARMERICO Roland, le 26 novembre 2004 à Roquebrune-Cap-Martin (06)

BAILLY-COWELL Georges Marc, le 23 décembre 2004 à Coucy-les-Eppes (02)

BARBESANT Louis, le 21 juin 2004 à Nancy (54)

BARRIEU Albert, le 3 décembre 2004 à Pouillon (40)

BELLENGER Georges, en décembre 2003

BEREKETTI Teddy, le 1^{er} décembre 2004 à Asté (65)

BLAKE Jacqueline, le 15 décembre 2004 à Paris (75)

BLONDEAU Jacques, 1^{er} février 2005 à Cabris (06)

Vicomte de DAMPIERRE Richard, le 30 novembre 2004 à Raumont (32)

DARMON Georges, le 26 octobre 2004 à Charenton (94)

DEGUISE Pierre, le 29 juillet 2004 aux USA

DEGUISE, Madame Pierre (Alis), le 29 juillet 2004 aux USA

DELAUNAY Pierre, le 18 novembre 2004 à Crottoy (80)

Madame Pierre DELONNOY (Colette), le 9 janvier 2005 à Crottoy (80)

DEMBA GAYE, le 2 février 2005 à Dakar, Sénégal

FAUCHER Pierre, le 12 décembre 2004 à Toulon (83)

de GONGOLO Gaulty Joseph, le 29 novembre 2003 à Brazzaville (Congo)

GROSSMANN Gabriel René, le 8 novembre 2004 à Essey-lès-Nancy

GUENIOT Yvonne, le 14 janvier 2005 à Paris (75)

ILITCH Miloch, le 17 décembre 2004 à Claye-Souilly (77)

JACQUOT Maurice, le 6 décembre 2004 à Pontoise (95)

Madame Marcel LABBE (Adrienne), le 10 janvier 2005

La GORCE Paul-Marie de, le 1^{er} décembre 2004 à Paris (75)

LAURENT Jacques, le 10 juillet 2004 à Saint-Cyr-sur-Loire (37)

LOREC Amédée, le 27 août 2004 à Palais (22)

LUPI François, le 17 juin 2004 à Drap (06)

MEYER Gérard, le 29 janvier 2005 à Palaiseau (91)

NOREAU Georges,
26 janvier 2005 à Aubenas (07)
OSTERMANN Georges
PEREZ André,
Le 21 octobre 2004 à Paris (75)
PILARD Jean-Baptiste,
le 14 septembre 2004, à Dunkerque (59)
PLE Albert,
le 24 décembre 2004 à Elne (66)
PORCHER Jacques,
le 21 novembre 2004 à Mont-de-Marsan (40)
RABATEUR Victor,
le 6 mai 2004
REYL Robert,
le 7 décembre 2004 à Seraincourt (95)
Madame Robert REYL (Jeanne Dardennes)
Le 8 décembre 2005 à Seraincourt (95)
REYMOND Jean Antoine,
le 19 mars 2004 à Morange (69)
Madame Michel SAUVALLE (Jeanine)
le 26 février à Paris (75)
SUARES Maurice,
le 9 décembre 2004 à Bayonne (64)

Des Français libres à l'honneur

Légion d'honneur :

Grand croix :

Amiral Philippe de Gaulle
Yves Guéna

Officier :

Monsieur Astier

Chevalier :

Monsieur Antoine N'Guyen Ba

Ordre du Mérite :

Chevalier :

Monsieur Roland Vinot

Médaille militaire :

Monsieur Roger Petitjean
Madame Louise Grandchamps

RECHERCHE

Qui a connu **Georges ITTEL** (n° 27.779)?

Georges Ittel (1907-1983), mobilisé en septembre 1939, comme sous-lieutenant dans l'armée de l'air, sert comme officier SR. Il reprend du service volontairement comme officier en situation d'activité au titre du SR air à Lyon de septembre 1940 à novembre 1942 et rallie par avion l'AFN, le 10 novembre 1942 pour rejoindre les Forces Françaises Libres. Affecté au SR air Tunisie, il participe à la campagne de Tunisie. Détaché ensuite à l'US *force allied*, il effectue plusieurs missions au Maroc, Algérie, Corse et Sardaigne. Le 23 mars 1944, il rejoint à Londres les FAFL et le 2 juillet 1944 participe au débarquement sur la plage de Colleville-sur-Mer en Normandie et à la prise de Rennes et d'Angers. Il entre dans Paris avec la 8^e *allied force*, le 25 août 1944. Nommé capitaine en octobre 1944, il participe à la libération de l'Alsace puis est détaché à la 12^e *force army group* où il effectue de nombreuses missions en Allemagne, à Paris et à Londres.

En 1946, Georges Ittel part aux Etats-Unis et s'installe à New-York pendant une trentaine d'années. Il devient le président de la Fédération des vétérans de guerre français de New York. Revenu à Colmar (sa ville natale), il trouve la mort suite à un accident le 8 novembre 1983. Il semble que Georges Ittel ait été proche du Général Patton. Délégué de la Fondation pour le Maine-et-Loire, dans le cadre d'une étude sur la libération d'Angers, je recherche des renseignements sur le rôle de Georges Ittel auprès du général Patton, ainsi que toute information et photographie le concernant. Bertrand Gogendeau

6, boulevard Foch - 49100 ANGERS

RECHERCHE

Je recherche témoignages sur la Cie de QG 75 (de Larminat) Saint-Cloud (Algérie 43) Tunisie, Italie, Provence, Lyon, Vosges, Alsace (mars 45). Mon père, **Robert LEON** dit *Boby* était le chauffeur du lieutenant-colonel Thuair, du 2^e bureau. Etaient également présents les officiers suivants : commandant Girard, colonel Bouley, colonel Vernet, commandant Butel, capitaine Lebeau, lieutenant Fenaux. Merci pour toute information, même minime.

Frédéric LEON-GUITTAT

51 rue Victor Hugo, 38920 CROLLES - Tél. : 04 76 08 89 96

E-mail : r-fre-dt.guittat@wanadoo.fr

ESPOIR

Revue de la Fondation et de l'Institut Charles de Gaulle
5, rue de Solférino, 75700 PARIS
Téléphone : 01 44 18 66 77 - Télécopie : 01 44 18 66 99

ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 2005 : 25 €

Supplément de 5 € si l'envoi par avion est demandé.
Règlement à l'ordre de : Fondation Charles de Gaulle,
par chèque bancaire,
par CCP 331 543 ou La Source F

Mme, Mlle, M. :
Adresse :
Téléphone :



1^{re} DFL

Avis de recherche destiné aux anciens et à leurs familles

Didier Corbonnois, membre de la Fondation de la France Libre, auteur de *L'odyssée de la Colonne Leclerc*, ouvrage réalisé avec l'aide des Anciens du Tchad (voire chronique littéraire du n° 8 de la revue de la Fondation), compte poursuivre son travail de sauvegarde de la mémoire des Français Libres, en préparant un ouvrage sur l'épopée de la **1^{re} DFL**.

Chargé de l'illustration de *Bir Hakeim*, la France renaissante de François Broche, il a pu recenser les fonds disponibles concernant la **1^{re} DFL**, dans les bibliothèques françaises des musée de l'Ordre de la Libération et de la Fondation Charles de Gaulle, et étrangères de l'Imperial War Museum, de l'USSIS et de l'Ufficio Storico.

Si la période africaine de la **1^{re} DFL** (Erythrée, Syrie, Libye, Tunisie) a été correctement « couverte » par les correspondants de guerre, majoritairement britanniques à l'époque, il n'en est pas de même pour les campagnes d'Italie et de France, où la préférence des reporters du Service Cinématographique des Armées et de leurs camarades des forces alliées, s'est portée, pour des raisons de propagande, sur les hommes des divisions d'infanterie nord-africaines, coloniales et blindées des armées Juin et de Lattre.

Autrement dit, en dehors d'une cinquantaine de clichés très connus, les fonds photographiques concernant les campagnes d'Afrique, de France et d'Italie de la **1^{re} DFL** dorment encore dans les albums des vétérans ou dans les archives familiales.

C'est pourquoi aujourd'hui nous incitons les anciens de cette prestigieuse division et leur famille à se mobiliser afin de recenser les fonds photographiques dont ils disposent concernant :

- Les ralliements de 1940 et la période de l'Angleterre, celle des camps de Trentham Park, de Delville et Morval,
- L'expédition de Dakar, la campagne du Gabon, la période des camps d'instruction en AEF,
- Les campagnes d'Erythrée, de Syrie, de Libye et de Tunisie,
- Les écoles d'officiers Colonna d'Ornano et de Damas,
- La campagne de Tunisie,
- Et en particulier les **campagnes d'Italie et de France**, pour lesquelles les documents font cruellement défaut.

Si vous possédez encore ce type de document, Didier Corbonnois se propose d'en réaliser une copie sur place à l'aide d'un appareil informatique portable, en ayant pris au préalable un rendez-vous un jour et à une heure qui vous conviennent.

Enfin, nous insistons sur le fait que certains clichés que vous pourriez juger comme étant de moindre importance, peuvent présenter le plus grand intérêt dans le cadre de ces recherches.

Merci d'apporter votre soutien à ce projet en le contactant aux coordonnées suivantes :

DIDIER CORBONNOIS

54, Grande-Rue-Verte
78610 Le Perray-en-Yvelines
Tél. 06 03 29 75 46
didiercorbonnois@aol.com



Crédit photo : Serge Borochovitch

Le RMT déjeune au Club

Le 12 janvier, à l'initiative du Comité de Coordination des Anciens du Régiment des Tirailleurs Sénégalais du Tchad et du RMT, les officiers du Régiment de Marche du Tchad se sont réunis au Club pour un déjeuner qui suivait une visite du musée de l'ordre de la Libération où ils avaient été reçus par le chancelier, le général de Boissieu.

Nous reconnaissons le colonel Cordesses de la 2^e DB, quelques jeunes lieutenants et leur chef le colonel Ducret.



AIDEZ-NOUS A ASSUMER NOTRE DEVOIR DE MEMOIRE EN RENOUVELANT GENEREUSEMENT VOTRE PARTICIPATION A LA FONDATION POUR L'ANNEE 2004

Je renouvelle ma participation à la Fondation de la France Libre,
et je joins à cet effet un chèque de € à titre de don*.

Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville

N° de participant à la Fondation

AUGMENTATION DE VOTRE DÉDUCTION FISCALE

Le Parlement a voté une loi, parue au Journal Officiel du 2 août 2003, portant sur une augmentation des réductions d'impôts pour les donateurs aux organismes sans buts lucratifs.

Le taux de déduction fiscale passe de 50 % à 60 % pour chaque don. Ainsi, un don de 100 euros, ne vous reviendra plus qu'à 40 euros après déduction d'impôts.

D'autre part, la limite du montant global des dons sur laquelle porte cette déduction passe de 10 % à 20 % de votre revenu imposable.

Pour vous aider et répondre à toutes vos questions vous pouvez contacter :

Jacques Pigneaux de Laroche à la Fondation
Tél. 01 53 62 81 88 (le mardi et le jeudi).



Le 17 novembre dîner-débat avec le journaliste allemand **Hans-Rüdiger Minow** entouré du **général Gallois** de **Madame Yvonne Bollan** et de **Jacques Dauer**.



Les amis de l'Institut **Charles de Gaulle** présidé par Michel Anfrol recevait pour un dîner-débat l'historien anglais **Julian Jackson**, professeur à l'université de Londres et **François Kersaudy** professeur à Panthéon-Sorbonne pour parler de leurs livres : *De Gaulle, au-delà de la légende* et *De Gaulle et Roosevelt*.



Le 18 janvier l'Académie du Gaullisme recevait le juge **Jean-Louis Bruguière** qui a intitulé sa conférence : *« Faut-il craindre les terroristes ? »*

Demain au Club

Cercle Austerlitz

Réservation : ☎ 01 47 41 68 34

• **Judi 10 mars à 10 h 30.** Claude Pinoteau, cinéaste et réalisateur :

« *Derrière la caméra avec Jean Cocteau* ».

• **Mardi 5 avril à 10 h 30.** Geneviève de Galard

« *Une femme à Diên Biên Phu* »

• **Judi 19 mai.** Voyage en car à Champaubert et Montmirail

L'Académie du Gaullisme

Réservation : ☎ 06 81 24 15 95

• **Judi 31 mars à 20 h.** Anne-Cécile Robert, écrivain, journaliste, professeur à Paris VIII

« *L'Afrique au secours de l'Occident* »

• **Mercredi 13 avril à 18 h.** Luc Beyer de Ryke donnera une conférence sur son livre

« *Les chemins d'Orient* »

• **Mercredi 13 avril à 20 h.** Antoine Sfeir, rédacteur aux Cahiers de l'Orient.

« *La paix au Proche-Orient et le poids réel des trois grandes religions monothéiste* »

• **Judi 12 mai 2005 à 19 h 30.** Laurent Fabius, ancien Premier Ministre.

« *Le gaullisme vu de gauche* »

Les amis de l'Institut Charles de Gaulle

Réservation ☎ 01 44 18 66 85

Contactez directement Michel Anfrol à l'Institut.

Les Editions Traditionnelles :

Monsieur Bontemps ☎ 01 48 93 03 39

• **Judi 17 mars 19 h 30.** Docteur Jiun Liujun

« *Les arts chinois de longévité, les arts martiaux et la médecine traditionnelle* »

• **Judi 21 avril à 19 h 30.** Jean-Charles Gaucher

« *Présentation du plafond alchimique de l'hôtel Lallemant de Bourges* »

• **Judi 26 mai à 19 h 30.** Emmanuel Le Bret

« *Les degrés symboliques en astrologie* »

• **Judi 23 juin à 19 h 30.** Michèle Blanc-Ciccotti

« *La destinée, les nombres et les noms dans le tarot magique* » (soirée questions-réponses)

AUX SOURCES DE LA CHRÉTIENTÉ

Voyage de la France Libre en Arménie

Un voyage exceptionnel sera organisé

du 12 au 19 mai 2005

La découverte des plus beaux monastères
du Moyen-Age

- Eglises romanes de Ste Hripsimé et Sainte Gayaneh
- Monastère troglodytique de Kaghart
- Vestiges gréco-romains de Garni et Zvartots
- Musée d'art et d'histoire de Yerevan
- Institut des manuscrits anciens
- Liturgie et Etchmiadzine siège du Catholicos
- Soirées typiques avec folklore

* * *

PRIX PAR PERSONNE 1 420 € (9 320 F)

Comprenant le transport aérien sur vols réguliers directs,
le logement en hôtel
de catégorie 3*** normes occidentales,
pension complète, visites et guides.

En sus : supplément chambre individuelle, taxes
d'aéroport, frais de visa.

Vous pouvez recevoir un programme détaillé
en écrivant, sans engagement à :

Annie DELLA MONTA • SABERATOIRS

11, rue des Pyramides - 75001 Paris

Tél. 01 42 61 07 59

E-mail : panorama.fr@wanadoo.fr

Nom : Prénom :

Adresse :

..... Tél. :

E-mail :

Le club de la France libre

Un espace de convivialité...



... un lieu de retrouvailles unique.

59, RUE VERGNIAUD 75013 PARIS
TÉL. : 01 53 62 81 82 - FAX : 01 53 62 81 80

GROUPE DASSAULT

[future now]

Aéronautique

Développement

Recherche

Haute Technologie

Presse

Informatique

Electronique

Multimédia



GROUPE DASSAULT

Résolument tourné vers l'avenir, le Groupe Dassault prouve chaque jour son audace et sa créativité en innovant dans tous les secteurs de la haute technologie. Parce que le futur commence maintenant le Groupe Dassault invente chaque jour.

www.groupedassault.com